



cont^m

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

THÉÂTRE COMPLET

XI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 51 à 200*

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

Chez le même éditeur :

VERS PRÉFÉRÉS.

THÉÂTRE COMPLET

- Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.
Tome III : RÉSUBRECTION. — MAMAN COLIBRI.
Tome IV : LA MARCHÉ NUPTIALE. — POLICHE.
Tome V : LA FEMME NUE. — LE SCANDALE.
Tome VI : LA VIERGE FOLLE. — LE SONGE D'UN SOIR D'AMOUR.
— LA DÉCLARATION.
Tome VII : LE PHALÈNE.
Tome VIII : L'ENFANT DE L'AMOUR. — NOTRE IMAGE.
Tome IX : LES FLAMBEAUX. — LES SŒURS D'AMOUR.
Tome X : L'AMAZONE. — L'ANIMATEUR.

Pour paraître prochainement :

L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

HENRY BATAILLE

THÉÂTRE COMPLET

XI

L'HOMME A LA ROSE
LA TENDRESSE

235545
7.9.29.

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PARIS



PQ
2603
A7A19
1922
t. 11

Droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays.
Copyright 1922
by ERNEST FLAMMARION.

L'HOMME A LA ROSE

PIÈCE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois, le 7 décembre 1920,
au Théâtre de Paris.*

Musique de scène de M. Reynaldo Hahn.

PERSONNAGES

	MM.
DON JUAN.....	ANDRÉ BRULÉ.
ALONSO.....	GASTON DUBOSC.
DUC DE NUNEZ.....	ROGER KARL.
MANUEL.....	RENÉ MAUPRÉ.
LE CHAPELAIN.....	MONDOS.
LE COMMIS-VOYAGEUR.....	J. ST.-BONNET.
L'HORLOGER.....	RESCHAL.
LE DRAPIER.....	HÉMERY.
LE POÈTE CARDONO.....	CH. BERNARD.
RÉCAPO.....	P. BAYLE.
L'ÉCUYER.....	CLARENS.
	M ^{mes}
INÈS.....	MONNA DELZA.
CONSUELITO.....	EVE FRANCIS.
PÉPILLA.....	MARY MARQUET.
ISABELLE.....	SIMONE JOUBERT.
LA RELIGIEUSE.....	SUZANNE PARIS.
LA FEMME INCONNUE.....	CLAREL.
LA PETITE FILLE.....	SANDRÉ.
LA CHAMBRIÈRE.....	DEROY.
LA VIELLE OLTARO.....	BATRÉAU.
FILLES DU PEUPLE.....	(RUGIENS.
	(FABRY, etc...

LES APPARITIONS :

M^{lle} DHERLYS et M^{lle} EVE FRANCIS.

L'HOMME A LA ROSE

PRÉFACE

C'était en 1917. L'administration militaire venait de me rendre ma maison de campagne, sise à quinze kilomètres environ des lignes allemandes et transformée depuis plus de deux ans en ambulance. Pour m'abstraire du roulement de la canonnade, des éclatements d'obus, du tapage des cantonnements, je me remis tout de suite à ma table de travail ébréchée et j'ébauchai brièvement *l'Animateur*. Mais, peu après, jugeant l'œuvre trop absorbante pour un esprit livré encore à des pensées tumultueuses, j'en ajournai l'exécution, et, en manière de dérivatif, un beau matin, j'attaquai, sans préparation, les premières scènes d'une pièce à laquelle je ne pensais plus depuis longtemps, conçue dans ma jeunesse, et que j'avais négligé d'écrire.

L'idée première, le scénario (à peu de chose près identique à celui de la pièce actuelle) date, ma foi, de 1895. Ce n'est point d'hier ! Je venais d'enterrer ma vingt-deuxième année. Marcel Schwob était le familier de mes soirées d'hiver. Je lui contai l'histoire de l'« Homme à la rose » telle qu'elle m'était venue à l'esprit. Elle le plongea dans le ravissement. Ne vous étonnez pas d'une aussi complète approbation. Il faut vous dire

que ce grand conteur, ce pur esprit, avait découvert mes premiers poèmes. Ce fut lui qui donna la *Chambre blanche* au libraire et en écrivit la préface ; lui qui s'enthousiasma pour la *Lépreuse*, puis m'invita à la faire représenter : il était donc, pour moi, tout naturellement porté à une indulgence excessive. — « Quand écrirez-vous cette pièce-là ? Vous ne pouvez pas ne pas l'écrire un jour », me disait-il. Il eut beau faire, des compositions modernes me hantaient ; la pièce future demeura à l'état de narration orale. Elle devint même un de ces sujets, point tout à fait abandonnés, qui, peu à peu, se muent en anecdotes.

Des amis divers, Maurice Magre, Edmond Sée, Robert d'Humières, etc., en écoutèrent le récit. Finalement, quand ce dernier prit le théâtre des Arts, un de ses premiers soins fut de me presser d'écrire l'*Homme à la Rose* pour sa nouvelle scène. Mais, déjà, la *Femme nue* me sollicitait. Le projet tomba à l'eau. Il a fallu les tragiques loisirs de la guerre pour me permettre cet « entr'acte », cette incursion dans la légende. Encore n'achevai-je pas le manuscrit à l'endroit même où je l'avais commencé, car, peu après, à l'avance ennemie de mai 1918, je dus à nouveau abandonner la maison retrouvée, sous une avalanche de torpilles qui, déjà, broyait mon seuil.

Cette fois, je n'ai pas eu d'autre prétention que de me divertir à graver une espèce d'eau-forte à la manière de Goya. Si elle apparaît sombre, sarcastique ou blasphématoire, mille regrets !... J'ai jeté sur la planche pêle-mêle quelques ombres et quelques lumières autour d'un prétexte : celui d'un personnage célèbre qui a déjà posé chez les maîtres. C'est en quelque sorte l'« en marge » d'une grande légende. Je l'eusse intitulée : parabole ou moralité, si je n'avais craint de paraître trop prétentieuse-

ment appliqué à préciser mon dessein. Moralité me semblerait le terme le plus approprié : mais ce sont là des distinctions de peu d'intérêt et auxquelles il ne faut pas s'attacher outre mesure. Donc la pièce, en dépit des décors et des costumes, n'est pas du tout une pièce historique, mais un long anachronisme voulu, purement fantaisiste, et le héros légendaire, sous les traits d'un grand acteur, y parlera un langage tout contemporain.

Le sens de cet apologue est clair. La vie, la gloire, l'amour et la mort s'y jouent quelques tours de leur façon... On y verra, triste et simple, l'histoire du héros, du conquérant qui promène son altière nonchalance dans le royaume aride du baiser, et découvre tout à coup, devant la mort, l'Ame immortelle, s'en grise comme d'un vin fort et puissant :

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
 Qui vous mangera de baisers
 Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
 De *mes* amours décomposés ;

puis, dégrisé de l'orgueilleuse ivresse dont s'alimentent les grands conquérants devenus de grands solitaires, se soumet simplement à l'humble vie, au rythme éternel de l'univers...

Mais si menue que soit l'anecdote, quelques idées subsidiaires s'y entrelacent comme les branches se nouent au tronc. Qu'on me permette de les souligner. La première est celle-ci : que notre mère l'humanité est bien sans doute la plus inlassable créatrice de chimères dont les dieux dotèrent le firmament ! Un perpétuel besoin d'idéalisation est en nous. Nos actes les plus simples, les plus ordinaires, quelquefois les plus nocifs, une fois accomplis, s'embellissent, dans le souvenir, et notre désir personnel de beauté, de prééminence, les pare avantageusement, les convertit

même en valeurs tout à fait exceptionnelles (je parle de nos actes et non de nos œuvres, bien entendu). Satisfaction toute mentale, pure spéculation d'amour-propre, mais la plupart du temps aussi jeu de dupes, puisque nous sommes seuls à porter nos mérites médiocres à un taux aussi élevé ! Orgueil de n'avoir pas existé en vain ! Sources communes à la vanité et à la gloire où chacun s'abreuve et vient mirer son destin ! Cette évaluation avantageuse ne dépasse d'ailleurs pas le plus souvent le terme de notre existence. Cependant il arrive parfois que le consentement unanime ratifie les titres chimériques que tel homme s'attribuait pour prétendre à une suprématie dont il n'était pas cependant le représentant particulièrement désigné. Autour de lui, dans ce cas, se crée la légende et l'idéalisation commence. Nous en avons tellement besoin pour guider nos pas *incertains* ! D'un simple hère, le sentiment populaire fait un héros : il fabrique à la douzaine ces surhommes à la Rose et au Glaive que la nature humaine de temps en temps sent l'impérieux besoin d'ériger en exemples pour se masquer à elle-même la matérialité ou la cruauté de ses instincts. On amplifie et, peu à peu, on fait œuvre de falsificateur. Ma pièce, justement, s'appuie sur cette constatation : qu'à peine un acte est accompli, il entre dans le domaine de l'interprétation fantaisiste ; d'où impossibilité de posséder jamais la vérité, d'établir une critique rationnelle et rigoureuse des faits, même quand ils nous sont contemporains ; d'où vanité de l'histoire, livrée aussi bien au subjectivisme de l'historien qu'aux chimères collectives de la postérité. Et pourtant la vérité est une et son existence indubitable. Nous ne l'embrassons jamais, elle expire avec le fait.

Combien de généraux victorieux, par exemple, qui devaient être de véritables crétins, bénéficièrent de la fameuse ligne de coïncidences, et que le sentiment universel a haussés au pavois ? La postérité elle-même, cette cour d'appel, se contente la plupart du temps de confirmer les arrêts rendus sans preuves décisives. Sélectionnant un peu au hasard ses admirations et ses passions, elle a vite fait, quand elle le juge nécessaire, d'ériger des images ou des bustes, qu'elle croit exemplaires parce qu'ils ont la rigidité des formules. S'il le faut même, elle crée des légendes de toutes pièces en prenant prétexte d'un simple nom, autour duquel elle dispose ses motifs décoratifs.

Au personnage authentique et plus humain on préfère substituer une idole parée, fatalement plus conventionnelle, tant il est vrai que cette force ancestrale des conventions altère sans répit la mobile et fuyante vérité !...

Mon petit conte irrévérencieux présente la double face : effigie et réalité, et, à côté de la légende glorieuse, tout imaginaire de l'amant supérieur, *alias l'Homme à la Rose*, l'éternel Don Juan — on verra justement s'opposer cette sincérité nue que chacun emporte au tombeau, cette vérité de soi, humble petit paquet de chair et d'âme, ni pire, ni meilleur qu'un autre, et qu'on s'en vient remettre inmanquablement aux pieds de celle devant qui expire tout orgueil, tout rêve et tout mensonge !...

La pièce, qui s'ouvre sur des buccins d'amour impétueux, se termine par l'acte le plus humble, le plus naturel, le plus dépourvu d'idéalisation qui soit. Dans ce dénouement — plutôt conclusion que dénouement — prière de ne voir de la part de l'auteur aucun nihilisme philosophique ! Ce

serait un contresens. Il veut signifier, ce dénouement, que l'orgueil de l'homme a beau dresser perpétuellement sa propre statue le long du chemin, la nature indifférente n'en poursuit pas moins son grand rythme égalitaire, tout à fait étranger à nos cogitations ambitieuses et passagères. Et cette modicité de la *parva domus*, de notre guenille humaine, soumise à la commune mesure, est-elle laideur, ou, au contraire, dans sa limite en quelque sorte fonctionnelle, l'emporte-t-elle, tout compte fait, sur nos orgueilleuses transfigurations ?

For se che si, for se che no ?

Ni l'un ni l'autre, sans doute, pense l'auteur, derrière le tréteau.

La possession n'est rien sans le Sentiment. Marie du Désert a dit au passeur, qui réclamait un salaire : « Prends mon corps et paye-toi ! C'est ma guenille, je te la donne ! » L'amour commence au sentiment, et quand l'*Homme à la Rose* s'écrie orgueilleusement : « L'amour, c'est la guerre ! Il ne comporte que deux termes : la victoire ou la défaite », l'auteur murmure tout bas, en coulisse, et pour lui seul (car on ne doit pas entendre la voix de l'auteur, mais seulement celle des personnages) : « Non, l'amour est humilité et charité, ou il n'est rien, ni laideur, ni beauté, ni le bien, ni le mal, rien que le Rythme, le grand Rythme, égal à celui des flots et des astres ! »

H. B.

20 novembre 1920.

Il est à noter que l'*Homme à la Rose* fut luxueusement et très artistiquement monté par le Théâtre de Paris. La musique de M. Reynaldo Hahn, les costumes harmonieux de Poiret, les

décors de Ronsin et Paquereau, constituèrent un ensemble qui fit affluer le public pendant 100 représentations. Que celui-ci, pour une raison ou une autre, n'ait pas été rebuté par la sévérité du spectacle, voilà une constatation qui méritait d'être faite. Elle est toute en faveur d'une époque théâtrale que l'après-guerre n'a pas embellie.

ACTE PREMIER

Toutes les splendeurs stellaires de la nuit andalouse. A gauche, un château du temps des Maures, avec sa large terrasse à pic. Des bois d'orangers. De vastes jardins en fleurs sous le clair de lune, avec des jets d'eau. Nous sommes non loin de Séville, vers l'année 1620. Nuit de bonne tradition espagnole. Lune complaisamment théâtrale. Un homme est sous la terrasse ; comme de juste, une femme émue se penche à la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

CONSUELITO, L'HOMME

LA FEMME

Don Juan !

L'HOMME

Oui !

LA FEMME

C'est moi !... Consuelito... Don Juan !...

L'HOMME

C'est moi... Don Juan !... Consuelito !

CONSUELITO

Oh ! votre voix !... votre voix que je n'avais jamais entendue ! Est-ce la première fois que mon nom est prononcé sur la terre ?... Il ne m'avait jamais paru aussi beau !...

L'HOMME

Consuelito !...

CONSUELITO

Une musique... étouffée par les mille rossignols du jardin !

L'HOMME

Il m'est impossible de donner plus de voix !...
Une heure que j'attends ici !... Puis-je monter,
maintenant ?...

CONSUELITO

Je crois... Mes chambrières sont couchées...

L'HOMME

Vous avez reçu ma lettre à temps ?

CONSUELITO

On me l'a remise à quatre heures dans un pot
de miel vide... J'ai suivi vos instructions.

L'HOMME

Alors, votre mari ?...

CONSUELITO

Parti ! J'ai motivé comme j'ai pu son départ
pour Séville... Le prétexte était bon... Tous ses
gens l'ont suivi !... Nous serons seuls...

L'HOMME, *s'arc-boutant à la porte de fer du souterrain.*

Dépêchez-vous donc d'ouvrir !

CONSUELITO

Hélas !... C'est la seule chose que je ne puisse
faire pour l'amour de vous, seigneur...

L'HOMME

Le jaloux vous a-t-il enfermée à clef ?...

CONSUELITO

Selon toute tradition nationale ; je suis comme
une caille prisonnière !...

L'HOMME

Vive la France !... Il n'y a que là que les femmes
soient libres !

CONSUELITO

Ne croyez pas cela, noble Don Juan !... Ma cousine m'a assuré que les dames n'y jouissent que d'une liberté apparente... Tous les maris de France ont sur eux la clef d'une serrure bien plus secrète que celle-ci !... On dit même qu'ils l'emportent en voyage !...

L'HOMME

Nous ne sommes pas ici pour faire de l'érudition !... Je veux monter... Faudra-t-il que j'adopte le chemin des vers luisants... à travers vos avalanches de rosiers griffeurs ?

CONSUELITO

J'ai fait sauter trois pierres de la muraille cet après-midi !... Là !... Un peu plus à droite, seigneur !... Après quoi, je vous jetterai l'échelle tressée !...

L'HOMME

Vous avez pensé à tout... Ne serai-je pas votre premier amant ?

CONSUELITO

Dites-moi, auparavant, si je suis votre première maîtresse ?...

L'HOMME

À l'ardeur que j'éprouve pour vous, je finirais par me le persuader à moi-même !...

CONSUELITO, *jetant l'échelle.*

Ah !... Scélérat !... Scélérat !... Votre voix est bien celle que j'imaginai, comme vos lettres sont bien celles que je rêvais !... Désormais, je connais les trois choses les plus ravissantes du monde : votre voix... votre écriture... et votre visage !...

L'HOMME

Il te reste à connaître une quatrième chose...
et la plus enviable de toutes... mon baiser !...

CONSUELITO

Apporte !...

L'HOMME

Je n'aime pas qu'on me parle comme à un
chien... mais j'obéis parce que c'est vous !... (*Il
s'élançe, il monte à l'échelle. Le voilà sur la terrasse.
Il se précipite dans les bras de Consuelito, il la couvre de
son manteau.*) Sous mon manteau !

Elle disparaît toute enveloppée dans la cape. Silence.

CONSUELITO

Vous n'aviez pas menti !... A ce premier baiser,
je viens de sentir que je vous aimerai la vie en-
tière... Mais n'êtes-vous pas blessé ? Pourquoi ce
bandeau vous balafre-t-il la figure ?

L'HOMME

C'est un bandeau de paysan aragonais : je le
porte quand il est utile pour dissimuler mon visage.

CONSUELITO

Apprenez-moi vite ce que voulait dire ce signe
que vous m'avez fait hier à l'église et dont le sens
m'a échappé ?...

L'HOMME

Un signe... Lequel ?...

CONSUELITO

Comment, lequel ? Par trois fois, vous l'avez
répété avec insistance.

L'HOMME

J'en suis bien capable !

CONSUELITO

Expliquez.

L'HOMME

Tout à l'heure... au lit !... Viens, bien-aimée !... Ton corps adorable et presque nu semble une gerbe d'eau lumineuse... Regarde, les lucioles envahissent les orangers et tournent autour des jets d'eau !... Oh ! les rossignols, comme ils te parlent ! Viens... Sommes-nous obligés de passer sous ce clair de lune éclaboussant ?... C'est imprudent !...

CONSUELITO

Vous vous tiendrez derrière moi... Ce sera comme à l'église, quand je vous écoutais marcher, presque dans les plis de ma traîne !... Imaginez qu'au commencement de la messe, mon amie Isabelle m'avait dit à brûle-pourpoint : « Don Juan est là, à quatre rangs derrière toi !... » Don Juan ! ce nom... ce nom fatal !... Don Juan est dans la ville !... Je ne vous avais jamais vu !... Je ne soupçonnais même pas comment vous pouviez être fait... Mais votre renommée était venue jusqu'à moi !... Les aventures trop célèbres, les tragédies et les farces, les confidences de Dona Elvire que je rencontrai un jour au parloir du couvent... tout cela me revenait en mémoire. J'étais troublée au delà de toute expression. Don Juan est là, derrière moi !... Mes yeux, par décence et par crainte conjugale, n'osaient se détourner du livre de messe, mais mon dos se sentait invinciblement attiré !... Je palpiais d'aise !... A l'offertoire, je me suis retournée. A l'évangile, j'ai subi votre regard. Alors j'ai murmuré : « C'est lui !... » et je vous ai appartenu dès cet instant !... Don Juan, vous pouvez calculer quel fut mon émoi quand, à la sortie, j'e constatai que vous

me suiviez depuis un instant... que ce pas dont j'entendais la résonance sur les dales était le vôtre !... Depuis, je ne vous ai plus revu, mon maître, mais quelques secondes avaient suffi pour que vous entriez à jamais dans le cœur de Consuelito !...

L'HOMME

Et lorsque vous avez reçu mes lettres, mes messages ?...

CONSUELITO

J'ai cru devenir folle de joie !...

L'HOMME

Je ne passe, vous le savez, que huit jours à Séville !...

CONSUELITO

Hélas !...

L'HOMME

Je reviendrai !... Le grand arracheur de cœurs est de passage !... Profitez-en pendant qu'il soulage !...

CONSUELITO

Faut-il que vous partiez, vraiment ?...

L'HOMME

Je hais Séville... Je le fuis !... Trop de dangers, de créanciers m'y assaillent... Voici dix années que je n'y mis les pieds, et j'ai hâte d'en être reparti... Je suis l'éternel vagabond, toujours traqué. Je ne surgis comme le chat qu'à l'heure où les chiens sont couchés !... Pour vous, je me suis fié aux instructions que vos billets m'ont précisées... Mais comment se peut-il qu'une beauté pareille soit si mal gardée ?... Il n'y a donc pas de guetteur à ces créneaux ?...

CONSUELITO

Si... Il y en a un !... Mais j'ai prié ma femme de chambre la plus intime de l'inviter pour cette nuit à partager son lit !

L'HOMME

Et là, là... que vois-je ?...

CONSUELITO

Que voyez-vous, Don Juan, qui vous inquiète ?...

L'HOMME

Cette lumière, au fond du corridor ?

CONSUELITO

C'est là que j'ai préparé notre couche... Il eût été imprudent de monter chez moi !

L'HOMME

Vous n'avez pas fait l'obscurité complète ?...

CONSUELITO

Même la peur ne me priverait pas du plaisir de regarder votre visage pendant que vous m'aimez... et de me plonger au fond de vos yeux ! Je ne veux rien perdre de cette nuit... C'est pourquoi j'ai allumé la veilleuse.

L'HOMME

Je n'ai jamais pu dormir avec une veilleuse !

CONSUELITO

S'agit-il de dormir ?...

L'HOMME

Consuelito, allez souffler cette lumière ... Je n'avancerai qu'à ce prix !

CONSUELITO

Seriez-vous lâche, vous le plus beau des enfants des hommes ?...

L'HOMME

Non ; mais j'aime l'ombre passionnément. A force de l'aimer, mes yeux sont devenus comme ceux des matous et je vois mieux dans l'obscurité... J'ai des prunelles pailletées d'or... Je veux te posséder dans le secret !... Je t'en aimerai bien mieux, je te le promets !... Va souffler la veilleuse importune... Tu ne t'en repentiras pas, bien-aimée.

CONSUELITO

Attendez-moi, je reviendrai pour vous guider !...

Elle s'enfuit. Resté seul, l'homme se penche sur la terrasse et imite dans la nuit le cri de la chouette. Un autre homme descend le grand escalier de marbre en se dissimulant et vient se poster contre le mur.

SCÈNE II

MANUEL, DON JUAN

L'HOMME, *se penchant du haut de la terrasse.*
Merci, Don Juan !

DON JUAN

Bonne chance, Manuel !...

MANUEL

A tout à l'heure !...

DON JUAN, *d'en bas.*

Et fais honneur à mon pavillon ! Je me fie à toi !...

MANUEL

Merci encore, Don Juan !... Je te devrai la plus belle nuit de ma vie !...

DON JUAN

Ce qui prouve que la plupart des hommes ont des rêves d'une extrême modicité...

MANUEL

Tu me donnes l'occasion de réaliser une ambition que je jugeais impossible : tenir une heure cette femme dans mes bras !...

DON JUAN

Rapporte-moi seulement une mèche de ses cheveux !... Et tu me diras si, comme je le redoutais, sa gorge n'était pas au-dessous de sa renommée ?... Je souhaite, pour toi, de m'être trompé, camarade !

MANUEL

Je serai probablement bien empêché de te renseigner !...

DON JUAN

C'est juste. La nuit, tous les seins sont purs !... Adieu !

MANUEL

Dans une heure, je serai là, je te le promets.

DON JUAN

Prends ton temps !... Prends ton temps !... Je ne suis pas pressé. Tâche surtout de ne pas dévoiler la supercherie dans ta précipitation ou dans l'extase !

MANUEL

Compte sur moi pour soutenir ta réputation.

DON JUAN

Jeune présomptueux !... Tu me retrouveras au

carrefour même où nous avons laissé nos chevaux aux mains de l'écuyer.

MANUEL

Que vas-tu faire par cette nuit amoureuse mais fraîche ?...

DON JUAN

Je suis resté longtemps à l'affût des palombes !... Puis j'écris mes mémoires !... Je commencerai ce chapitre sous le clair de lune... On y voit comme en plein jour.

MANUEL

Ah ! bah !... Tu écris tes mémoires ?... Tu ne m'avais jamais avoué cette faiblesse !

DON JUAN

Hé ! oui !... mon cher !... J'en suis déjà là !... Je les porte toujours sur moi... et quand j'ai des loisirs, comme ce soir, j'en profite !... C'est donc moi qui dois te remercier.

MANUEL

Je la vois qui arrive et glisse sur la pointe de ses pieds nus ! Je sens que je vais passer une nuit incomparable !...

DON JUAN

Prends ton temps et ton plaisir. Je te le souhaite de tout mon cœur qui t'aime.

Il se range dans l'ombre.

CONSUELITO, *sur la terrasse.*

N'avez-vous rien entendu ?... Ne parlait-on pas... de ce côté ?

MANUEL

Vous vous l'êtes imaginé, mon amour !... En bas, je ne vois que les lucioles dans les orangers ; je n'entends que l'eau dans les vasques.

CONSUELITO

Votre main, monseigneur !... Venez.

*Ils disparaissent enlacés. Au loin, une légère brume.
Un rideau de lucioles danse dans l'ombre.*

SCÈNE III

DON JUAN, seul.

DON JUAN, *sous le clair de lune, s'étire et bâille.*

Somme toute, ne regrettons pas l'aventure !... Depuis un mois, je m'étais très surmené ; cela constituera un petit temps de repos très appréciable !... Que d'avantages ne tirerais-je pas d'un sosie... d'un double, qui partagerait mes efforts et à qui je laisserais, de temps en temps, le bénéfice d'une aventure inférieure !... C'est à envisager... Soutenir ma renommée à frais commun avec une ombre !... Une ombre qu'il faudrait choisir, à tout faire, plus jeune et vigoureuse qu'un taureau de Léon... Ce soir, j'ai envoyé mon ombre chez ma belle !... C'est commode, et pas autrement ennuyeux !... Dieu, que les femmes sont absurdes ! Ce jeune Manuel a dix ans de moins que moi ; il est bien mieux fait de visage, incontestablement : elle ne l'a même pas remarqué, bien qu'il se fût placé cent fois sur son passage !... Il a suffi un jour qu'on prononçât mon nom, devant elle, et que je lui lançasse la plus banale des œillades dans une église pour qu'elle ait perdu la tête et se soit compromise jusqu'à la folie !... J'aurais été laid, qu'elle ne m'en eût pas moins adoré. (*Il se regarde dans une vasque.*) D'ailleurs, suis-je beau ? Au clair de lune, je perds beaucoup ! Je suis, en tout cas, très inférieur à ma renommée... comme tous les gens qui ont acquis une célébrité, ou qui se sont spécialisés

dans un emploi ! Je suis persuadé que tous les êtres féroce-
 ment aimés sont vulgaires. Si l'on retrouvait dans les ténèbres de l'histoire l'image
 de Cléopâtre, on serait épouvanté... et consolé à la fois !... *(Il s'étend sur l'herbe, paresseusement.)*
 Ce soir, j'ai envoyé mon ombre, une ombre avantageuse, chez ma belle !... Certes, je renouvellerai
 cette aventure, quand la mansuétude ou la lâcheté m'auront entraîné à des rendez-vous frivolement
 consentis ! Brrr ! J'ai un peu froid !... Mon double, certes, doit se sentir plus au chaud. Si
 encore je pouvais téter une outre de vin sec !...
 Attaquons le chapitre XXXIII. *(Il tire le manuscrit de la poche de son manteau et sort une écritoire.)*
 Ah ! mais, au fait... il y a toujours la lacune du mois de juin de l'année 1610 !... Je pourrais profiter
 de ce repos nocturne pour essayer de la réparer... *(Il feuillette.)* Mon écritoire... Septembre...
 Fécond, mais chargé de servantes !... J'étais jeune !... Très chargé, septembre !... Ce fut une
 belle année pour les récoltes !... Combien, déjà, au total ?... L'addition n'est pas faite !... 32...
 plus 6... plus 20... plus une demie ! Comment, une demie ?... *(Il sourit.)* Ah ! bon !... j'y suis !... Total ?...
 Ce n'est pas mal !... J'ai baissé depuis 1610 !... Chacun a ses années historiques !...
 Chers mémoires, agréable passe-temps, souvent interrompus depuis mon entreprise, vous m'êtes
 un réconfort bien précieux !... Nous disons 1620. *(Il s'installe, la tête en arrière.)* Oh ! trop de ros-
 signols ! La paix ! Les propriétaires en mettent trop dans leurs jardins. *(Il rêve.)* Marietta... Auré-
 lia... Je suis sûr de celle-là... Mais du diable si je me souviens d'un nombre même approximatif
 de nuitées... Vingt... ou vingt-deux ?... Ah ! mais... ah ! mais... c'est que je veux être vrai !...
 « Sois vrai, mon enfant, sois sincère », m'a dit un

vieux maître scribe, poète mahométan, qui écrivait mes premières lettres d'amour dans une échoppe à Salamanque... Je n'ai pas oublié ce conseil. Ce qui me manque, c'est le style... je m'en rends compte... Je n'ai pas assez étudié... Mais la littérature n'est pas mon fait !... Une sèche précision, une brutalité cordiale !... Soyons vrai... Le style des grands capitaines... « Sire, j'ai gagné telle bataille... J'ai perdu telle autre... » Il n'est pas d'apparence que quelqu'un lise plus tard ces griffonnages. J'aurai le sort commun. Aussitôt dédaigné, aussitôt oublié. Néanmoins, Don Juan, avoue-le, si tes mémoires ne nourrissent pas l'ambition secrète de devenir quelque jour la lecture de chevet d'une femme inconnue, pourquoi as-tu choisi le parchemin le plus épais, chez le brocanteur ?... Juan, mon ami Juan, tu m'affliges !... En tout cas, à dater d'aujourd'hui, par prudence, soigne ton style... On ne sait jamais ce qui peut arriver. Fais des descriptions, comme tout bon auteur... Ainsi, ce soir, un bon auteur décrirait inévitablement le château où l'action se passe... Décris. (*Il se lève et écrit debout.*) « Flanqué de quatre tours, le château de Nunez s'enlevait sur le ciel... »

Il disparaît, en inspectant les fossés.

SCÈNE IV

UN HOMME, LE CHAPELAIN, LE DUC DE NUNEZ, DES OFFICIERS, LE CHEVALIER, L'ÉCUYER, DES SOLDATS.

L'HOMME

Par ici, monseigneur.

NUNEZ, *surgissant.*

Don Juan ! Don Juan, est-ce toi ?...

LE CHAPELAIN, *qui le suit.*

Vous rêvez, monseigneur !

Les hommes d'armes du duc s'élancent derrière lui.

UN SOLDAT

Quelqu'un vient de bouger par là !...

PREMIER OFFICIER

Un mendiant qui cherche à passer la nuit dans les jardins.

NUNEZ, *s'est précipité et suit la muraille.*

Si c'est toi, Don Juan, ah ! j'en fais serment, j'assouvirai ma vengeance !... Je labourerai ta face... je casserai le miroir où nos femmes se sont mirées. *(Il disparaît. On n'entend que sa voix.)* Ne rampe pas comme une taupe !... Rien ne pourra te sauver... Je te trouverai au bout du monde...

DEUXIÈME OFFICIER, *criant.*

Quelle imprudence, seigneur !

LE CHAPELAIN, *aux gardes.*

Courez à son aide !

LA VOIX DE NUNEZ

Là !... là !... il a glissé dans le fossé... J'ai entendu le bruit de son épée sur une pierre.

LE CHAPELAIN

Notre maître a le cerveau troublé par les vapeurs fétides de la jalousie... Il n'y a pas plus d'amant sur la terrasse, j'en jurerais, qu'il n'y avait de truite au bout de ma ligne ce matin quand je pêchais tranquillement dans le petit bois de chênes verts.

PREMIER OFFICIER

Je ne suis qu'un simple militaire, mais je con-

clus qu'il ne faudrait point que notre maître fût chargé d'un commandement bien important à la guerre... Il fait preuve d'une singulière incompétence en matière tactique... Il avertit d'abord l'ennemi par des éruclatations inconsidérées de sa vengeance et fonce aussitôt après que l'adversaire s'est tiré des chausses à travers prés !...

LA VOIX DE NUNEZ

Faites lâcher les chiens !

Il revient.

PREMIER OFFICIER

Monseigneur, monseigneur... voyez votre imprudence !... Vous eussiez été moins prompt que nous tenions peut-être le gaillard au bout de la broche.

DEUXIÈME OFFICIER

La fouine au poulailler.

LE CHEVALIER

Vous nous aviez promis la modération !

NUNEZ

C'est vrai !... Je n'ai pu me retenir. Dès que j'ai vu s'agiter cette ombre... le sang m'est monté à la gorge.

PREMIER OFFICIER

En tout cas, l'honneur est sauf !... Vous êtes arrivé à temps ! Quelques instants de plus...

LE CHAPELAIN

Et qui vous dit que vous ne vous êtes pas leurré en tout ceci... et qu'il n'y a pas eu le moindre péril pour la vertu de votre femme ?...

NUNEZ

Pas de doute possible !... J'ai confiance absolue

dans cette chambrière !... Si c'eût été dans le dessein d'accuser faussement sa maîtresse, se fût-elle donné la peine de franchir six lieues à dos d'ânesse, pour venir me dire qu'elle avait trouvé, au fond d'un pot de miel vide, un billet signé « Don Juan ? » Ce ne peut être que ce Manara dont les exploits empestés sont parvenus jusqu'à nous !... Vous m'avez dit vous-même qu'on le croyait de passage à Séville ?...

LE CHAPELAIN

Sans doute... sans doute ! Mais qui vous assure, par-dessus le marché, que c'est le maître que vous venez de pourfendre !... Pourquoi n'aurait-il pas placé, hypothèse fort vraisemblable, un guetteur au bas de la terrasse... alors que lui-même...

NUNEZ

Dieu vivant !... Dans ce cas !... *(Il appelle.)* Cernez la maison !... Postez-vous régulièrement, un par un, de cent mètres en cent mètres !... Surveillez toutes les fenêtres !... Dans ce cas, la bête serait baugée chez nous !... Eclairiez les souterrains.

Il va à la porte de fer, tire une clef et l'ouvre. Des hommes pénètrent avant lui dans le souterrain.

LE CHAPELAIN

Monseigneur, une femme qui, en tout cas, vient d'entendre votre voix, tremble là-haut, et prie peut-être Dieu de pardonner à la pécheresse. Souvenez-vous-en !...

NUNEZ

La magnanimité est faite pour les vieillards !... Je suis jeune, et je cherche un rival.

Il repousse le chapelain et entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins NUNEZ, un instant,
puis CONSUELITO.

LE CHAPELAIN

A cette parole conjugale, je présage qu'il va se passer des choses abominables !... Des yeux égarés, la respiration haletante, les cheveux qui se crépèlent comme ceux d'un nègre au sortir de sa couche... ce sont les indices que notre cher enfant n'est plus maître de lui-même !... Il avait l'air du madianite précipité sur Zophim, ne trouvez-vous pas !...

L'ÉCUYER

Sois tout de même un peu plus clair, si tu veux que je te réponde.

LE CHAPELAIN

Je dis qu'il nous faut souhaiter ardemment que l'épouse repose seule dans son lit !... J'ai peur !... Elle est si jeune... et sa parfaite conduite jusqu'à ce jour m'est garante du peu de résistance qu'elle offre au grand œuvre de la séduction !

L'ÉCUYER

Quoi ?... Prétendrais-tu qu'une vieille débauchée est plus à l'abri des tentations que ne l'est l'innocence ?...

LE CHAPELAIN

Ah ! mon fils, il est si facile à un pèlerin sans expérience de crier « Jérusalem ! » à la première bourgade qu'il aperçoit sur la route !

L'ÉCUYER

Je ne sais pas si la duchesse a crié « Jérusalem » dans les bras de ce seigneur-là, mais...

LE CHAPELAIN, *montant sur la vasque pour se hausser.*
Taisez-vous !... N'avez-vous rien entendu ?...

L'ÉCUYER

Rien !

LE CHAPELAIN, *soupirant.*

Ah ! mon Dieu !... J'espérais mieux de cet enfant !... Je le croyais à l'abri des passions, quand nous herborisions tous les deux dans les montagnes et que le seul langage licencieux qui le préoccupât était celui que pouvait bien échanger l'alpiste isabelle et la fleur de pavot bleu !... Maintenant, il demande à la vie ce problème impossible de cumuler les jouissances orageuses de la passion avec les agréments d'une existence régulière et ménagée !... Circé me le métamorphose !

On entend des cris.

L'ÉCUYER

Ecoute !... Circé change les porcs en hommes, chapelain ! La fable a été mal rapportée !

Sur la terrasse, on voit déboucher Manuel, le corps demi-nu, drapé d'un manteau, poursuivi à coups d'épée par Nunez.

NUNEZ

Tue !... Tue !... Ah ! misérable chien !... Tâte ceci... et ceci ! Mon épée est trop noble encore pour toi !... Meurs sous mon talon ! (*On voit Manuel tomber sur la terrasse.*) J'écraserai ta face adorée, comme on piétine un crapaud !... Tiens !

Il lui marche sur le visage.

LE CHAPELAIN, *d'en bas.*

Mon fils !... Mon fils !...

NUNEZ, *s'acharnant avec sa dague sur le visage de Manuel.*

A coups de dague, je te dépècerai !... Je trace cette croix d'extrême-onction sur ta figure !

LE CHAPELAIN

Arrêtez-le !... Il écume !... Cet homme est sans défense !...

L'ÉCUYER, *d'en bas.*

Non, vengez-vous, mon maître !... Vous avez bien fait !... C'est nous, vos serviteurs, qui vous le crions !... Vous avez bien fait de venger votre honneur !...

Manuel se redresse tout à coup, sanglant.

NUNEZ

Ah !... Tu te dresses comme un spectre saignant, Don Juan !... Qu'est-elle devenue, maintenant, ta face d'amour ?... Tu as pressé ma Consuelito contre ta poitrine !... Au cœur, maintenant !... Au cœur !

Il lui donne un violent coup d'épée ; Manuel appuyé contre la terrasse, chavire sous le choc et s'écroule. Le corps tombe à travers les branches des rosiers grimpants.

L'ÉCUYER

Premier venu, premier servi !...

Le chapelain, l'écuyer et l'archer ramassent le corps et le tirent en scène. ↓

NUNEZ

Pablo ?... Réponds ! Aurons-nous à déplorer la perte du fameux chevalier ? Ha ! Ha !...

Il se penche sur la terrasse.

L'ÉCUYER

Ce grand corps que voilà ne respire plus, en tout cas !

LE CHAPELAIN

Diem clausit supremum !...

NUNEZ

Consuelito !... Viens voir mon ouvrage !... Consuelito !...

Il rentre dans le château en criant.

L'ÉCUYER

Il est mûr pour l'encens et le buis !

LE CHAPELAIN

Il a les chairs hachées comme par un carnassier ou par un corbeau de charnier !...

LE CHEVALIER

Et sa chute l'a achevé !

L'ÉCUYER

En voilà un qui ne criera plus « Jérusalem » !

On accourt avec des torches.

UN VALET

Que se passe-t-il ?

UN ARCHER

On a trouvé l'homme.

DEUXIÈME VALET

Il a été écorné de belle façon !

LE VALET ET L'ARCHER, *ensemble.*

La figure est en bouillie ! Quelle saignée !

LE CHEVALIER

Portez le corps près de la fontaine !... Lavez la tête !

PREMIER ARCHER

Le pouls ?...

DEUXIÈME VALET

Il ne bat plus !... Le malheureux !

Ils poussent des exclamations variées d'horreur et de dégoût.

PREMIER VALET

Je ne vois là qu'un avantage, et non un inconvenient !... Il vaut mieux qu'il ait été abattu ?... Et si c'est le maître qui a donné le coup de grâce, Dieu soit loué !

On trempe des linges dans la vasque et on essuie le visage.

PREMIER ARCHER

Maintenant il convient d'aller chercher les hommes du roi !

DEUXIÈME ARCHER

Laisse donc !... Ceci doit être réglé d'homme à homme !... Il ne faut point d'affaire !

On entend dans le souterrain la voix de Nunez. Des lumières jettent leurs rayons au dehors et éclairent la scène.

NUNEZ

Dehors !... Ah ! je te traînerais plutôt par les cheveux !... Des flambeaux !... De la lumière ! Je veux qu'elle voie comment finit l'histoire galante !... *(Il la tire par les bras.)* Allons, Madame, chantez votre romance italienne !

Che morte piu dolce que morir per amor...

Il la traîne et la jette à terre devant ses gens.

Chantez-la devant vos gens !... Qu'ils assistent à la honte après le châtement !...

CONSUELITO.

Je n'ai pas honte !... Regardez-moi, serviteurs !... Je n'ai honte que du crime, du forfait qui vient d'être commis !

NUNEZ

Tu me braves !... Nous réglerons le compte un peu plus tard !...

CONSUELITO, *repoussant les hommes.*

Mon amant, mon bel amant, où est-il ?... Qu'ont-ils fait de toi, Don Juan ?... Tu allais, formidable... intrépide !... On eût dit que la nature t'avait revêtu d'une invincible armure !

Elle s'écroule sur le corps.

NUNEZ

Repais-toi, maintenant, de ses baisers !... Ah ! ah ! la bouche qui savait des choses si tendres !... Ah ! les bras qui tenaient cette nudité frémisante, il y a un instant... ouverts en croix maintenant !...

Il saisit les deux têtes, celle du mort et celle de Consuelito, et les fait s'entrechoquer.

CONSUELITO

Mon amant !... Que je meure avec toi, Don Juan !... Oh ! ce que sont devenues tes lèvres... tes pauvres yeux... *(Elle l'enlace. Tout à coup elle se redresse.)* La torche ?... Passez-moi la torche ?... *(Elle s'empare d'une torche que tenait un valet, elle la place à deux doigts du visage défiguré qui gît à terre, puis elle se relève.)* Ce n'est pas lui !

LE CHAPELAIN

Que dit-elle ?...

CONSUELITO

Ce n'est pas lui !

NUNEZ

Que signifie ce nouveau mensonge ?... Où veux-tu en venir ?... Quel est ton but ?... Quoi, tu oserais, insensée, soutenir devant tous que ce n'est pas l'homme que j'ai surpris dans ta couche ?... Celui que j'ai poursuivi, frappé de ma main même ?

CONSUELITO

Je suis certaine que cet homme n'est pas don Juan... Même défiguré, même en lambeaux, je le reconnaitrais !

L'ÉCUYER

Elle divague !... N'ajoutez pas d'importance à ses propos, monseigneur !... Vous avez mis le traître en tel état qu'elle a peine à reconnaître en ces débris les formes vivantes de son amant !...

LE CHAPELAIN

C'est un naturel effet de la terreur !

CONSUELITO

Non ! Non ! Non !... Devant Dieu lui-même, je certifierais que cet homme n'est pas Don Juan !

NUNEZ

Qui prétends-tu abuser ?... Mon bras ne l'a point lâché depuis l'instant où je l'ai détaché de tes flancs jusqu'à l'instant où je l'ai précipité de cette terrasse !

L'ÉCUYER

Et c'est nous qui avons reçu le corps.

LE CHAPELAIN

Et moi-même qui ai fait le signe de croix sur son front.

CONSUELITO

Je ne puis pas dire autre chose que la vérité... Le front que j'embrassais tout à l'heure dans l'ombre... les bras qui m'étreignaient n'étaient pas ceux de cet homme étendu là !... Présentez à la chatte des petits mutilés qui ne sont pas ses petits, elle ne s'y trompera jamais !

NUNEZ

Donc le complice que j'ai arraché de tes bras...

CONSUELITO

Etait le noble Don Juan de Manara... oui... je le jure !

NUNEZ

Et celui-ci ?...

CONSUELITO

Est un autre, je le jure également.

NUNEZ

Il eût fallu que je devinsse fou, dans le trajet du lit à la terrasse !

L'ÉCUYER

Ou, seigneur, qu'un comparse, qui sait ? un guetteur, quelque écuyer, se soit substitué dans l'ombre à son maître.

NUNEZ

Mais, jourdieu, je ne l'ai pas lâché d'un pouce, durant le parcours !

LE CHAPELAIN

La colère vous aveuglait peut-être ?...

L'ÉCUYER

Il y a pourtant, monseigneur, dans ce cri féminin un accent de sincérité qui impressionne... Quel intérêt aurait-elle à cette supercherie ? Notez-le, c'est un cri de surprise sincère qui vient de lui échapper par inadvertance, car si elle est convaincue que la victime n'est pas le coupable, elle aura vite fait de s'apercevoir que, par cet aveu même, elle désigne le survivant à vos coups... Profitez de ce qu'elle ne s'est pas encore rétractée, seigneur, pour vous assurer si nous n'avons pas été les jouets de quelque erreur !

NUNEZ

Voyons, personne ici ne connaît, ni n'a rencontré dans sa vie Don Juan de Manara ?

PLUSIEURS VOIX

Personne que je sache, dans le pays !... Personne ne le connaît.

NUNEZ

Nous allons bien juger, par exemple, si je suis dément ou si elle joue une infâme comédie !... Que tout le monde me suive... qu'on cherche !... Qu'on fouille le château partout !... Pas de temps à perdre !... Sonnez la cloche d'alarme pour amener les voisins et les paysans.

TOUS

En chasse !...

NUNEZ, à *Consuelito*.

Viens, toi... je t'attache à mes pas !... Si tu n'as pas menti, Consuelito, ma vengeance ne sera pas différée d'une heure... Où que soit Don Juan, s'il vit encore, je le retrouverai... J'en fais serment sur ta bouche de parjure !... Vous, ne la laissez pas échapper, tenez-la bien et suivez-moi.

Il descend dans le souterrain. Consuelito, se laissant entraîner, raille et chante sa chanson italienne. Les uns se précipitent dans le château, les autres se dispersent dehors. Des écuyers passent avec des molosses, qui, lâchés, se mettent à japper de tous côtés. Va-et-vient, branle-bas général. Le corps de Manuel demeure abandonné. Au bout de quelques instants, Don Juan avance en rampant dans l'ombre.

SCÈNE VI

DON JUAN, seul.

DON JUAN

Cette femme est en train de détruire les combinaisons merveilleuses du destin, ce destin qui n'a pas voulu que l'heure de ma mort fût déjà sonnée. En tout cas, il est prudent de prolonger l'équivoque. *(Il s'avance près du corps.)* En mettant à son doigt cette bague. *(Il soulève avec appréhension la main de Manuel et lui passe l'anneau au doigt. Le corps dépoitrillé est presque nu, roulé dans un manteau.)* Ce témoignage n'est pas convaincant... Une bague, cela se prête ou se ramasse. Il faudrait une preuve décisive... indubitable, qui rassure ce butor enivré de vengeance... Si je glissais mes mémoires dans la poche de son manteau ! Diable ! Les perdre ? Avoir à récrire un jour tout cela ?... Bah !... je trouverai bien le moyen de les reprendre... avant qu'il soit longtemps !... J'ai d'autres tours dans mon sac... *(Il prend les mémoires et les introduit dans la poche du manteau lacéré de Manuelo, en retournant légèrement le corps.)* Toi, pauvre enfant, pardon ! Fallait-il que là-haut cette fatalité fût durement inscrite pour que tu aies mis tant d'étrange insistance à vouloir me remplacer auprès de cette femme... Tu es venu boire la mort sur ces lèvres, comme une abeille tenace qui ne peut s'arracher à la fleur et qu'on écrase pendant qu'elle se gorge de suc... Tu m'as sauvé, je t'ai perdu... Ton corps d'éphèbe, ils l'ont monstrueusement profané. « Merci, Don Juan, m'as-tu dit, je te devrai la plus

belle nuit d'amour de ma vie ! » Je te l'ai donnée, sans savoir qu'elle devait être ta dernière !...

Il disparaît prestement.

SCÈNE VII

LES TROIS HOMMES

Trois hommes sortent du château, avec une civière.

PREMIER HOMME

Mettons ce corps sur la civière.

TROISIÈME HOMME

C'était un gaillard... il pèse son poids.

PREMIER HOMME

La vie est une chose appréciable, camarades !...

DEUXIÈME HOMME

Où le déposons-nous ?...

PREMIER HOMME

Dans la galerie...

TROISIÈME HOMME

Il a une amulette au cou et des anneaux d'or aux oreilles.

PREMIER HOMME

Le sang en fait un rosaire !

TROISIÈME HOMME

Rejette les cheveux en arrière !

PREMIER HOMME

Et il portait un ruban de tête à la mode aragonaise.

DEUXIÈME HOMME

Attendez ! Attendez ! Qu'est-ce qui passe sous son bras ?

PREMIER HOMME

Des feuilles de parchemin !... Un manuscrit !...

TROISIÈME HOMME

Prends garde de le laisser tomber.

DEUXIÈME HOMME

Hé, mais, voilà, qui peut être intéressant pour le duc ! (*Il appelle.*) Monseigneur !... (*Un homme accourt sur la terrasse.*) Appelez le duc, dites-lui qu'on vient de trouver sur le corps de l'écriture qui pourrait fournir quelque indice. (*L'homme rentre dans le château. Aux autres.*) Peut-être est-il préférable de laisser la chose là où nous l'avons trouvée ?

TROISIÈME HOMME

A quoi bon ? Nous avons affaire non au juge, mais au maître !

PREMIER HOMME

Tu as raison, je ne remets pas le manuscrit dans son sac de cuir : ce que le maître désire, c'est être renseigné sur l'homme qu'il vient de tuer.

Le duc remonte du souterrain.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC, puis CONSUELITO
et les HOMMES DU DUC

DEUXIÈME HOMME

Monseigneur !... Monseigneur ! Venez vite... Nous avons trouvé ce manuscrit dans son man-

teau. Peut-être ces lignes contiennent-elles une indication !

NUNEZ, *lit à la lueur d'une torche.*

D'abord un titre... *Mémoires de l'Homme à la Rose*... L'homme à la rose !... Quel est l'orgueilleux qui se désignait ainsi ?... Approchez la flamme... Ah ! J'en étais sûr !... Plus de doute possible... J'ai bien abattu la bête !... Le livre détaillé de ses méfaits... Allons, dites de ma part là-haut qu'on arrête les recherches !... Faites mettre au cachot pour cette nuit toutes les servantes de la duchesse. Quant à elle, ramenez-la promptement ici !

PREMIER HOMME

Bien, monseigneur.

NUNEZ, *lisant.*

C'est un acte d'accusation terrible... J'ai droit de haute et basse justice !... Je suis duc de Nunez et d'Anteguerra, prieur de San Marcos, et capitaine des gens de mer !... J'ai droit de vie et de mort sur ma seigneurie !... A la prison, les chambrières ! Elles seront flagellées avec des tresses de crin. Et ma femme au couvent !... Elle ira baiser les lèvres du bien-aimé imaginaire chez les franciscaines !... Les feuillets qui tiennent dans un sac de cuir sont détachés les uns des autres, mais numérotés soigneusement... Prends, chapelain... parcours rapidement et voyons s'il n'y a pas d'erreur possible : « Préface. » (*Il lit.*) « Voici mes convictions : je suis monothéiste et polygame. » (*S'interrompt.*) C'est un pédant !

LE CHAPELAIN, *lisant.*

« J'ai aimé le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain, le gaspacho national, la morue de Terre-Neuve bien gluante... »

NUNEZ

C'est un imbécile !... Un simple tondeur de mules !

L'ÉCUYER, *lisant un autre feuillet.*

Quant aux femmes, j'ai trouvé toujours que celles que j'ai aimées sentaient bon... »

NUNEZ

C'est un cynique !

LE CHAPELAIN, *lisant.*

« La senora de Nunez fraîche comme une grappe de jacinthe... »

NUNEZ, *vivement.*

Donne !... Il avait déjà discouru de mon déshonneur... (*On amène Consuelito.*) Arrive, toi ! Et sois confondue !... L'évidence... c'est que voilà bien Don Juan !

CONSUELITO

Je le nie ! Et je le crie à la face de la nuit !... Mon bel amant vit quelque part !... Il vit... Il respire... il pense à moi... qui pense à lui !...

NUNEZ

Et nieras-tu ceci ?... (*Il lit.*) « Une affreuse monstrillonne à la face de laquelle Dieu s'est complu à jeter une poignée de verrues m'apporte un billet laconique : « Don Juan, oui, je vous ai vu... et, depuis lors, je tremble, et je languis... « Organisez un rendez-vous pour demain soir... « J'expédierai mon mari. » Ah ! tu changes de couleur !... Jour pour jour, ce bandit écrivait les narrations précipitées de ses intrigues !... Vous êtes tous témoins que j'ai fait justice, mes amis !... Le hasard a étalé devant vous toute la trahison... Hélas ! je n'éprouve plus aucune pudeur devant

vous... D'ailleurs, un vieil usage de nos pères voulait que l'épouse coupable fût chassée devant tous les serviteurs de la maison polluée...

LE CHAPELAIN

Seigneur, elle s'évanouit !...

NUNEZ

Soutenez-la !...

CONSUELITO

Don Juan n'est plus ! Faites de moi ce que vous voudrez !...

Elle s'affaisse.

NUNEZ, *lui mettant le manuscrit sous le visage.*

Domage que le manuscrit soit brusquement interrompu... Le plus beau n'a pas été écrit... Il n'aurait pas tardé à exhiber votre nudité...

L'ÉCUYER

Sans doute portait-il l'écritoire toujours sur lui, car ils l'ont trouvé dans sa poche...

NUNEZ

Donnez, donnez la plume... Pas d'encre !... Qu'elle soit trempée dans son sang !... Va, Pablo, j'ordonne !

CONSUELITO, *hurlante.*

Non ! Non ! Pas ça !

Un serviteur exécute l'ordre, trempe la plume dans le sang, puis la tend à Nunez.

NUNEZ

Arrêté le 10 du mois d'août 1620... Et je signe... Duc de Nunez... Voulez-vous parapher avec l'encre vermeille de son sang ? (*Lui-même, cette fois, il trempe la plume, la tend à Consuelito qui tombe comme une masse en criant : Assassins !*) Emmenez-la... Portez-la dans sa chambre ! (*Un soldat redresse Consuelito*

évanouie et l'emporte comme une chose.) Nous autres maintenant, faisons notre œuvre. (*Il désigne le corps de Manuel sur la civière. La sonnerie d'un cor retentit au loin.*) Qu'est ceci ?...

L'ÉCUYER

Le bruit d'un cor, derrière le bois d'orangers, monseigneur !

NUNEZ

A cette heure de nuit ?...

LE CHAPELAIN

Et tout proche de nous. Il doit sans doute réclamer l'accès des grilles !...

UN VALET

Sans doute quelqu'un qui aura été attiré par les cloches d'alarme...

NUNEZ

Qu'on ouvre !

UN HOMME, *criant dans la nuit.*

Qu'on ouvre !

DES VOIX, *au loin.*

Qu'on ouvre !

NUNEZ

Voyez de quoi il s'agit... A moins que le coupable ne soit venu avec sa garde !...

L'HOMME

Monseigneur, nous distinguons trois chevaux... Deux cavaliers descendent...

NUNEZ, *s'adressant aux hommes sur la terrasse.*

Armez-vous toujours, mais ne tirez pas !

L'HOMME

L'un reste à garder les chevaux, l'autre s'avance...

NUNEZ

Laissez-le venir !... Pablo, donnez-moi mon chapeau que j'ai laissé tomber !... (*Quelques secondes après, paraît Don Juan en haut de l'escalier de marbre. A Don Juan qui s'avance.*) Halte ! (*Don Juan s'arrête sur l'escalier.*) Qui va là ?... Nommez-vous ou je fais tirer sur vous !

SCÈNE IX

LES MÊMES, DON JUAN

DON JUAN

Je suis Don Luis de Estrella, marquis de Arganda !

NUNEZ

Avancez !... (*Aux hommes.*) Bas les armes ! Que voulez-vous, Monsieur ?

DON JUAN

Un ami, un compagnon de jeunesse, m'avait prié de l'accompagner avec mon écuyer jusqu'au pied de ce château ; comme je ne le voyais pas revenir, des cris, des cloches, m'ont fait redouter quelque drame. Pardonnez, Monsieur, à un étranger de franchir la grille de cette demeure !

NUNEZ

Un larron s'attaquait à mon honneur. J'ai fait justice !

Il montre le cadavre.

DON JUAN

Don Juan ! (*Il s'approche.*) Ami ! pauvre ami ! (*Au duc.*) Le duc de Nunez, n'est-ce pas ?

NUNEZ

Lui-même. Venez-vous me demander raison, vous qui guettiez sans doute à ma porte pour protéger la fuite du coupable ? Soit !... Complice ou non, vous êtes de sang noble. J'accepte. Dégainons !

Il tire l'épée.

DON JUAN

L'épée au fourreau, duc ! Je ne viens pas vous demander raison. Je sais que votre honneur était en état de légitime défense. Je perds un camarade de jeunesse, mon désespoir est vif, mais je m'incline avec respect devant l'homme offensé qui a frappé et dont la loyauté n'est pas en cause.

NUNEZ

Merci, monsieur, de ce témoignage. Alors, que venez-vous faire ?

DON JUAN

Je viens réclamer le corps de mon ami !

NUNEZ

Il m'est impossible de me rendre à ce vœu. Voulez-vous consulter le capitaine ? Je ne dois de compte à personne, ayant droit de haute et basse justice sur mon fief.

DON JUAN

Je frémis ! Et la sépulture chrétienne ?

NUNEZ

Il l'aura ; son corps ne sera pas jeté aux chiens ; il sera mis en bière, et enterré très chrétiennement. Connaissez-vous un parent de Don Juan de Manara auquel vous désirez que la dépouille soit remise ?

DON JUAN

Don Juan n'avait plus de proches parents, mais son oncle, le marquis de San-Ibanez, à Séville, me paraît avoir qualité pour recevoir le funèbre dépôt.

NUNEZ

Ecrivez, chapelain.

Le chapelain tire son écritoire.

DON JUAN, dictant.

« Le marquis de San-Ibanez, à Madrid, rue Mayor. »

NUNEZ

Ces choses seront faites exactement comme vous le désirez, Monsieur.

DON JUAN

Il ne me reste plus qu'à vous demander l'autorisation de prendre les divers objets qu'il avait coutume de porter sur lui.

UN ÉCUYER

Il y a une amulette, des boucles d'oreille et à la main une bague...

DON JUAN

Une bague avec, sur le chaton, une inscription ?

NUNEZ, lisant l'inscription de la bague qu'on lui passe.

« L'amour... »

DON JUAN, de mémoire.

« C'est la guerre... »

NUNEZ, après un petit rire triomphant et réprimé.

Exactement ! Ces bijoux vont vous être remis.

DON JUAN

Ce n'est pas tout... Mon ami avait également coutume de porter sur lui le manuscrit de ses mémoires, auquel il ajoutait quelques notes en cours de route, et...

NUNEZ, *l'interrompant, avec éclat.*

Pour cela, jamais !... Il est entre mes mains, on ne me l'arrachera pas pour un royaume ! D'ailleurs, je rends un service public en mettant la griffe sur ces papiers qui, d'abord, m'appartiennent de plein droit... Il y a là de quoi déshonorer vingt des plus nobles maisons d'Espagne !...

DON JUAN, *ironique.*

Qu'en savez-vous ? Les avez-vous déjà lus ?

NUNEZ

Il m'a suffi de jeter un regard là-dessus pour apercevoir vingt, trente noms dont un, le mien, m'a fait rugir de colère. Et vous voudriez que je vous livre le récit de ma honte ? Tudieu, monsieur !... J'aimerais mieux en découdre avec vous que de me laisser ravir ce précieux mémorial.

DON JUAN

Que prétendez-vous en faire ?

NUNEZ

J'y pourvoirai.

DON JUAN

Je puis, au nom de la famille et du droit, réclamer la restitution d'une propriété que...

NUNEZ

Vous dites ? Une propriété ?... A Dieu ne plaise que je vive un jour sous un régime qui reconnaisse la propriété des lettres ! Ce serait une belle tur-

pitude !... De deux choses l'une, ou vous vous approprieriez ces mémoires...

DON JUAN, *l'interrompant.*

Mon intention est de les remettre aux héritiers légitimes.

NUNEZ

Et voilà, mort de ma vie, ce que je ne veux pas, moi !... Rompons, Monsieur !... D'autres soucis me réclament. Vous avez entendu, chapelain ? Jugez-vous que j'outrepasse mon droit ?

LE CHAPELAIN

Monseigneur, nous connaissons l'homme que vous êtes, épris de justice avant tout. Les légistes actuels pourraient discourir à perte de vue. Vous protégez votre honneur et celui de nombreuses familles dignes de considération. Ce faisant vous avez mille fois raison. Mais pour ce qui est d'affirmer que le manuscrit vous appartient par droit de conquête...

NUNEZ, *brusquement.*

Il suffit ! N'allez pas plus loin, chapelain !... Soit ! Ceci n'appartient pas plus à Monsieur qu'à moi-même et n'appartient qu'à un seul... au mort !... Eh bien, que le mort le garde !... J'y consens.

DON JUAN

Comment l'entendez-vous ?

NUNEZ

Que ces feuillets soient remis à la place même où ils ont été trouvés ! Qu'ils soient enterrés avec celui qui les écrivit. Et que ce qui est au mort s'en aille à l'oubli !... Voilà ce que j'accorde ! Ai-je lieu de croire que vous serez satisfait ?... Vous ne répondez pas ?... J'aime à croire que vous

ne doutez pas, en tout cas, de la parole d'un Nunez ?... D'ailleurs ces feuillets étaient revêtus d'un sac de cuir. Ils vont être remis dans leur gaine... et scellés devant vous. Je ne les lirai même pas. Ainsi je ne ramasse ni ne détruis. (*Il appelle.*) Mon sceau et la cire... (*Le chapelain tend le sceau.*) Appréciez, Monsieur, comme il convient, la valeur hautaine de ce geste... Je suis certain que, lorsque nous aurons juré l'un et l'autre l'inviolabilité de cette tombe, chrétienne malgré tout, pas un de nous deux n'osera faillir à son serment ! Si vous êtes sincère, et je le crois, vous ne pourrez que vous réjouir de cet arrêt.

LE CHAPELAIN, *s'inclinant.*

Juste, seigneur ! et noble comme un jugement antique !

NUNEZ, *approchant la cire de la flamme d'une torche.*

Vous ne dites mot, marquis de Estrella ? J'attends votre décision avec tranquillité.

Silence.

DON JUAN

C'est juré. (*Nunez appose le sceau. Avancez la civière, placez une couverture sur la tête... Je veux lui dire le suprême adieu et prononcer l'oraison. (Les hommes obéissent. On avance la civière. La lune est plus radieuse encore et la nuit prodigue ses souffles musicaux.)*) Mon pauvre ami, tombé par le caprice insensé du hasard, dans cette belle nuit que tu as payée d'une éternité... mon pauvre ami, garde ces feuillets sur la poitrine qui les avait reçus. Ils te sont dus, ils t'appartiennent... Que les histoires d'amour naïves, méchantes ou folles qui contiennent la vie de Don Juan descendent au tombeau avec celui qui porte tout le poids et tout

le châtement de ce nom... Qu'elles soient légères à ta poitrine, chère ombre !... Que tout cela retourne en poussière !... Nous ne te ravirons jamais ces témoignages des folies envolées et des heures flétries... Nous, nous irons, sans nous occuper des morts et de ce que nous leur accordons, vers plus de vie et plus de joie... car la joie est chose belle !... Repose parmi la cendre des baisers, des billets doux, qu'un être dont tu as porté auprès des femmes le nom et le visage avait suscités le long de sa route !... Garde !... Je fais le serment de te laisser pour l'éternité ces feuilles desséchées... Chapelain, vous aviez placé trop vite le crucifix sur la poitrine... Ce n'est pas ceci qui doit y être placé (*Il enlève le crucifix*), mais ceci... Et le dépôt sera plus conforme à la piété de celui qui vécut d'amour, une rose à son chapeau !

Il place le manuscrit sur la poitrine de Manuel, puis il se penche, soulève la couverture et baise le front du mort.

NUNEZ

Qu'on porte le corps à la chapelle !

Les hommes prennent la civière. Le cortège se forme et disparaît, civière en tête.

DON JUAN, *sur l'escalier.*

Adieu, duc... Et, au nom de Don Juan... merci !...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

La cathédrale de Séville, dans les bas-côtés. Un immense pilier presque au centre, ceinturé de statuette dorées, de cierges. Au fond, de biais, la nef, le chœur, derrière, des grilles d'or aux larges portes. Sur la scène, à gauche, un confessionnal ; à droite, une chapelle. Des gens circulent. Chants liturgiques, les grandes orgues jouent. Des draperies noires, dans les voûtes, retombent sur les côtés de la scène. Les personnages viendront de toutes les issues de la cathédrale, du premier plan, du fond, des côtés. Vapeurs d'encens. Rayonnements de vitraux.

SCÈNE PREMIÈRE

Une foule bariolée pénètre dans la cathédrale. Les uns se signent et prennent de l'eau bénite, d'autres pénètrent directement dans le chœur.

UN HOMME, *se détachant de la foule.*

Pourriez-vous me dire, Monsieur, quelle est la personne que l'on enterre aujourd'hui ?

UNE DES DEUX PERSONNES INTERPELLÉES

Le seigneur Don Juan de Manara.

L'HOMME

Merci, Monsieur.

Il passe. Celui qui vient de lui répondre dégrafe légèrement son manteau. Son camarade fait de même. Ce sont Don Juan et Alonso.

UN AUTRE HOMME

Pourquoi les orgues jouent-elles ? Le corps n'est pas encore arrivé.

UN AUTRE

Mais on l'a déposé devant la porte... et voici le prêtre qui va le chercher.

Dans le chœur, on voit passer le prêtre et les assistants.

SCÈNE II

DON JUAN, ALONSO

ALONSO

Nous y voici !

DON JUAN

Je suis ému. Quelle impression formidable que celle d'assister à ses propres obsèques !... Il me semble que je donne une grande fête dans un palais épiscopal et que je me glisse parmi mes invités !... C'est une sensation un peu écrasante.

ALONSO

En tout cas, c'est une sensation rare... Savourez-la et avançons. Je crois que nous pouvons avancer, maintenant.

DON JUAN

Pas si vite, Alonso... pas si vite... J'aime mieux voir mes invités de dos que de face. Je me sens tout à coup intimidé... J'ai un peu l'appréhension des visages... Quel superbe enterrement !... Ces orgues magnifiques, ce choral dans la nef !... A la porte, il y avait des monceaux de fleurs... As-tu remarqué la lyre en violettes blanches ?

ALONSO

Trois mètres de haut !

DON JUAN

Qui a pu envoyer cette coûteuse horreur ?...

Somme toute, succès de public... J'ai amené beaucoup de monde.

La foule se presse et entre de droite et de gauche.

ALONSO

Il en vient encore... Une société mêlée, crapuleuse et mirifique, à laquelle on peut toujours évaluer le degré de popularité du mort.

DON JUAN

Oui, oui, c'est assez réussi... Ils sont bien gentils d'être venus... mais je voudrais que ce fût par sympathie...

ALONSO

Voilà que tu es jaloux de ta renommée !

DON JUAN

La sainte église a été un peu chiche d'ornements... Ne trouves-tu pas ?...

ALONSO

Les prêtres n'ont pourtant pas économisé les draperies.

DON JUAN

L'écusson des Manara pend à la voûte comme une vieille nêfle vide.

ALONSO

Mais tu ignores le prix qu'on a payé les obseques.

DON JUAN

C'est juste... Comme je ne laisse strictement que des dettes, mon oncle a, somme toute, très bien fait les choses... Et, de mon vivant, il ne m'eût pas consacré dix douros !... L'essentiel, pour mon amour-propre, c'est que l'assistance ait été nombreuse. Elle l'est !...

ALONSO

Et fort élégante, ma foi !...

DON JUAN

De jolies robes, ce qui ne gâte rien !... Il y a même l'indication d'une mode nouvelle pour le printemps prochain dans la façon dont cette dame a ajusté ses paniers.

ALONSO

Restons ici derrière le pilier... nous verrons sans être vus...

Passent les porteurs d'une grande couronne de roses.

DON JUAN

Ah ! voilà pour décorer le catafalque. (*Il s'avance.*) Je veux voir l'inscription de l'amante éplorée... De qui est-ce ? Ah ! ah !... de qui ? (*Il lit.*) *Société d'escrime !...*

ALONSO

Euh !...

DON JUAN

Et mal cravatée ! (*Il rectifie le nœud de ruban de la couronne. Les porteurs passent. A des enfants de chœur qui font du bruit et qui regardent la couronne.*) Silence donc, garnements !... Ce n'est pas un chien qu'on enterre ! Les enfants ne respectent rien !

ALONSO

Même la gloire !

Marche funèbre. Le corps entre. Cortège dans la nef. Le cercueil est porté par des pénitents en cagoule rouge. On le voit passer au fond. Le cercueil est orné de cierges. La foule s'incline.

DON JUAN

Ah ! me voilà !... La petite boîte noire, osseuse

et maigrette, avec ses chandelles étagées !... Hélas ! que je voudrais qu'elle fût vide, Alonso !... Pauvre diable !... Je suis peiné... Quelle malchance que la sienne !... Je veux prier pour lui, sincèrement.

ALONSO

Tout à l'heure... tu as bien le temps... Profite de cet instant que tu as volé aux dieux pour t'attendrir sur toi-même. Attention... on nous dévisage !

La foule continue de pénétrer.

DON JUAN

Malheureux Manuel... qui dort là, avec, en guise de compensation, sous ses bras croisés, le roman d'une vie qui ne fut pas la sienne !

ALONSO

Regrettes-tu ces mémoires ?

DON JUAN

Non ! Ils sont une obole à Caron que j'ai été enchanté de payer, et j'ai un tel mépris de la littérature ! (*Gaiement.*) C'est égal, je pense à l'éclat de rire ou à la déception de tous ces gentilshommes ci-rassemblés, lorsque dans une quinzaine de jours ils apprendront que j'assistais en personne à mes propres obsèques. J'éprouve même l'envie puérile de m'élaner et de leur crier en pleine église : « Ce n'est pas moi que vous pleurez ! Voici Don Juan en chair et en os ! »

ALONSO

Hé là !

DON JUAN

Rassure-toi. Ne me tire pas par la manche : je saurai résister à cet effet facile... Sur ce, il est

temps que je dévisage un peu tous mes invités... Voyons, qui est venu... qui n'est pas venu à l'enterrement de ce jeune et joli garçon ?

Il monte sur le tréteau que les porteurs ont laissé là quand ils ont porté la couronne dans le chœur.

ALONSO

Et quelles sont celles qui te gardent un souvenir reconnaissant, n'est-ce pas ?... celles qui feraient encore les yeux doux à ton cercueil ?...

DON JUAN

L'amitié et la haine des hommes ne me déplaisent pas non plus... La haine et l'amitié ont toujours été mes chevaux favoris ! (*Il inspecte.*) Celui-ci n'est pas connu de moi !... Pas connu !... Encore pas connu !... Ils veulent tous avoir assisté à un enterrement de qualité... (*Il descend du tréteau vivement et regarde entrer de la gauche des personnages chamarrés avec leur suite.*) Un ministre !... Un grand chancelier !...

ALONSO

Le docteur Sangrado ! Le navigateur Santarém !

DON JUAN

Un procureur du roi !... Eh bien, qui donc disait que j'étais si mal avec la loi ?... Pascual... Bonjour, cher !... Lina... Bonjour, petite !... Elle est charmante !

ALONSO

Gentille tout au moins.

DON JUAN

Je ne t'ai pas eue, mais je t'aurai !... Nous aurons fait meilleure connaissance à mon enterrement !... Un Turc !... Qu'est-ce qu'il fait là ?

ALONSO

Dieu seul le sait !...

DON JUAN

D'ici je vois mieux... Oh !... Celui-là... celui-là... ici !... Bandit... chien... vil dromadaire !...

ALONSO

Ah ! le *Kyrie* !...

On chante le Kyrie. Don Juan s'interrompt. Les têtes s'inclinent. Il attend que le Kyrie soit terminé.

DON JUAN, *retrouvant sa fureur rouge.*

Don Enrique !... Tu te rappelles ?

ALONSO

Ce misérable ! ce...

DON JUAN

Don Enrique, mon rival, auprès de Léonore !... On dirait qu'il ricane... Imbécile, tu me paieras ta grimace de triomphe... Tous les crimes ont leur tarif, tu verras !

ALONSO, *le calmant.*

Mais ne comptent plus pour toi, maintenant !... Réfléchis !

DON JUAN

Tu as raison... Poussière !... Passons !... (*Il s'agrippe au pilier.*) Tiens !... Monsieur Dimanche !... Ah ! que c'est gentil de sa part !... Je lui dois tant d'argent !... Vraiment, de notre vivant, nous méconnaissions nos amis, et même nos créanciers !... Brave Monsieur Dimanche !

ALONSO

Ton tailleur ?

DON JUAN, *signe de la main.*

Je te donnerai un acompte !...

ALONSO

Pas si vite, prodigue !

DON JUAN

Le plus tard possible... Un mari cocufié, dûment cocufié... Mon cher, comme il respire ! On dirait une carpe béate !... La petite Inès de San Lucar, à droite Félicia, à gauche Florimonde, Ismène, Teresina !

ALONSO

Toutes, toutes !

DON JUAN

Toutes !... Bonjour, mes billets doux !

ALONSO, *montrant une femme qui passe.*

Et celle-là... Clorinda...

DON JUAN, *fronçant les sourcils.*

Tais-toi !... Les femmes froides sont des sottes

ALONSO

Attention ! Tu connais fort bien celui-ci... !

DON JUAN, *descend un pilier.*

Si je le connais !... L'ami fielleux, hypocrite et sentimental, l'ami qui m'a toujours tendu la main et nui par derrière, qui m'a brouillé avec mes maîtresses et tendrement consolé après. Son sang charrie tant de bile qu'elle colore de vert les derniers poils de sa barbe chenue !... Si je le connais !... Regarde, il rase les grilles et les piliers, car je suis mort fâché avec lui ! Il note sur son calepin les personnalités marquantes pour les nommer dans ses chroniques. Ne dirait-on pas vraiment d'un Christ qui aurait trahi Judas ? Parle-lui !

SCÈNE III

ALONSO, BARBADILLO

ALONSO, *s'approchant de l'être obscur qui rase les grilles, son calepin à la main.*

Seigneur Barbadillo, vous ne me reconnaissez pas ?... Alonso ! Un ami de ce pauvre Don Juan.

BARBADILLO

Parfaitement, je vous reconnais.

ALONSO

Ah ! quelle fin lamentable !

BARBADILLO

C'est le mot ! La-men-ta-ble.

ALONSO

Assassiné par un mécréant !

BARBADILLO

Comment, vous ignorez ?... Vous n'êtes pas au courant ?... Légende, l'assassinat !... Le pauvre est mort de... (*Géné par le dos que lui présente Don Juan.*) Mais bien entre nous ?

ALONSO

Oui, entre nous... Mort de quoi ?

BARBADILLO

Des coliques du *miserere*...

ALONSO

Ah ! bah !

BARBADILLO

Des coliques du *miserere*... dans une auberge

où il était de passage et où l'apothicaire le soignait au verjus.

DON JUAN, *furieux, à part.*

Des coliques !... Moi !... Moi !...

BARBADILLO

Entre nous, n'est-ce pas ?...

ALONSO

Comptez sur ma discrétion... Je ne partagerais pas ce bol de verjus avec qui que ce soit au monde !...

Barbadillo passe.

SCÈNE IV

DON JUAN, ALONSO

DON JUAN

Tu l'as entendu !... Mort de coliques ! Moi !... Ah ! le rabaisseur des légendes !... le m...

ALONSO, *lui touchant le bras.*

Silence !

DON JUAN

Quoi ?... On se lève... On s'en va déjà ?... Ah ! non, par exemple ! J'en veux... pour mon argent !

ALONSO

C'est l'élévation... Agenouille-toi donc.

Don Juan hésite, puis reste debout. Il contemple un instant la foule agenouillée pendant qu'on entend la sonnette de l'office et que les chants et les orgues se sont tus.

DON JUAN

Mais il n'y a pas que les visages menteurs, les masques d'amour, les valets de gloire !... Dans cette église consacrée à ma mémoire aujourd'hui, j'ai besoin de croire à quelque chose... fût-ce à moi-même... Oui, de cette foule agenouillée monte un élan vers mon souvenir ! Je crois aux tendresses distribuées, aux mains tendues, aux cœurs donnés ! De ce côté, mon vieux Gomès de Pèna... Comme il pleure, cela fait peine à voir !... (*Il pousse une exclamation horrifiée.*) Oh ! Elvire !... Elvire... regarde-la !... Elle bâille !... Horreur !... Elle bâille !...

ALONSO

A qui se fier !

DON JUAN

Elvire !... L'amour des amours !... O ingratitude !... O carogne !

ALONSO

Ne parjure pas, Don Juan, comme un écolier de Salamanque devant la première infidélité de la fruitière du coin !... Je te l'ai entendu dire : la femme n'est appréciable qu'au pluriel...

DON JUAN

Elvire ! Elvire !

ALONSO

Un mot de plus et tu l'aimerais encore...

Sonnettes. Les assistants se lèvent.

DON JUAN

A la bonne heure !... Ceci est mieux !

ALONSO

Quel soleil a ramené le sourire sur tes lèvres ?

DON JUAN

Isabelle !... Ce n'est qu'Isabelle, mais cela rassure... Bonne Isabelle !... Brave Isabelle ! (*Tendrement.*) Comme elle a vieilli !... Cependant, je lui pardonne son teint légèrement couperosé en raison de cette petite visite encore adultère... Dix ans, mon cher... non, neuf... non, dix, parfaitement... que nous habitâmes six jours dans le même lit... sans compter le dimanche, bien entendu !

ALONSO

Tu vois que toutes les femmes ne sont pas également ingrates et qu'il en est de vertueuses !

DON JUAN

Elle ne pleure pas...

ALONSO

Oh ! les larmes sont des manifestations inférieures !

DON JUAN

Mais ses yeux brillent d'une certaine flamme vive et joyeuse que j'apprécie... Et puis, enfin, c'est bien honnête à elle, après un silence de dix ans, d'être venue donner ce petit signe de vie à un mort !... Ah ! elle n'attend pas la fin de l'office !...

ALONSO

Elle est peut-être pressée !

DON JUAN

Ses enfants sont à la maison !... C'est une si bonne mère !...

ALONSO

Elle fait une discrète sortie par le bas-côté.

DON JUAN

Elle va me frôler presque... Dieu ! que je voudrais lui parler ! Que je voudrais !...

ALONSO

Ce serait folie pure.

DON JUAN

Toi parle-lui de moi. J'entendrai ce qu'elle répondra...

Isabelle franchit la grille, en dérangeant les assistants. Don Juan s'accoude au pilier, de dos à elle.

SCÈNE V

DON JUAN, ALONSO, ISABELLE

ALONSO, *l'abordant à voix basse et respectueuse.*
Senora ?

ISABELLE

Plaît-il ?

ALONSO

Vous ne me connaissez pas... J'étais un ami intime de l'illustrissime Don Juan...

ISABELLE

Laissez-moi passer, Monsieur...

ALONSO

Mon salut est très honnête, Madame... Excusez-moi... Votre peine a attiré mon attention... Ne croyez qu'à un élan sincère vers le souvenir attristé que vous avez gardé de mon plus cher ami... Je ne sais quoi dans votre grâce douloureuse me fait deviner qu'un jour vous l'avez peut-être aimé... Eh ! bien, si vous éprouvez quelque

secret désir que vous ne puissiez exaucer vous-même... je ne sais lequel... le don d'un objet que vous voudriez posséder, la remise d'une lettre à rechercher... que sais-je ?... je vous prie de compter sur mon dévouement.

ISABELLE, *après une hésitation.*

Merci. Votre voix est sincère. Pourquoi ne vous croirais-je pas ?... Mais Don Juan est mort !... Il était de ceux qui ne laissent pas de reliques, car il n'y avait qu'eux-mêmes de chérissables... et ce que nous pleurons, moi et quelques autres sans doute, c'est un corps que plus rien ne pourrait ranimer...

DON JUAN, *à part.*

Comme elle s'exprime avec délicatesse !... Je suis flatté...

ALONSO

Pourtant le souvenir ranime, dit-on ?

ISABELLE

Le souvenir ?... Quelle monnaie de pauvre !... On ne peut rien faire avec l'imagination.

DON JUAN

Hé ! hé ! Ingrate !...

Don Juan, de loin, fait signe à Alonso qu'il veut parler à la femme. Colloque muet entre Don Juan et Alonso : « Non !... Non !... Si !... Si !... »

ALONSO, *à Isabelle.*

L'imagination !... Elle recrée tout, au contraire... Tenez, par exemple, j'ai pour camarade quelqu'un qui ressemble étonnamment à Don Juan !... Le hasard a de ces bizarreries. Je suis sûr que si vous le dévisagiez, par un effort de

l'imagination, vous croiriez voir Don Juan lui-même.

ISABELLE

Don Juan était inimitable... même par la nature qui ne recopie pas ses chefs-d'œuvre...

DON JUAN, *à part.*

Quelle intelligence !

ALONSO

Qui sait !... Tenez... regardez... ne serait-ce que par curiosité !

ISABELLE

Où ?

ALONSO

Devant vous ?

ISABELLE

Celui-là ?... Mais il n'a aucun rapport, Monsieur !

ALONSO

Quoi ?...

ISABELLE

Aucun !... Quelle pauvre copie !... Don Juan avait une bouche délicieuse... Et ses yeux Monsieur !... Rappelez-vous ses yeux, arcs de triomphe au coucher du soleil !... Vous me présentez la simple caricature d'un demi-dieu !... Votre ami ressemble à Don Juan comme le vinaigre ressemble au vin !...

ALONSO, *à voix basse.*

Combien y a-t-il de temps que vous n'aviez revu... cet inestimable seigneur ?

ISABELLE

Je ne sais plus ! Un jour, ou dix ans !

Nouvel échange de gestes entre Don Juan et Alonso, plus accentué.

ALONSO

Tentez encore une autre expérience... Vous avez peut-être mal vu. Il vous fixe... Ne trouvez-vous pas que le regard... ce regard dominateur a quelque rapport... ce...

Il s'arrête. Don Juan et Isabelle se regardent. Un rayon de soleil pourpre vient de frapper le visage de Don Juan. Silence. Puis Isabelle baisse les yeux et, se tournant vers Alonso.

ISABELLE

Aucun. Je n'ai pas frissonné !... Encore une fois, tout est fini. Rien ne survit !... Adieu, Monsieur. Et merci, malgré tout, de votre complaisance.

Elle s'en va, et sa grande robe à paniers, en passant, fait frissonner les draperies noires. Alonso salue.

SCÈNE VI

DON JUAN, ALONSO

DON JUAN

Elle ne m'a pas reconnu !...

ALONSO

Curieux effet d'une imagination dont elle niait le pouvoir !

DON JUAN

Non, non !... Elle ne m'a pas reconnu... C'est extrêmement désobligeant...

ALONSO

Comprends donc !

DON JUAN

A moins qu'on fasse vraiment beaucoup d'hon-

neur à l'amour en disant qu'il est aveugle, alors qu'il est simplement idiot !...

ALONSO

Mais...

DON JUAN

A moins encore, c'est possible, cela... que dix ans m'aient à ce point changé !...

ALONSO

Mais, pour Dieu, comprends, mon ami ! Ce qu'elle aimait, ce n'était point toi-même... c'était l'image qu'elle s'en était composée, et que le souvenir a peut-être déformée...

DON JUAN

N'empêche que, dix ans plus tôt, elle n'aurait pas eu de doute et se serait précipitée dans mes bras !... Mon ami, je me rincerais bien dans ce bénitier si je savais qu'on y eût versé une cuvette d'eau de Jouvence !...

ALONSO

Et je partagerais l'ablution avec toi !

DON JUAN

Qu'est ceci ? (*Une femme accourt, s'effondre contre le pilier, sans oser aller plus avant.*) Quelle est cette Marie-Madeleine ?... Cette douleur... ces sanglots ?... Est-ce pour moi ?... Elle est tellement tassée, prosternée, que je ne puis distinguer la figure.

ALONSO

Elle se lève... elle chancelle et retombe...

DON JUAN

Elle tend désespérément les bras vers le cerueil.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA FEMME INCONNUE

DON JUAN

Je ne la connais pas le moins du monde... Et à moins que je ne l'aie rencontrée, aimée, possédée et quittée dans l'obscurité totale... ce qui n'est d'ailleurs pas impossible...

ALONSO

En cherchant bien ?

DON JUAN, *tournant autour d'elle.*

En vain interrogerai-je la plus lointaine adolescence...

ALONSO

Alors ?

DON JUAN

Je n'ai jamais rencontré cette femme sur la terre !...

ALONSO

Elle est tellement plongée dans sa douleur qu'elle ne nous voit même pas tourner autour d'elle... Pour pleurer ainsi, comme elle a dû t'aimer !

DON JUAN

Ce n'est pas une raison... Ce sont parfois nos plus petites peines qui font couler nos plus grandes larmes ! Oh ! je voudrais entendre les mots que sa bouche ne prononce pas ! Pauvre amour inconnu que j'ai inspiré peut-être... tout seul... dans ce coin d'église, que tu m'émeus !... (*Il se penche. — D'une voix mystérieuse.*) Vous l'avez bien aimé ?

LA FEMME, *tressaille. C'est une humble femme, au visage pourtant fardé, la robe couverte de poussière.*

Qui parle ?

DON JUAN

Vous l'avez bien aimé, celui que vous pleurez ?

LA FEMME, *éclatant en larmes.*

Oh ! Oui !

DON JUAN

Étiez-vous sa maîtresse ?

LA FEMME

Il ne me connaissait pas... Il m'aurait dédaignée... Pourquoi m'aurait-il ramassée, lui, si grand, si beau, si célèbre !... Je ne suis, Monsieur, qu'une humble femme, une fille des bas quartiers de la ville... Pourquoi m'aurait-il honorée d'un regard ?

DON JUAN

Vous l'aimiez depuis quand ? Pardonnez ma curiosité... Sans doute l'approchiez-vous souvent ?

LA FEMME

Lui ?... Je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie !... C'était dans une fête !... Qu'il était beau !... Il marchait triomphant, souple, admiré... Depuis, j'ai toujours pensé à lui !... Jamais son image ne m'a quitté !... Dans toutes mes actions bonnes, mauvaises ou infortunées, il me consolait... Alors, jugez de mon chagrin quand j'ai appris sa... sa... mort... J'ai fait dix lieues pour venir ici... Dieu soit loué, je suis arrivée à temps !...

DON JUAN

Vous l'avez rencontré dans une fête, dites-vous ? Il y a longtemps de cela ?

LA FEMME

Il y a quinze ans !

DON JUAN, *tressaillant.*

Quinze ans !... Et depuis ce temps vous avez toujours pensé à lui ?... Vous prétendez n'avoir jamais oublié son visage ?

LA FEMME

Jamais !

*Don Juan s'avance et se découvre tout à coup.*LA FEMME, *sans hésiter.*

Don... Don... Juan...

Elle chancelle et tombe à terre évanouie.

DON JUAN

Relève-la !

LA FEMME, *dans un souffle.*

Don Juan !...

DON JUAN

Celle-là m'a reconnu !... Et elle ne m'avait vu qu'une fois !... (*A la femme.*) Pas un mot !... Gardez ce mystère pour vous !... Allez-vous-en... Demain à 7 heures du soir, trouvez-vous à l'angle du palais Antonio... A demain...

Elle sort à reculons mi-évanouie, mi-extasiée, soutenue un instant par Alonso.

SCÈNE VIII

DON JUAN, ALONSO, puis LA RELIGIEUSE

DON JUAN

Elle me savait mort, et elle n'a pourtant pas hésité une seconde à me reconnaître, après quinze ans !... Mets la main là, et vois comme mon cœur

bat !... Quelle heure enivrante que celle que je vis en ce moment, mon cher !... Ah ! réeffeuiller d'un coup tous les pétales de la marguerite !... Alonso, voilà qui est encore mieux !... Cette religieuse !

ALONSO

Cette nonne à la croix rouge de Calatrava sur la poitrine...

DON JUAN

Cette nonne qui arrive par le chemin de la chapelle en se dissimulant.

Musique. Chœurs.

ALONSO

Imaginerais-tu qu'elle vient pour toi ?

DON JUAN

La marquesa d'Amaragui qui entra au couvent quand je l'eus abandonnée...

ALONSO

On dirait une statue de cire ou un cygne blessé...

DON JUAN

Elle a quitté l'ombre du cloître, elle s'est glissée par la galerie qui communique avec l'église afin de venir me dire adieu !... Comme tu es devenue pâle, mon beau lys !... Elle hésite !... Elle lutte contre l'attrance !...

LA RELIGIEUSE, *est apparue sur le seuil de la chapelle.*

Elle s'avance. Elle voudrait parvenir jusqu'à la grille de la nef. Mais, en passant devant le pilier, elle s'arrête. La statue de la Madone vient de lui barrer le passage.

Pardon, pardon... pardon !

DON JUAN

On entendrait son cœur crier !... Pauvre, pauvre femme !

LA RELIGIEUSE

Madone... laisse-moi passer !... Je veux voir de loin la bière où sa forme adorée repose... Laisse-moi lui dire adieu... Après, je retournerai au cloître et n'en sortirai plus qu'à la fin de mes jours... Madone, aie pitié de la pécheresse !...

Elle met un genou en terre.

DON JUAN, *derrière elle, le manteau levé devant le visage.*

Souviens-toi de tes amours au fond de la barque, près du jardin des Carmines... Souviens-toi de la rue Yménez.

LA RELIGIEUSE

Ah ! cette voix impitoyable !... La voix que j'entends depuis des années, toutes les nuits !... Cette voix qui me poursuit, Madone, arrache-la de mes oreilles...

Elle secoue lourdement la tête et ses voiles blancs frissonnent.

DON JUAN

Souviens-toi du lit aux rideaux cramoisis où, toute nue, tu te roulais dans les bras de Don Juan.

LA RELIGIEUSE

C'est Satan qui siffle sa démence sur ma tête !... Madone, tu m'as rendue folle !... Oh !... pourtant, je voudrais jeter un dernier regard vers là-bas...

Le torse maigre s'étire vers la nef.

DON JUAN

Eh bien, regarde, Béatrix !...

Il rejette le manteau et se place devant ses yeux.

LA RELIGIEUSE, *dans un cri d'horreur sacrée.*

Seigneur... protégez-moi, Seigneur !...

Titubant, hagarde, elle cherche du regard et de la main un endroit où se terrer, pour échapper à l'hallucination. Elle aperçoit le confessionnal et vient s'y écrouler.

DON JUAN

Comme la colombe cherche l'ombre du colombier, elle s'est réfugiée dans la niche du confessionnal !... Peine perdue !... Fût-ce une minute Don Juan te parlera bouche à bouche !

ALONSO, *souriant.*

Sacrilège !... Hérétique, oseras-tu ce sacrilège !

DON JUAN

Pauvre colombe assoiffée, qu'elle aspire au moins la perle d'eau d'un baiser... pour qu'elle puisse reprendre, après, son vol vers le cloître !... Et toi, pendant ce temps bon veilleur, chantonnons l'air de ma sérénade favorite... Qu'elle l'entende encore une fois vibrer à ses oreilles. Elle l'aimait tant !

Il entre dans le confessionnal, en tirant le voile noir. Et Alonso râcle l'air fondamental sur son épée, comme sur une guitare, — mi-badin et mi-railleur. Quelques secondes. La religieuse, chancelante, sort à reculons du confessionnal.

LA RELIGIEUSE, *plus pâle que les murs.*

Là !... Là !...

Elle désigne le confessionnal d'un doigt tremblant et les prunelles dilatées par l'épouvante.

ALONSO

Qu'avez-vous, ma sœur ?...

LA RELIGIEUSE

Ne m'approchez pas, Monsieur !... Je suis possédée !... Il faut me mener à l'exorciseur !... J'ai des visions abominables !... Là... dans ce confessionnal !... Je suis devenue folle !... Qu'on me jette de l'eau bénite sur le front, par pitié !...

Mais voici qu'elle demeure tout à coup immobile, figée sur place. Don Juan a poussé la porte du confessionnal.

DON JUAN

Non, Beatrix !... Tu ne fuiras pas la vision !... Je t'apparais par ordre divin, pour te dire ceci : malgré le sacrilège dans la maison de Dieu, si tu m'as aimé d'un amour plus fort que la mort, je t'ordonne de baiser mon visage... et de faire le sacrifice de ta vie éternelle !... Ose !...

Il tend les bras. Lentement, le grand lys se courbe et s'abat sur la bouche de Don Juan. Puis, dans un effort suprême, la femme s'arrache au baiser maudit et s'enfuit par la chapelle, le visage enfoncé dans les voiles.

LA RELIGIEUSE, au loin.

Je suis damnée !... Je suis damnée !...

DON JUAN, sur les marches de la chapelle.

Non, pas damnée, victorieuse !... Je te réponds du pardon de Dieu, ou Dieu ne saurait pas alors ce que c'est que l'amour et la noblesse du souvenir... le souvenir qui pousse à côté de l'oubli comme la rose au milieu des chardons ! Evohé !...
(*Il se retourne, triomphant et gai. Il aperçoit Alonso dans le fond, près de la grille, qui, voyant des femmes survenir, dans les bas-côtés, s'est précipité pour leur masquer le baiser sacrilège.*) Eh bien, Alonso, que fais-tu avec ces belles filles ?...

ALONSO, *du fond.*

J'ai détourné ma face du blasphème, mon cher, et je suis tombé sur ces mignonnes qu'on ne veut pas laisser pénétrer dans le chœur...

De fait, un bedeau s'oppose énergiquement à ce que les femmes désignées franchissent les grilles. Ce sont des filles de la rue pimpantes et babillantes.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LES FILLES DU PEUPLE

LE BEDEAU

Allez-vous-en !... allez-vous-en !... Ce n'est pas ici votre place !...

ALONSO

O injustice humaine !

LE BEDEAU

Qu'elles restent dans les bas-côtés !

DON JUAN

Mes belles ! C'est une indignité !...

UNE FILLE

Croyez-vous, Monsieur !...

UNE AUTRE

Il paraît que les filles du peuple ne sont pas dignes d'assister à un aussi bel enterrement.

UNE AUTRE FILLE

Nous venions voir les obsèques du célèbre Don Juan !

DON JUAN

Et l'on vous chasse !... Je proteste... L'hom-

mage des belles filles de Séville lui eût été sensible, à ce grand sacripant... N'oubliez pas, au moins, d'aller jeter des fleurs sur sa tombe !...

UNE FILLE

Vous le connaissiez ?

DON JUAN

Depuis sa naissance... N'est-ce pas, Alonso ?

ALONSO

Il sait par cœur toutes ses aventures !...

DON JUAN

Toutes, même celles dont il se vantait et qui n'étaient pas authentiques ! Si je te les racontais, ma belle, je te ferais rougir jusqu'à la ceinture...

LA FILLE

Alors, c'était vraiment un... un...

DON JUAN, *riant*.

Certes !... Tu as trouvé le mot juste, mon enfant !...

UNE AUTRE

Est-il vrai qu'il était si beau, si beau que ça ?...

DON JUAN

Plus encore !

ALONSO

Vingt fois plus beau que lui !

UNE FILLE

Naturellement.

UNE AUTRE

Vous deviez être fier de son amitié ?...

DON JUAN

Il y a des jours où j'étais assez content de ce gaillard-là !... Mais il me portait ombrage.

UNE FILLE, *avec un grand soupir,*

Ah ! comme je le regrette !...

DON JUAN, *lui prenant la taille.*

Le joli cri que tu viens de pousser là, petite !... Oui... regretter ce qu'on ne connaît pas... c'est le plus bel amour !...

UNE AUTRE FILLE

La mort d'un être comme lui nous fait toutes un peu veuves...

DON JUAN

Oh ! mes belles !... Détachez les fleurs de vos cheveux... je les lui porterai de votre part... Donnez, donnez, mignonnes !

UNE FILLE, *détachant doucement les fleurs de ses cheveux.*

Au seigneur Don Juan que nous aimions bien !

DON JUAN

Merci... Et soyez sûres qu'il les respirera avec joie, avec délice, car il n'aima ici-bas que la beauté et que la grâce... Sa narine sera réjouie de l'odeur de la fleur et de celle des cheveux ! Nulle couronne funéraire n'est plus digne de lui que ces œillets populaires donnés par les femmes de Séville !...

Le bedeau s'avance, au bruit des rires étouffés, menaçant. Elles se dispersent.

UNE FILLE, *de loin.*

Pour lui !...

Elle jette une dernière fleur que Don Juan reçoit dans son chapeau.

DON JUAN

Vivat !... Quel enterrement frais et joyeux !... Bah ! il faut bien que la bonne humeur renaisse et que ma mémoire devienne plus légère aux assistants !... (*Le Requiem s'élève, sombre dans la cathédrale.*) Le *Requiem* !... le goupillon... Ceci est moins joyeux ! On va jeter de l'eau bénite sur moi !...

Les groupes se forment. On commence à circuler.

SCÈNE X

DON JUAN, ALONSO, puis LA COMTESSE
et son enfant.

ALONSO, *qui était entré dans la nef, revenant en courant vers Don Juan.*

Vite !... Regarde !... Devine qui est là, contre la grille... avec un voile sur la figure ?... Dans ce groupe ?... La comtesse Vera de Lopez !

DON JUAN

Ah ! elle est venue !... La balafrée !... La nuit où son mari l'a trouvée à mes côtés, il l'a brûlée au visage et défigurée...

ALONSO

Et tout le monde sait que, depuis lors, elle porte toujours un voile baissé pour cacher l'affreux stigmaté !

DON JUAN

Mais tu ne sais pas, toi, que l'enfant qui l'accompagne... c'est mon fils.

ALONSO

Cet adolescent blond ?

DON JUAN, *désignant le groupe.*

Puisque tu la connais, parle à la mère un instant... parle-lui du crime et du criminel, elle t'écouterà... Je voudrais pendant ce temps embrasser ce petit et lui donner un souvenir. (*Alonso va saluer la comtesse en passant entre elle et le petit. Don Juan tire l'enfant par la manche et l'attire.*) Mon enfant, viens ici... Au nom de ce mort, laisse-moi te donner une bague qui lui appartient et qu'il m'a chargé de te remettre... Tu permets que je t'embrasse ?...

L'ENFANT, *étonné.*

Oui, Monsieur.

Il l'embrasse,

DON JUAN

Garde ceci. Quand tu seras grand, tu passeras cette bague à ton doigt, et toutes les femmes baiseront l'anneau et la main que tu leur tendras, car tu es beau... Tu ressembles à la jeunesse de Don Juan. Tu as ses cheveux bouclés et sa lèvre altière. Tu auras son beau destin d'amour. Plus tard, tu comprendras l'inscription de la bague que je te donne aujourd'hui...

Il lui passe la bague au doigt.

L'ENFANT

Quelle inscription ?

DON JUAN

« L'amour, c'est la guerre » !... (*L'enfant lève vers lui deux yeux étonnés et incompréhensifs.*) Tu es trop jeune encore pour comprendre qu'il n'y a ici-bas que des vainqueurs et des vaincus... L'amour, c'est la victoire ou la défaite !... Triomphe, petit, à ton tour, je te le souhaite de tout mon

cœur... et meurs, comme Don Juan, aux bruits des sanglots et à la clarté des larmes !...

La comtesse s'est rapprochée en parlant à Alonso.

LA COMTESSE, *cherchant son enfant d'un regard qu'on devine perçant et avide sous le voile.*

Où es-tu, Juanito ?... (A Alonso.) Merci, Monsieur, de votre sympathie...

ALONSO

Là...

Il lui montre l'enfant duquel s'est détaché Don Juan.

LA COMTESSE, *elle a le visage entièrement dissimulé par le grand voile gris.*

Viens ! Juanito !... (Elle met maternellement la main sur la tête de son enfant pour l'entraîner. Don Juan se penche et embrasse la main de la comtesse. Elle sursaute et pousse un cri en retirant vivement la main. A Alonso.) Quel est cet homme ?

ALONSO

Il vous a fait mal, Madame ? Vous avez tressailli ?

LA COMTESSE, *qui semble se frotter la main comme si elle avait reçu un coup ou une blessure.*

Oui, il m'a fait mal !... Il m'a donné la chose la plus cruelle du monde, Monsieur... un baiser !

ALONSO

Hélas ! Il est juste que de ces lèvres-là s'échappe une malédiction vers Don Juan.

LA COMTESSE

Qu'il soit béni, au contraire, Monsieur ! Si infortunée que je sois, je lui offre de grand cœur mes souffrances et ma ruine... Tout à l'heure, à ge-

noux, dans cette église, je disais : « Si c'était à recommencer, je recommencerais... » et je sentais encore le couteau me taillader le visage... Pourquoi cet homme m'a-t-il mordu à la main ?... C'est étrange !... Viens, Juanito... j'ai peur...

Elle entraîne son enfant en se retournant encore craintivement.

JUANITO

Mère, l'homme noir m'a aussi donné quelque chose... Regarde, mère, comme c'est beau !... regarde !...

Ils sortent, suivis d'Alonso.

SCÈNE XI

DON JUAN

puis LE MENDIANT et ALONSO (1).

DON JUAN, *bas, les regardant s'éloigner.*

L'amour, c'est la guerre ! (*Il recule et un nouveau cri de blessé retentit à ses pieds. Il vient de marcher sur la main d'un mendiant qui se traînait dans l'église.*) Encore un cri de douleur !... D'où sort-il, celui-là ?... Pardon, pauvre homme, j'ai meurtri ta main ?... Mais pourquoi diable as-tu quitté le seuil de ton église où tu pourrais si tranquillement au soleil ?

LE CUL-DE-JATTE

J'ai voulu prier pour celui que l'on enterre.

1. La scène du mendiant doit être supprimée à la représentation.

DON JUAN

Je voudrais bien savoir quel rapport tu pouvais bien entretenir avec ce hautain gentilhomme ?

LE CUL-DE-JATTE

Je l'avais rencontré un jour qu'il était si gai, si gai qu'il m'avait fait pitié... Ce seigneur me donna un louis d'or en me disant : « Je te le donne par amour de l'humanité »...

DON JUAN, *se rappelant tout à coup.*

Mes bonnes actions perdues accourent elles-mêmes au rendez-vous !

LE CUL-DE-JATTE

Alors, je viens prier pour lui.

ALONSO, *revenant.*

Même lui...

DON JUAN

Tiens, misérable parmi les grands de ce monde, prends cette bourse, mais à une condition.

LE CUL-DE-JATTE

Autrefois, il m'avait imposé celle de blasphémer !

DON JUAN

Aujourd'hui, c'est que tu te traînes à travers cette foule chamarrée. Va, saisis fortement le goupillon, et toi, pauvre, jette ta goutte d'eau sur le catafalque !

ALONSO

Place, Messieurs, pour ce pauvre nomme, je vous prie... Faites-lui place !

Et le cul-de-jatte s'en va à travers les jambes des assistants aidé par Alonso. On voit défiler, dans la nef, tous ceux qui vont à l'aspersion. Une femme s'adresse à la vendeuse de cierges, devant le pilier, et en achète un qu'elle allume et place sous la statue de la Vierge.

DON JUAN

Celui-ci !... Celle-là que je reconnais et qui a tué, jadis, sa sœur, par amour de moi... Toutes, les criminelles et les pures... elles sont au rendez-vous... Ce concert d'hommages et de larmes s'adresse-t-il bien à moi, ou, comme la flamme de ces cierges, s'adresse-t-il à une âme chimérique qu'ils ont composée des traits de mon visage ?... N'est-ce pas elle, en ce moment, qui monte vers des dieux inconnus chargée des crimes que je n'ai peut-être pas commis ?... Et quand j'arriverai là-haut, Seigneur, Seigneur, lui aurez-vous pardonné !...

ALONSO, *revenant.*

Voici mon furieux Prométhée qui allume avec son étincelle les cierges du sacristain !... Nous sommes au bout de nos peines ! Cette fois ta cérémonie est finie !

DON JUAN

Déjà ?

ALONSO, *riant.*

Déjà !... Tu y prenais goût !

Le cortège s'est mis en marche. Le cercueil apparaît, porté, comme tout à l'heure, par les pénitents rouges. Marche funèbre de sortie.

DON JUAN

Quelle superbe fin de carrière !... Je n'en aurais pas attendu autant de moi !...

ALONSO

Ah ! tu as eu vraiment un magnifique enterrement !

De tous côtés les assistants s'en vont. Bousculade.

DON JUAN, *désignant un groupe qui s'avance.*

Même Cardono, l'illustre poète... à mes ob-
sèques... Je suis flatté !

SCÈNE XII

LES MÊMES, CARDONO, BARBADILLO,
UN HOMME

ALONSO

Et Barbadillo l'accoste, naturellement.

BARBADILLO, *à Cardono qui passe avec un ami.*

Maitre, permettez-moi !... Je viens de vous en-
tendre porter sur Manara des appréciations qui
méritent d'être rapportées. M'y autorisez-vous ?

CARDONO

Certainement... C'est une perte, une très grande
perte que nous venons de faire.

BARBADILLO, *écrivait.*

A quel point de vue ?...

L'HOMME

Le maître avait la plus grande admiration pour
Don Juan.

CARDONO

Physique, s'entend... J'estime que des êtres
comme lui devraient être des étalons patentés par
l'Etat pour la régénération de la race.

DON JUAN, *à Alonso.*

Grand merci ! De quel travail il me charge là !...

L'HOMME

Ma foi, maître, je suis assez de votre avis...

C'était un des plus beaux échantillons de la race andalouse.

CARDONO

Dites de l'humanité !... Ce grand enfant se rendait-il compte de sa rare valeur ? J'en doute... C'était un être de légende, un demi-dieu !...

L'HOMME

Maître, vous en parlez avec le lyrisme de...

BARBADILLO

De Dante parlant de Béatrix !...

CARDONO

Mais il devrait avoir une place dans son Enfer !...

BARBADILLO

C'était pourtant une espèce de primitif...

CARDONO

Nature inculte, mais féconde... Il était à lui-même son principe et son but... La passion l'habitait. C'était un chasseur d'absolu...

BARBADILLO

J'écris... J'écris... En somme, vous le définissez ?...

CARDONO

L'homme qui jette toujours ses diamants, ne les trouvant pas assez beaux...

DON JUAN, à *Alonso*.

Hélas !... Si j'avais été plus fortuné, peut-être !..

CARDONO

Avez-vous songé aussi, mon cher, quel superbe drame on ferait avec cette figure-là ?...

L'HOMME

Le fait est que cette mort tragique... cet écornement par un mari jaloux...

BARBADILLO

Mais pas le moins du monde... il a subi un...

CARDONO

Un châtiment céleste !... Vous avez raison !... Pour un héros de cette ampleur, je voudrais un dénouement plus surnaturel... Je m'amuserai certainement un jour à écrire ce drame-là !

BARBADILLO

C'est un bien mauvais sujet !... Ça ne donnera rien, je vous avertis...

CARDONO

Sortons, voulez-vous ?...

BARBADILLO

D'ailleurs, j'ai fini... En vous remerciant, maître de ces perles...

CARDONO

Ante porcos ! (Barbadillo s'éclipse par le fond. Cardono, à son ami, en sortant.) Le difficile ne sera pas d'écrire le drame, mon cher, non... c'est de trouver un acteur digne du modèle !...

Ils sortent en causant.

SCÈNE XIII

DON JUAN,
ALONSO, puis LA BELLE OLTARA

DON JUAN

Un demi-dieu !... Je suis un demi-dieu !... Tu as entendu... C'est admirable !... J'étais d'une modestie inouïe ! Voilà ce qu'on pensait de moi !...

ALONSO

Tu sais, les poètes sont toujours excessifs.

DON JUAN

Les poètes sont les vrais historiens... Ainsi, voilà ce que j'étais et je ne m'en doutais pas !... J'éprouve pour moi une considération infinie !... Quelle heure d'apothéose !

L'assistance se clairsème.

ALONSO, *s'asseyant sur les marches de la chapelle.*

Voyons, maintenant, camarade, réfléchissons deux minutes... car il serait imprudent de sortir avant que l'église soit vidée tout à fait !... Je me sens un peu courbaturé... Donc, ce soir encore nous couchons aux portes de Séville... Nous partons demain... Huit jours sont nécessaires pour accréditer le bruit de ta mort... la prudence l'exige... puis tu sors de la trappe dans un éclat de rire... et... Tu ne m'écoutes pas ? Qu'as-tu donc ?

DON JUAN

Je ne sais... une mélancolie atroce à l'idée que c'est fini !... Ce tribut d'hommages divers ne m'était pas désagréable du tout... et, tout à coup, plus rien !... Je ressens comme un vide à l'estomac... C'est peut-être l'envie de déjeuner !...

ALONSO

Peut-être... On a toujours faim après un enterrement.

DON JUAN, *souriant péniblement.*

Même après le sien, tu crois ?

ALONSO

Encore plus !

DON JUAN

Eh bien, tout réfléchi, non, ce n'est pas cela ! Mais j'ai pris goût à ma gloire !... C'est beau, la gloire ! Je viens de le comprendre... Ah ! vivre dans l'esprit des femmes et des hommes... Quelle étrange chose ! Je ne me souciais pas plus de l'opinion que je provoquais que d'une peau de pastèque !... Je vivais... Maintenant, je me rends compte de toute la valeur de ma carrière d'amant... je viens de l'estimer à son poids... Il était vraiment quelqu'un, celui qui a pu éveiller de tels rêves !... Sans aucun doute, je serai célèbre...

ALONSO

C'est que tu parles positivement de toi au passé comme si vraiment tu t'étais enterré toi-même...

DON JUAN

Histrionisme ! Je voudrais bien m'en aller, maintenant...

ALONSO

Patiente une seconde encore, mon ami. La foule ne doit pas être écoulée tout à fait.

DON JUAN

J'ai une envie folle de revoir de la verdure, de courir sous le ciel bleu ! Hop ! Je vais aller ruminer ma gloire au soleil...

Il fait des moulinets avec son épée. Les orgues se sont tuées définitivement. L'église est presque complètement vide. Les sacristains éteignent les bougies du chœur. L'ombre descend dans la nef.

ALONSO

Non, te dis-je... Nous allons nous heurter à des tas de gens. Tiens, encore des retardataires.

Il désigne le chœur.

DON JUAN

Mille dieux !... Mais oui !... Mais non !... Mais si !... Il n'y a pas de doute... Connais-tu le personnage femelle qui s'avance là, soutenu par des caméristes, chamarré comme une vieille idole, et, sous sa perruque, chauve comme une poule d'eau !

ALONSO

Cette vieille caricature multicolore, là-bas ?

DON JUAN

Dont personne ne pourrait dire avec quoi elle est teinte comme l'ancienne robe de Tyr... ce quartier de venaison... la belle Oltara... la célèbre courtisane !...

ALONSO

La belle Oltara !... J'ai connu ça !...

DON JUAN

Ma première maîtresse !... Ma première nuit d'amour !... Vieille, elle l'était déjà, mais elle se défendait, la diablesse... J'avais quinze ans quand j'ai franchi le seuil de son lit... Horreur ! Regarde ce fantôme des grâces, cette mortuaire Cythérée !

Elle apparaît entre les grilles d'or, immense, formidable et tragique.

ALONSO

Pourquoi marche-t-elle soutenue et à pas comptés, comme si elle avançait dans la poix ?

DON JUAN

Mais pour ne pas marcher avec des cannes, parbleu !... L'ankylose, la goutte, les tavelures, les vergetures, les boursouflures et les gerçures se livrent une bataille à chaque pas. Ma première

maîtresse !... La voici !... Elle est solennellement effrayante comme l'amour et la mort conjoints...

ALONSO

Horrible !... Horrible !...

Don Juan marche à reculons caricaturalement en faisant des clins d'yeux et des saluts prosternés. La vieille sourit, traverse la scène entre ses deux caméristes, hoche la tête en marchant automatiquement et se retourne vers cet inconnu de façon tout à fait incendiaire, au moment de disparaître, monumentale et les mains étendues.

DON JUAN, crachant sur les dalles.

Pff !... Pff !... La vieillesse, quelle abomination !... Pff !... L'as-tu vue découvrir en mon honneur son vieux sourire de jument harnachée ! O fraîcheur de la première étreinte !... Nuits de quinze ans, où êtes-vous ?... Elle aussi, comme la nonne du cloître, a baisé mon image qui revient peut-être vers elle peupler ses minuits septuagénaires !... Allons, il était dit que je clôturerais la cérémonie sur la résurrection de mon premier baiser !... Il n'y a que la jeunesse et la beauté qui vaillent !... Jette par contraste, je t'en supplie, un coup d'œil sur cette petite fille qui s'en vient prier, bien sage, son paroissien à la main... Le délicieux minois !... Est-ce assez joli ?... Tendre comme le cœur d'une amande verte !...

ALONSO

Le fait est... Dans deux ou trois ans... une fois les seins poussés...

DON JUAN

Quel printemps !... Cela ne vaut-il pas tout sur la terre ?

La petite fille est entrée de gauche, du côté opposé à la sortie de la belle Oltara. Elle va au bénitier.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LA PETITE FILLE

ALONSO

Don Juan jusqu'ici n'a jamais daigné jeter les yeux sur une enfant ; séducteur, mais pas vicieux !

DON JUAN

Au-dessous de seize ans, jamais !... C'est un principe. Me crois-tu assez fou pour vouloir fricasser cette maigrelette sauterelle ?... Non, mais le contraste de tout ce deuil rend plus sensible la fraîcheur de la jeune pousse. Que cherche-t-elle ?... Ah ! le confessionnal, naturellement ! (*La petite soulève le voile intérieur du confessionnal.*) Le confessionnal, Alonso, mon ennemi héréditaire ! La bouche qui corrompt et la bouche qui absout !... Laisse-moi essayer la lame de mon épée. Je suis sûr, d'ailleurs, que le baiser de cette pucelle me portera chance...

ALONSO

Ne nous mets pas en retard ! Au fait, puisqu'il t'a fallu cinq minutes pour conquérir la reine, il ne t'en faudra que deux pour conquérir la plus menue de ses sujettes.

DON JUAN

Accorde-m'en cinq, j'accepte le pari ! (*Il va à la petite fille qui bien sagement a étendu sur les dalles le tapis qu'elle portait sous les bras et s'est agenouillée dessus, selon la mode espagnole.*) Votre confesseur va arriver ; ne vous impatientez pas, ma fille. Il est un peu en retard aujourd'hui. Je lui ai donné beaucoup de travail.

LA PETITE FILLE

Merci, Monsieur, j'ai tout le temps.

DON JUAN

Vous passerez la première, je vous cède volontiers mon tour.

LA PETITE FILLE

Vous êtes bien aimable, Monsieur... je ne voudrais pas...

DON JUAN

C'est de grand cœur... Je ne suis pas pressé !... D'ailleurs, je sais que, passant après vous, je n'attendrai pas longtemps... Qu'est-ce qu'une sage petite fille comme vous peut bien avoir à raconter à son confesseur ?... Ce ne doit pas peser bien lourd ?

LA PETITE FILLE, *soupir.*

On n'est pas de cet avis-là chez nous !

DON JUAN

Les parents appellent toujours gros péchés les plus mignons défauts... Voyons, avec une bouche sérieuse et charmante comme celle-là, vous devez être un peu... quoi ?... gourmande ? Que voulez-vous, c'est la faute de votre nez... votre nez qui pique gentiment vers le ciel d'un air distrait... Alors, parbleu, la bouche répare en matérialité ce que votre nez a de trop évaporé... (*Il rit de cette définition en regardant Alonso qui compte les minutes à sa montre.*) Ce n'est pas bien grave d'être distraite et gourmande... Ce l'est plus d'être impatiente, comme en témoignent vos petits doigts fuselés en frappant sur l'ivoire du paroissien.

LA PETITE FILLE

Monsieur, on ne parle pas devant le confessionnal !

Elle se lève et va s'agenouiller plus loin.

DON JUAN

Enfant, charmante enfant, je ne sais ni qui tu es, ni d'où tu viens, ni où tu vas, mais je sais que je ne commets aucun crime en te révélant ta beauté. As-tu jamais entendu parler du célèbre Don Juan de Manara... célèbre jusque dans le dernier village des sierras ?

LA PETITE FILLE

Non, nous ne connaissons pas ce Monsieur-là chez nous.

DON JUAN

Ah !... C'est étonnant !... Hier, je n'en aurais pas été surpris, mais aujourd'hui !... Quoi, ni ta mère, ni tes sœurs n'ont prononcé devant toi ce nom en rougissant ou en pâlisant légèrement ? Tu n'as jamais entendu une femme dire, la main sur le cœur : Don Juan ! Don Juan !

LA PETITE FILLE

Je ne comprends rien à ce que vous prêchez là !... C'est-il que vous récitez la messe en turc ?

DON JUAN

Chère petite... ne recule pas... laisse-moi, au contraire, te parler plus bas... Laisse-moi te soupirer que tu es belle... que tes joues sont tentantes comme un fruit juteux... Ces yeux, cette taille, les pointes de cette tétonnière naissante...

Il lui touche la gorge, il lui presse la taille.

LA PETITE FILLE

Allez-vous finir, vieux dégoûtant !...

Elle le gifle et s'enfuit en lui tirant la langue. Don Juan reste sur place, sidéré, comme si vraiment le tonnerre était tombé sur lui.

SCÈNE XV

DON JUAN, ALONSO

DON JUAN

C'est un échec... le premier !

ALONSO, *follement amusé.*

Tu as été trop vite, aussi ! Je tenais la montre en main : tu n'as pas mis les cinq minutes convenues.

DON JUAN

Vieux !... Elle a dit vieux !... Oh ! ce mot tout à coup !... Vieux !... Ce mot pour la première fois entendu !... Dégoûtant, passe encore... mais... vieux !...

ALONSO

Une expression toute faite à l'usage des enfants..
Ad usum pueri.

DON JUAN

A moi, le demi-dieu... patenté par l'Etat !... Elle a crié le mot « vieux » comme pour un bouc repoussant... comme je l'ai fait pour cette vieille calamité qui vient de me faire passer un frisson philosophique dans le dos !... La même scène exactement ! Oh !... Est-ce que celle-là m'aurait

vu non pas tel qu'on m'imagine, mais tel que je suis !... Peut-être !

Il se regarde dans le miroir professionnel accroché au fond de son feutre.

ALONSO, *dissimulant son rire.*

Vieux !... Quelle plaisanterie ! Tu n'as pas quarante ans !...

DON JUAN

Mais je vais les avoir... On me les a promis pour demain !

ALONSO

Tu sais bien qu'on est toujours vieux pour quelqu'un... Tu ne t'étais jamais adressé à une enfant, alors...

DON JUAN

Si je suis vieux pour une enfant de seize ans, maintenant, dans quatre ans je serai vieux pour une femme de vingt !... Quarante pour d'autres, c'est un âge acceptable... pour moi, c'est la dérépitude...

ALONSO

Ah ! çà, Don Juan, te moques-tu de moi en simulant une mortification imbécile ?... Nous n'alons pas ergoter sur l'étymologie de « vieux dégoûtant » !

DON JUAN

Heu !... le fait est... Ces joutes... le cou surtout... le cou... Il suffit d'un mot juste pour bouleverser les notions que nous avons des choses !

ALONSO

Mais, bonté divine, cette perruche patoisante

t'a donné des humeurs noires !... Tu n'en es pas là !... Et quelle meilleure preuve que cette apothéose d'amour où tu as pu constater une fois de plus la sûreté de tes triomphes...

DON JUAN

Tu viens de les apprécier toi-même !... Voilà donc ce qu'on appelle un échec !... C'est terriblement désagréable !

ALONSO, *s'esclaffant.*

Qui dit échec, dit partenaire... Cette gamine ne pouvait tenir sa partie dans un jeu dont elle ne possédait pas les règles les plus élémentaires !

DON JUAN

N'importe, j'ai connu un temps où, si j'avais daigné, même à quinze ans elle ne m'aurait pas résisté ?... (*Se regardant toujours dans le miroir.*) Evidemment, la peau des paupières... La dévastation commence à la maturité. Alonso !... Qui a raison du poète Cardono ou de cette pécore ?... Voilà, voilà le problème insondable !... C'est l'histoire de toute l'humanité !...

ALONSO

O le plus fortuné des hommes, chère tête qu'ont martelée les baisers, viens au soleil de la rue !... Viens lustrer tes plumes. Tous les poulaillers d'Espagne attendent ta visite. En selle ! Que nos chevaux nous emportent vers la rude Navarre et que mille femmes se disputent l'honneur de déboucler ta ceinture et d'attiser le flambeau de ta renommée. Viens te montrer au monde stupéfait... et ressuscite !

DON JUAN, *lui pose lourdement la main sur l'épaule.*

Pas encore !

ALONSO

De quel air étrange tu me dis cela !

DON JUAN

Pas encore !... Alonso, que c'est beau d'avoir vingt ans !... Que c'est beau d'être aimé, caressé, de faire retourner les femmes même quand elles ont le soleil dans les yeux !... Avoir été celui qui peut récapituler, comme je viens de le faire ici, ce chapelet de dévotion amoureuse et puis décroître, empâter, s'avilir, devenir sa propre caricature... Oh ! d'année en année sophistiquer son ventre, juguler les plis de son menton !... Il est des êtres à qui la vieillesse est interdite comme le déshonneur ou la prostitution !

ALONSO

Certes, vieux camarade, certes, mais c'est une telle habitude que l'humanité a prise jusqu'ici ! Il y a peu de chance que...

DON JUAN

Alonso, ne crois-tu pas qu'il y ait des êtres qui puissent échapper à la vieillesse ?...

ALONSO

Si !... *Primo*, ceux qui meurent de maladie, d'accident.

DON JUAN

Je me porte comme un bœuf !

ALONSO

Secundo, ceux qui se suicident.

DON JUAN

Je m'aime beaucoup trop pour me tuer !... Et

par-dessus le marché, j'adore la vie !... Alors ?
Tu n'aperçois aucun *tertio* ?

ALONSO

Ma foi, à moins d'être Dieu ou Endymion, qui
conserve sa beauté dans le somnæil éternel !

DON JUAN

Tu te trompes. Il y en a un autre qu'Endymion ;

ALONSO

Qui ?

DON JUAN, *levant fièrement la tête.*

Moi !

ALONSO

Parce que ?

DON JUAN, *avec fièvre.*

Alonso, je viens de comprendre subitement une
chose : que je serais le dernier des fous si je ne
profitais pas de l'occasion qui m'est offerte de finir
en beauté, d'abandonner mon renom en plein
prestige.

ALONSO

Ah ! çà, si je devine bien, tu voudrais...

DON JUAN

Don Juan est mort pour tout le monde... S'il le
demeurait au lieu de faire une résurrection aléa-
toire ?... Ne pas finir dans les latrines de la vieil-
lesse !... Disparaître tout à coup comme un beau
météore... en une apothéose unique... Et pour
ce résultat, aucun effort : laisser croire, simple-
ment... S'en aller, sous un nom d'emprunt, vivre
à l'étranger... Avoue que c'est tentant... diable-
ment tentant...

ALONSO, *se frappant le front et haussant les épaules.*

Oui, comme une chimère de poète ou d'amant !

DON JUAN

Qu'est-ce que je risque à l'essayer ?

ALONSO

Tu me stupéfies !... Je ne te savais pas à ce point enivré de toi-même !...

DON JUAN

O mon ami ! la nef de l'église était comme un grand arbre au printemps, sous lequel on passe et où l'on entend chanter les oiseaux !...

ALONSO

Et si ta renommée n'était que poussière ?... Quelle mauvaise spéculation !...

DON JUAN

Ma renommée ? J'ai foi en elle !... Si je meurs jeune, en pleine beauté, j'imagine ce que les hommes feront de ma légende !... Quelle joie de la suivre de loin, bourgeois paisible, barbon à la retraite, au milieu de mes barricades et de mes figuiers dans quelque Murcie en fleurs !... A mes vieilles oreilles viendra mourir le bruit de mon passé, j'écouterai ces mensonges fabuleux et je sourirai en caressant ma barbe !... As-tu une pièce de monnaie sur toi ?... N'aie pas peur ; je te la rendrai.

ALONSO

Ah !... tu seras toujours le même !...

DON JUAN, *il a les yeux emplis de larmes
et il se mord les lèvres jusqu'au sang*

J'ai joué maintes fois ma vie sur des coups de dés... Pile : je meurs !...

La main hésite, le corps se penche d'avant en arrière, puis, brusquement, il lance la pièce. Il met le pied dessus, au moment où Alonso se courbe pour regarder. Silence. Puis il retire le pied et fait signe à Alonso de regarder.

ALONSO

Pile !... Tu es...

Mais Don Juan vient de lui saisir le bras. Il le maîtrise nerveusement.

DON JUAN .

Ne ris pas !... N'as-tu donc pas compris à quel point je suis sérieux ?

ALONSO

Ma foi, je comprends ton idée... Et, tout à coup, je réfléchis qu'il y aurait au moins un côté pratique dans une prolongation officielle de ton décès : éteindre ton passif formidable, te débarrasser une bonne fois de tous tes créanciers... Voilà qui ne serait pas bête !..

DON JUAN

Parbleu ! J'y avais parfaitement songé avant toi !... Mais un homme de ma trempe ne s'arrête pas à de pareilles préoccupations !... En faisant ce que je médite de faire, je ne me conduirai pas en hurluberlu héroïque. Je ne sais quoi m'avertit que ce serait démente de laisser passer une occasion providentielle ! Alonso, cette enfant, avec son petit cri incongru, vient de sonner à mes oreilles l'heure de mon destin !... O vous, mes maîtresses, mes petites et mes fines amies, vous

qui êtes venues me pleurer ici, vous dont la grâce voltigeait autour de ces draperies, voyez-moi toujours comme je vous ai plu. Je vous épargne de me montrer plus tard du doigt aux jeunes filles étonnées en disant : « Regardez ce petit vieux ratatiné... non, pas celui-là... l'autre... le plus laid... eh bien, c'est... »

UNE VOIX, *au loin.*

Don Juan ! Don Juan !...

Il se retourne. C'est une femme sanglotante, dans le chœur, qui sort de l'église et qui, solitaire, clame le nom ami à travers ses pleurs.

ALONSO

Quelle peut bien être encore cette femme ?

DON JUAN, *un sourire triomphant aux lèvres.*

Qu'importe !... Une !... C'est cela, vois-tu, qu'il ne faut pas profaner... la sincérité !...

ALONSO, *lève les bras au ciel.*

Et les anges n'éclatent pas de rire !...

DON JUAN

Ai-je l'air de quelqu'un qui plaisante ?... Sur quoi faudra-t-il te jurer que je viens de prendre une immense détermination que rien ne pourra fléchir... Regarde cette petite chose : mon épée. Un soir d'amour, la reine, elle-même, me l'a donnée. Dieu, que sa bouche était rose ce soir-là !... « Va, dit-elle gravement, sur la lame j'ai fait inscrire ton nom, Don Juan. Qu'elle dure jusqu'à ta mort et ne serve qu'à bon usage ! » Eh bien, si mes lèvres ont pu mentir et trahir, cette épée s'est toujours conduite avec loyauté !... Me croiras-tu si, pour jurer, je brise ici une lame qui porte un

nom désormais effacé, mais qui, elle, n'a jamais forfait au serment ? *(D'un coup sec il la brise sous son talon et en jette les tronçons sur les dalles. A ce moment, deux enfants de chœur, qui reviennent de la cérémonie, traversent en portant des accessoires, des flambeaux, le seau d'eau bénite et l'aspergeoir. Don Juan les arrête au passage, prend l'aspergeoir et le fait jouer dans sa main.)* Ha ! Ha ! Le voilà, l'instrument des adieux éternels ! *(Il s'approche de l'épée rompue, jette à terre la rose de son chapeau et secoue sur elle le goupillon.)* Sur la rose et sur le laurier ! *(Puis il le remet dans le seau d'argent.)* Maintenant, en route !... Vers une vie nouvelle !

ALONSO

Bah !... chimère !... Je suis bon de m'inquiéter. Tu n'en auras pas le courage !

DON JUAN

Qui sait !... Nous verrons !

Au moment où ils vont sortir, ils heurtent un homme qui passe.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, UN HOMME

L'HOMME

Pardon, Messieurs, pourriez-vous me dire quel est le seigneur que l'on enterre aujourd'hui ?

DON JUAN

Le seigneur Don Juan de Manara !... *(Mouvement horrifié de l'homme.)* C'était un fieffé scélérat ! Mais tout me porte à croire que, cette fois, il est bien mort et enterré !

L'HOMME, *se signant.*

Que le diable ait son âme !

DON JUAN, *avec un grand geste ému.*

Les femmes le souvenir de ses baisers !

L'HOMME

Et la terre sa délivrance !

DON JUAN

Amen, Monsieur, amen !

Du feutre qu'il tenait à la main, Don Juan salue et sort avec Alonso, pendant qu'au dehors les cloches de l'église sonnent à toute volée.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Une taverne basse à trois voûtes. Faïences. Plâtre bleu, bois rouge.

Large porte de fer au fond donnant sur une plus grande salle éclairée et enfumée. A gauche, entre les caissons de la première voûte, une fenêtre, sorte de lucarne à laquelle on atteint par trois marches de pierre. A droite, cheminée et petit escalier de bois, tortueux, aboutissant à l'étage des chambres. Un puits intérieur, en céramique. Sur la margelle, des cruches et des pierres. Plusieurs hommes sont à table ; l'horloger, le voyageur de commerce, le sénor Récapo, le drapier, deux comparses silencieux. La nappe est mise. Le soleil se couche à la fenêtre et pénètre dans la salle. De l'autre côté la cheminée pétille. Amas de pastèques, de piments, d'oignons. Désordre rutilant.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VOYAGEUR DE COMMERCE, L'HORLOGER, LE SENOR RÉCAPO, LA SERVANTE PÉPILLA, LE DRAPIER, DEUX HOMMES.

L'HORLOGER

Ainsi, nous n'aurons eu pour dîner que de la morue et du melon !... C'est maigre !

PÉPILLA

Vous ne voudriez pas que, pour le prix de pension, on vous serve du serpent de mer ou du cachalot !

LE DRAPIER

Doucement, ne te fâche pas, Pépilla !... D'a-

bord, tu n'es pas la maîtresse, tu n'es que la servante !... Passe-moi une cruche de vin.

LE VOYAGEUR

Diabolique Pépilla !... Je me moquerais de son mauvais caractère et de sa morue sèche, si elle consentait à me laisser passer, un soir, les bras autour de sa taille.

PÉPILLA

Trop gros !... Je glisserais d'entre vos bras comme une anguille... Ma taille, je la ceinture avec mes jarretières... Tenez, voilà votre cruche, cruchon !

Rires.

L'HORLOGER

Rien à faire avec elle... Elle a pour amoureux un petit danseur qui est aussi enfant de chœur... et qui tient les burettes.

LE VOYAGEUR

Ah !... ah !... Il tient les burettes !... Est-ce que tu l'aides, Pépilla, à tenir les burettes ?

PÉPILLA

Ce n'est pas vrai... Angélito est meneur de jeux et hallebardier à la procession...

LE COMMIS ET LES AUTRES

Ah !... eh !... hallebardier... Voilà, Mesdames, le plus beau hallebardier du monde !...

PÉPILLA

Et puis, taisez-vous... Aucun de vous n'a le droit de se moquer de mon amoureux.

LE VOYAGEUR

J'en vaux un autre.

PÉPILLA

Oui, tu vaux un bossu, tout juste !

LE VOYAGEUR

La servante m'a tutoyé, ma parole !

RÉCAPO

C'est égal...

LE VOYAGEUR

Cher ami ?

RÉCAPO

Si la nourriture devient aussi infecte, je cherche une autre pension.

LE VOYAGEUR

Pauvre Monsieur Récapo !

LE DRAPIER

On s'y fait... Il y a combien d'années que vous mangez à cette auberge ?

RÉCAPO

Cinq ans, hélas !... C'est la raison de ma maigreur !

LE VOYAGEUR

Incontestée...

LE DRAPIER

Et vous ?

L'HORLOGER

Moi, deux... Aussitôt ma boutique d'horlogerie fermée, je viens ici... J'y reste jusqu'à neuf heures en été... Puis je vais me coucher seul comme un capucin, dès que le soleil est couché...

RÉCAPO

Ah ! Les habitudes !... J'ai préféré cette pen-

sion parce que, même les jours de marché, il fait assez calme dans cette salle qu'on nous a réservée.

Pépilla sort dans la salle au fond, rumeurs, cris.

LE DRAPIER

D'accord, mais dans la salle à côté, les maraîchers, les muletiers pétaradent à qui mieux mieux.

LE VOYAGEUR

Bah!... Ça distrait un peu!... (*A Récapo.*) Depuis des mois, à chacun de mes retours, je vous rencontre à cette table, toujours aussi mélancolique... Vous avez l'air de porter le diable en terre, seigneur Récapo, avec votre rabat taillé dans une aune de lustrin noir, et votre éternel portefeuille sous le bras!... Quoi!... Ne pouvez-vous pas vous émoustiller un peu!

RÉCAPO

Vous êtes jeune et gai.

LE VOYAGEUR

C'est mon métier qui l'exige, seigneur Récapo... Je voyage pour le compte d'une maison de briques et, ma foi, je suis déjà beaucoup plus gai que lorsque je voyageais pour le compte d'une maison de piété...

Pépilla rentre avec un plat.

LE DRAPIER, à *Pépilla.*

Et notre cher Monsieur Ptolémée... il n'est pas descendu de sa chambre aujourd'hui?... Nous n'aurons pas l'honneur de dîner avec lui?

PÉPILLA

Il attend, au coche de sept heures, un ami qui

vient de fort loin... Ils dîneront ensemble, a-t-il dit... après votre service.

L'HORLOGER

Eh !... eh !... en fait d'amoureux, Pépilla... ce pensionnaire-là m'a tout l'air de te serrer de près. Son regard te vrille les reins.

PÉPILLA, *avec une moue.*

Monsieur Ptolémée ?...

L'HORLOGER

Oui... je le soupçonne fort d'aimer la bagatelle... Il nous a trompés sur sa mine... Rappelez-vous quand il est arrivé ici, il y a un an... il postulait la position de bibliothécaire et il étudiait la cosmographie de l'ancien système de Ptolémée ! Eh bien, Monsieur Ptolémée m'a tout l'air de vouloir tâter la cosmographie de Pépilla... Il est porté sur les cotillons et cache bien son jeu.

PÉPILLA

Comme tous les hommes, pas plus ! Les hommes sont des cachottiers ! Il n'y a que leur nez qui les trahit.

L'HORLOGER

Cette servante d'auberge a acquis une grande philosophie complaisante et désabusée.

RÉCAPO

Ce couteau ne coupe pas !

PÉPILLA

La pierre à repasser est là, sur la margelle du puits.

UN BUVEUR, *se levant et allant au puits.*

Je vais vous le repasser. Je m'y connais.

LE VOYAGEUR

En attendant, il se régale là-haut dans sa chambre du dernier ouvrage paru que je lui ai prêté, et dont le succès est en train de bouleverser toutes les Espagnes : *Les Mémoires de Don Juan*.

RÉCAPO

On en parle beaucoup... Vous avez pu vous en procurer un exemplaire ?

LE VOYAGEUR

En passant à Madrid... C'était un des derniers... L'édition est déjà épuisée... J'espère que Monsieur Ptolémée me le rendra demain... je me ferai un plaisir de vous le prêter.

RÉCAPO, *avec des yeux exorbités dans sa face maigre.*

Est-ce que c'est cochon ?

LE VOYAGEUR

Amoureux, sensuel, passionnatissime !

L'HORLOGER

Vous m'en mettez l'eau à la bouche !

SCÈNE II

LES MÊMES, DON JUAN, *paraissant en haut de l'escalier de bois.*

LE DRAPIER

Ah ! voilà ce bon Monsieur Ptolémée.

RÉCAPO

Chut ! s'il vous entendait !... Appelez-le de son vrai nom : Mariano.

L'HORLOGER

Or ça, Monsieur Mariano, vous nous avez fait faux bond ?

DON JUAN

J'attends un ami au coche ; je dînerai avec lui.

LE VOYAGEUR, *se levant, il va serrer la main à Don Juan.*

Nous vous laissons la place.

DON JUAN

Je vous en prie.

L'HORLOGER, *se levant.*

Mais l'office est terminé pour nous... Nous allons prendre l'eau de noix dans la salle commune, pendant qu'il fait encore clair... Préparez-nous cinq verres, Pépilla.

Pépilla sort par le fond.

LE VOYAGEUR

Eh bien, où en êtes-vous, des *Mémoires de Don Juan*, Monsieur Mariano ?

L'HORLOGER

Je vois que vous les portez sous le bras... Vous n'en avez pas terminé la lecture ?

DON JUAN

Ma foi, non. Je me suis exaspéré à chaque page. Je trouve ça niais... Un tissu de fadaises imaginées !

LE VOYAGEUR

Vous paraissez difficile...

RÉCAPO, *récidivant.*

Est-ce que c'est cochon !

DON JUAN

Je ne m'explique pas la vogue d'un tel ouvrage... Des fariboles aussi ampoulées qu'emphatiques !...

LE VOYAGEUR

Moi je trouve l'épisode du voyage à Constantinople adorable... Et la religieuse mexicaine ?... Quel style, quelle forme ! Et le viol de la petite Estorella !... Comment, vous n'adorez pas cela ?... Oh ! ce viol délirant et métaphysique, en lisant Copernic !

DON JUAN

Beaucoup trop de complications, de pathos sur le Thabor... La vie est autrement plus simple... Moi, j'ai toujours appelé un chat un chat.

LE VOYAGEUR, *qui a des principes.*

Mais il y a l'idéal, mossieu !...

RÉCAPO

Et vous ne pensez pas qu'un tel livre sera poursuivi par l'Inquisition ?

DON JUAN

Peuh !... Nous aurons tout au plus l'honneur de l'index. Au fond, c'est la vertu même que cette « Histoire de ma vie »... (*Souriant.*) Puisqu'elle s'appelle ainsi !

RÉCAPO

Après lecture, êtes-vous pour l'authenticité ?

LE VOYAGEUR

A mon avis, le préfacier a retouché... car j'ai connu un peu ce Don Juan... Il était incapable d'écrire des choses aussi bien tournées. Au fond,

je vous le confierai, je crois que c'était un vulgaire imbécile.

DON JUAN

Comme tous les hommes qui aiment... Mais qui a pu vous donner de lui une opinion à ce point défavorable ?... Et où l'avez-vous rencontré ?

LE VOYAGEUR

Je voyageais déjà pour une maison d'objets de piété... Il y a une dizaine d'années de cela... oui, Don Juan n'est mort qu'il y a cinq ou six ans... Il semblait assez terne... C'est comme ses succès et sa valeur d'étalon ! Tenez, je me rappelle que lorsque je le rencontrai à une table d'hôte, après un repas joyeux, nous fîmes certain pari... un pari d'endurance. A l'effet de quoi nous nous rendîmes dans certaine chartreuse bien achalandée... Il y avait dix femmes grasses et dix femmes maigres... Eh bien, je l'ai battu à plate couture, ce jour-là.

PÉPILLA

C'est à voir ! Et à prouver !

DON JUAN

Vous êtes un hâbleur, Monsieur Poncho.

LE VOYAGEUR, *allant à lui, furieux.*

Comment, il m'appelle hâbleur !

DON JUAN

Voyez un peu comme on écrit l'histoire !

L'HORLOGER, *s'interposant.*

Allons, Mariano, nous vous cédon's la place... Vous pourrez manger en paix avec votre invité des restes de morue ou de cachalot.

LE DRAPIER, *au voyageur.*

Passez, chevalier... Une partie vous calmera les sangs.

LE VOYAGEUR

Volontiers. Je déteste les poseurs. A propos, connaissez-vous celle-ci : Quelle différence y a-t-il entre le mal de mer et la jambe droite de l'infante... Aucune, parce que...

Ils sortent par le fond. Don Juan reste seul avec Pépilla qui enlève la nappe et range les assiettes, aidée du petit Pablo.

SCÈNE III

DON JUAN, PÉPILLA, puis LE PATRON

DON JUAN

Pépilla, prépare une bouteille de vieux vin et deux verres... Tu l'aimes toujours, ton calinier ?...

PÉPILLA

Il a toute mon âme.

DON JUAN

Et ton corps avec ?

PÉPILLA

Ce sont deux inséparables !

DON JUAN

Lui es-tu fidèle ?

PÉPILLA, *levant la main.*

J'en jure par Aldebaran, étoile des bohémiens errants.

DON JUAN

Tu es belle, Pépilla... terriblement belle... le sais-tu ?... Jamais je n'ai vu des dents aussi blanches éclairer une peau de diablesse comme la tienne.

PÉPILLA

Vous permettez ?... Mon service...

Pendant que Pablo achève de ranger la table, Pépilla s'approche du puits et descend la cruche au bout d'une corde en chantonnant.

DON JUAN

Tu dois venir du désert africain pour savoir descendre la cruche au fond du puits avec une grâce aussi longue et aussi balancée... Tu me donneras l'étrenne de l'eau fraîche.

PÉPILLA

Oui, donc !

DON JUAN

Dire, Pépilla, que, dans les pays du Nord, on ne connaît pas ces maisons où il y a un puits intérieur... et qu'on ignore le charme des eaux captives... ces citernes profondes cachées dans l'ombre de la maison comme un cœur frais et mystérieux. Tes bras en plein été doivent être aussi frais que la cruche... Donne l'étrenne.

Elle le fait boire à la régolade en chantant un air qui dit :

*Glou fait l'eau
Glou fait le baiser !
Glou, glou, glou, glou,
Descend jusqu'à la gorge,
Glou, glou, glou,
Descend jusqu'au cœur !*

Entre le patron de l'auberge conduisant une fille.

LE PATRON

Monsieur Mariano, une signora qui veut vous parler.

Il sort avec Pépilla qui porte la cruche sur la tête.

SCÈNE IV

DON JUAN, BARBARA

DON JUAN

M'apportes-tu une bonne nouvelle, Barbara ?

BARBARA

Peut-on parler ?

DON JUAN

Je suis seul.

Il fait signe à Pablo de s'en aller.

BARBARA

Ma maîtresse a bien reçu votre lettre... Elle accepte votre rendez-vous.

DON JUAN

Pour cette bonne parole, Dieu te fasse mourir jeune et dans les bras de ton amoureux !

BARBARA

Elle accepte, à condition qu'il ne sera échangé ici que des paroles et non des voies de fait.

DON JUAN

Je connais sa résistance.

BARBARA

Encore ne veut-elle se rendre dans cette au-

berge que revêtue d'une cape noire pour ne pas être remarquée. Elle exige l'assurance qu'elle ne sera pas introduite dans votre chambre personnelle.

DON JUAN

Va lui dire qu'elle vienne ici sans crainte, puisque sa porte m'est, hélas ! condamnée... Mais quand, Barbara ?

BARBARA

Ma maîtresse se rend à une fête de nuit et va souper place San-Jacinto... Elle fera un crochet pour passer par ici... Le carrosse s'arrêtera dans une petite rue.

DON JUAN, *désignant une porte à gauche sous la voûte.*

Vous entrerez directement ici par cette porte... de cette manière la divine n'aura même pas à traverser la taverne. Va vite. Je l'attends déjà avec une impatience formidable !... Tiens.

Il fait mine de tirer quelque chose de son gousset.

BARBARA, *refusant d'un geste indigné.*

Fi !

Au loin, claquements de fouets, grelots.

DON JUAN

Tu as ton honneur ?

BARBARA

Pas de gages pour l'amour !

DON JUAN

Fille d'Eve !... C'est vrai que j'ai toujours eu la complicité des servantes et la haine de Sganarelle... (*Barbara sort par la petite porte que lui indique*

Don Juan, à gauche. Don Juan, courant vers le fond.) Le coche !

On entend le bruit du coche et des exclamations.

SCÈNE V

DON JUAN, ALONSO

Alonso entre dans la salle du fond en costume de voyage. Pablo entre derrière avec une mallette et un sac de nuit, qu'il pose à terre.

DON JUAN

Il est là !... Je le vois !... Alonso !... Enfin !...
(Il le ramène en scène. Ils s'embrassent.) Ah ! mon tendre ! Quelle joie !

ALONSO

Oui ! quelle joie de t'embrasser enfin !

DON JUAN

Comme c'est aimable à toi d'avoir fait trois jours de voyage pour venir me trouver.

ALONSO

Comment résister à ta lettre furibonde ?...

DON JUAN

Crois-tu ?... Le monstre... le vomit d'enfer !... L'exécrable roumi !

ALONSO

Ne m'en parle pas... Je suis aussi indigné que toi.

DON JUAN

Un ancien ami, qui, parce que la renommée pu-

blique m'attribuait le fait d'avoir écrit mes mémoires, se permet d'en inventer d'apocryphes et de devenir mon exégète... Je l'égorgerais !

ALONSO, *enlevant son manteau.*

Et quel succès !...

DON JUAN

Quel triomphe !... On s'arrache les éditions !

ALONSO

Partout !

DON JUAN

Partout mon nom ! On détrousserait le libraire pour trouver un exemplaire... C'est un malheur des temps !

ALONSO

Et il y a mieux... Cipion Cardono a écrit un drame sur toi ; on va le faire représenter à Madrid.

DON JUAN

Pourvu qu'il ne soit pas en vers !

ALONSO

Ce n'est pas tout... Une autre auteur dramatique, Juan Panito, en a écrit un second où tu finis maudit, écrasé par une statue que tu aurais insultée.

DON JUAN

C'est idiot !... Carissimo... carissimo, que je suis aise de te revoir, de t'embrasser !... Je vais donc enfin pouvoir parler de moi avec quelqu'un !... Hein ? l'avais-je bien prévu ? Suis-je assez devenu célèbre ?...

ALONSO

Illustre ! Eternel, comme Endymion !

DON JUAN

Je t'ai fait préparer une petite chambre à côté de la mienne. Nous parlerons de moi toute la nuit... D'ailleurs, tu vas y monter tout de suite. Oui, mon cher, un rendez-vous important, ici même... Je ne prévoyais pas l'heure à laquelle tu arriverais, et... tel que tu me connais... mon temps a son emploi !

ALONSO

Toujours le même, alors ? L'homme à la rose n'a pas renoncé, même sous le nom d'emprunt !

DON JUAN

Je me soutiens !... Je me soutiens... Tu n'as avec toi que cette mallette ?

ALONSO

Et un sac de nuit. Le voilà !

DON JUAN, à *Pablo qui entre.*

Pablo, prépare la chambre... Je fais servir ton dîner ici, n'est-ce pas ?

ALONSO

Merci, non. J'ai mangé à l'auberge... Un verre de vin, tout au plus.

DON JUAN, à *Pépilla qui sert les hommes dans la pièce du fond.*

Pépilla, apporte-nous du vin fin.

ALONSO

Belle, ta conquête actuelle ?

DON JUAN

Une veuve. Je l'adore ! J'en suis aux veuves,

maintenant ! Regarde-moi, ai-je encore vieilli ! Sois sincère... Me voici dans ma quarante-cinquième année... et un Andalou de quarante-cinq ans vaut généralement un Français de cinquante.

ALONSO

Je sais que l'affirmative te fera plaisir. Donc, réjouis-toi, mon cher, tu as vieilli énormément.

DON JUAN

Imbécile !

ALONSO, *riant*.

Mais je mentirais !... Je te trouve toujours le même... très beau... assez beau !

DON JUAN

N'est-ce pas ?

ALONSO

Ta lettre m'a navré, pauvre ami !... Tu meurs d'ennui tant que cela ?

DON JUAN

Je ne meurs pas, je crève !... N'être plus rien, absolument rien !... La première année, l'anonymat, le pseudonyme... cela m'amusait... Mais maintenant, ne susciter que l'indifférence de tout le monde, être le futur bibliothécaire à calotte !... Aller finir avec les rats de Pampelune !... (*Il prend les Mémoires de Don Juan dans sa poche et lit.*) « Météore sanglant, quand on écrira l'histoire des idées, Don Juan figurera à côté d'Erostrate, d'Empédocle et d'Attila. » C'est flatteur... mais quel crétin !... Je suis tellement plus simple que tout cela ! On ne me connaît pas ! C'est désolant ! Dieu puissant, envoie-moi un jour mon historien !

ALONSO, *riant.*

Ne l'as-tu pas ambitionnée, cette gloire à forme populaire ?

DON JUAN

Pas celle-là... pas cette déformation extravagante !... J'ai été un homme admirable... c'est entendu... mais pas celui-là ! Et puis, ce que je m'en moque, au fond, de la gloire, si je n'en touche pas les intérêts... Personne ne sait que c'est moi, Don Juan ! Je m'aperçois que la gloire anonyme, c'est un non-sens, une absurdité ! Non, vois-tu, je ne peux plus soutenir cette vie de podagre ! (*Pépilla entre avec une bouteille et deux verres.*) Belle fille, n'est-ce pas ?

ALONSO

On voit qu'on est en Andalousie !

PÉPILLA, *clignant l'œil.*

Pour vous servir !

ALONSO, *lui prend la taille.*

Allons, malgré tout, à ta santé de bon vivant !...

Ils choquent leurs verres et Pépilla se retire en riant.

DON JUAN, *jetant son verre par terre.*

Alonso,... écoute-moi... Il faut que j'aie tiré les oreilles de ce pédant !... Il faut que le lion se réveille, je l'ai décidé ainsi... Je suis à bout !

ALONSO

Je le savais pardieu bien que tu ne pourrais pas rester plus de quelques années dans la peau de ton bonhomme... C'était l'évidence !...

DON JUAN

Impossible d'aller jusqu'au bout de ma chère !

ALONSO

Certes, camarade, c'était une belle idée d'aristocrate... mais d'une exécution difficile.

DON JUAN

Chut... la voici !

ALONSO

Voilée ?

DON JUAN, *lui montrant l'escalier.*

Je te rejoins... Par là, ta chambre... La seconde porte à droite, au bout du petit escalier.

ALONSO, *de l'escalier.*

Tu m'appelleras. Je meurs de sommeil et de fatigue... Elle t'adore ?

DON JUAN

Elle est folle de moi, naturellement.

Inès entre, en se dissimulant, par la petite porte à gauche, près de la fenêtre.

SCÈNE VI

DON JUAN, INÈS

DON JUAN

Avancez, beauté qui, même sous le châle, alliez la fierté de Pallas, la jeunesse d'Hébé, la voix des Sirènes et — mille fois, hélas ! — la chasteté terrible de Minerve !

INÈS, *la tête couverte d'un châle populaire.*

Je suis venue pour vous prier, Monsieur, de cesser définitivement vos assiduités.

DON JUAN

En quoi votre serviteur vous a-t-il offensée ?

INÈS

C'est décidé, il faut rompre.

DON JUAN

Sans avoir commencé ?... Moi qui ne pense qu'à l'heure où vous vous accorderez !... Qu'y a-t-il en moi qui vous déplaît ?

INÈS

L'architecte qui vous a bâti n'était pas sot...

DON JUAN

Je n'ai plus vingt ans... cependant, je ne suis pas un barbon. Que me manque-t-il ? L'intelligence ?...

INÈS

Moyenne.

DON JUAN

Concluez.

INÈS

Mais je ne veux qu'un mari... et un mari considérable !

DON JUAN

J'en ferai un sortable à tout le moins... Les poches un peu vides, je sais bien...

INÈS

J'ai de quoi les remplir... L'objection n'est pas là... Mais, puisque vous y tenez, je vais vous dire une fois pour toutes ce qui vous manque, mon ami.

Elle rejette le châle et apparaît dans un merveilleux costume très décolleté.

DON JUAN

Non, ne le dites pas...

INÈS

Pourquoi ?

DON JUAN

J'aime mieux bénéficier du doute... Asseyez-vous là et écoutez-moi... Vous êtes splendidement belle ainsi... Laissez-moi humer vos petites mains laiteuses. Je vous aime d'un amour dont vous ne pouvez mesurer l'étendue... Vous résumez pour moi, désormais, toute la femme, toutes les femmes.. celles du passé... du présent... et de l'avenir... Mais il faut réaliser ! Pour un homme de mon âge, la pensée marche de front avec l'action. Je vous jure qu'il y a quelque chose de tragique dans le désir que j'ai de vous.

INÈS

Un désir est-il jamais tragique ?

DON JUAN

Vous ne pouvez deviner quelles sont les sources sombres de ce désir ! Seulement, il est impossible que la voix de l'homme qui vous parle avec cet accent ne touche pas votre petit cœur embusqué, malicieux et ravi...

INÈS

Hé !... les trois qualificatifs ont leur grâce !... Décidément, vous méritez qu'on use complètement de franchise avec vous.

DON JUAN

Quand une femme annonce sa franchise à la porte, c'est qu'on va entendre siffler quelques balles à ses oreilles !

INÈS

Je vous trouve plaisant. Votre voix est câline. Vous avez la chevelure dorée, les yeux bleus et la peau blanche, signe d'un sang pur... Mais il y a une chose qui vous manque... vous en êtes totalement dépourvu !... une chose dont je suis amoureuse folle et qui me fera épouser fatalement le général Pedro Montelope de Valencia.

DON JUAN

Le général ? Ce vieux débris de musée !

INÈS

Oui... ce vieux ! Qu'il est beau... qu'il est affolant quand il raconte ses batailles... quand il frémit encore sous le vent des mousquets, sa large poitrine constellée de décorations... quand, si vieux qu'il soit comme vous me faites l'injure de le remarquer, les mantes se découvrent pour lui jeter à la face des chiquenaudes de regards !... Car il l'a... il l'a ce qui vous manque et ce qui fait, Monsieur, que je me vois obligée, même à regret, de vous tirer ma révérence...

DON JUAN

Quoi ?

INÈS

La gloire !

DON JUAN

De quelle souris accouchez-vous là, ma chère !... La gloire... peuh !... J'y ai cru autrefois... Vous l'aimez tant que cela, la gloire, cette confiture d'ananas pour estomac délabré ?

INÈS

Si je l'aime ! Si nous l'aimons, nous autres

femmes !... La jeunesse passe comme la beauté... Mieux vaut mille fois un homme de brillant passé que le plus séduisant bellâtre du monde... Or, qui êtes-vous, mon pauvre ami ?... Un parleur de taverne ! Je ne veux pas m'appeler Mariano... Mariano !... J'ai plus d'ambition... Oh ! ce n'est pas le nom, bien sûr, mais la valeur !... Vous pourriez faire, je le répète, un bon amant... mais un médiocre mari pour une femme romanesque et qui a quelque salpêtre dans le cœur... Plus tard, je ne veux pas vieillir... et, vieille, une femme l'est à trente ans... aux côtés d'un bourgeois de ville, entre un pot de basilic et une cage de canari...

DON JUAN

Madame préfère manger au râtelier de la gloire !

INÈS

A belles dents... Vous m'excusez ?... Ceci dit, bonne nuit, et sans rancune. Allez, Mariano, toutes les femmes intelligentes parleront comme moi.

DON JUAN

Oh ! fatalité ! fatalité qui me tire par la main !... Alors, si je possédais une belle renommée, si j'étais quelqu'un de très grand... un homme dont le nom fait retourner toutes les têtes et met des pinçons au cœur, vous deviendriez mienne ?

INÈS

Je n'hésiterais pas. Vous me plaisez.

DON JUAN

Inès, Inès... voici l'heure ! Je vais prononcer devant vous, sous ces voûtes, un nom bien glorieux que mes aïeux m'ont transmis pour le glorifier encore !

INÈS

Qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez l'air de chanter un air de théâtre.

DON JUAN

Voici l'heure !... Je vais faire tout à coup une action d'éclat... fussent mille créanciers se précipiter à mes chausses et vingt poignards se diriger sur ma tête !

INÈS

Vous allez exécuter un tour de force ?

DON JUAN

Inès, approchez. Vous allez être exaucée au delà de tous vos vœux... Inès, attendez-vous à une révélation prodigieuse... Je ne suis pas qui vous croyez... Je porte un faux nom... Je me cache ici sous un pseudonyme imbécile... Je suis Don Juan !

INÈS, *éclatant de rire.*

Ça, c'est drôle !

DON JUAN

Don Juan de Manara n'est pas mort, Don Juan se cache et Don Juan c'est...

INÈS

C'est vous... Diable ! mais voilà qui devient inquiétant.

DON JUAN, *criant.*

Je suis Don...

INÈS

Oui, cher Mariano, ne le criez pas à tue-tête ;

nous en sommes persuadés... Ne pensez pas que je veuille vous contrarier... A vous revoir, mon doux seigneur.

Elle gagne craintivement la porte.

DON JUAN

Vous me pensez fou, évidemment.

INÈS

Qui ne l'est un brin, ici-bas ?

DON JUAN

Je ne suis pas fou, Inès... Je suis lucide. Celui qui repose dans mon tombeau de famille, à ma place, est un mien ami occis par un mari jaloux, lequel croyait me trouver dans le lit de sa femme et lequel...

INÈS

C'est un peu compliqué...

DON JUAN

Je résume, Inès... J'ai dû laisser croire à ma mort. Vous saurez pourquoi. J'attendais l'heure de ma résurrection. Je jette le masque et me voilà !

INÈS

Parfaitement... Vous n'êtes pas divagant, mais quelque peu vantard... (*Changeant de ton.*) En voilà assez... Ou vous voulez me donner une impertinente leçon...

DON JUAN

Pauvre présomption !

INÈS

Ou sentant la partie perdue et parce que je vous

avouais mon amour de la gloire, vous venez de jeter bêtement le premier nom célèbre qui soit passé dans votre cervelle... Et y en-a-t-il de plus célèbre que celui de ce Don Juan, dont je lis en ce moment les mémoires ?

DON JUAN, *d'une voix furieuse.*

Ces mémoires sont apocryphes ! Inès, mes mémoires existent, en effet, mais déposés par moi-même dans le caveau de mon double afin d'identifier la dépouille. J'ai précisément ici l'ami qui assista à toute la funèbre substitution...

INÈS

Des preuves ! Je ne vous crois pas !

DON JUAN

Mais, dans huit jours, tout Séville me croira... car je pars dès demain en voyage... Je vais jusqu'à la porte du caveau de famille... Là, je fais sauter la pierre, je brandis les feuillets arrachés et tombe comme un revenant dans le cercle de mes amis ébahis, dans le sein de ma famille, dans la boutique de l'éditeur et dans les draps de ta couche, mon adorée, dans les draps de ta couche !

INÈS

Quelle folle histoire ! On ne m'abuse pas avec des balivernes !

DON JUAN

Me croirez-vous si, après avoir résumé à l'avance page à page ce que contient le manuscrit, — un manuscrit admirable, autrement intéressant que ces fariboles ! — je vous prouve, feuillets en mains, que je n'ai pas menti d'un mot ? Aussitôt après, nous bondissons à Madrid. Je vous

présente aux miens, au roi lui-même !... Quel tapage !...

INÈS

Prenez garde, beau hâbleur ! Si vous me trompez, comme j'en suis persuadée, redoutez ma colère. Je suis Sévillane, et je porte un poignard à ma jarretière. Prenez garde !

DON JUAN

Marché conclu, digne fille d'Andalousie !

INÈS

Après tout, les folies les plus extravagantes sont possibles ! L'histoire, en tout cas, vaut la peine de connaître la fin... Votre ami est là ?

DON JUAN

Je l'appelle !

INÈS

Moi, je prévient la suivante qui m'attendait au coin de la rue San-Jacinto, dans ma voiture... Une minute et je reviens... Et si tu t'es moqué de moi, gare à toi, canaglia !...

Elle sort en s'enroulant dans son châle.

SCÈNE VII

DON JUAN, ALONSO

DON JUAN

Tiens ! L'émotion la fait jurer en italien ! (*Il va vivement à l'escalier et appelle.*) Hé ! là-haut ; Alonso... quatre à quatre... Plus vite !

ALONSO, *quelques secondes après, descendant,
une serviette à la main.*

Me voilà, je me débarbouillais le visage. Il y a le feu à la maison ?

DON JUAN

C'est fait ! j'ai déchiré le voile... Je me suis nommé à elle... Demain, nous partons tous trois, nous nous rendons directement au tombeau, je le viole... je n'en suis pas à un viol près... j'arrache le manuscrit et...

ALONSO, *épanoui.*

Réjouis-toi, Don Juan ! Je lisais bien sous les lignes de tes lettres, parbleu, que tel était ton secret désir... J'ai voulu t'épargner la lugubre décision... C'est fait ! C'est fait, mon ami !

Il jette sa serviette et embrasse Don Juan.

DON JUAN

Qu'est-ce qui est fait ? Quoi ? Quoi ?

ALONSO

Ah ! mon ami ! quel bonheur !... J'ai le manuscrit ! Je te l'apporte !... Remercie-moi !

DON JUAN

Sang dieu ! Quand je viens de lui promettre qu'elle assisterait à ce coup de théâtre ! Je vais avoir l'air d'un imposteur !... Ah ! les amis... toujours pressés !

ALONSO

Accumulez donc les attentions délicates ! Toutes, toutes, je les ai eues pour devancer tes désirs,

car ce rapt, tu m'en avais manifestement insinué l'idée.

DON JUAN

Moi ?... Répète-le... répète-le... poussière que tu es !

ALONSO

Parfaitement... dans toutes les lettres ! Et j'ai fait mieux que de prendre le sacrilège à mon compte... ingrat ! Bien qu'il parût intact, dans sa gaine de cuir, afin de t'épargner une vue qui pouvait te paraître pénible, j'ai eu... Dieu que je suis gentil !... la délicatesse de t'en faire faire une copie... Précisément, un mahométan kabbaliste vient d'inventer une espèce de machine bizarre où les leviers s'agitent et tapotent sur le papier des caractères d'imprimerie... C'est propre, net... ce n'est appelé, d'ailleurs, à aucun succès auprès du public... mais j'ai trouvé ce mode de copie plus impersonnel... Tu verras comme ton œuvre t'apparaîtra sous un jour nouveau... celui déjà de l'impression... Avoue que je suis d'une prévenance !

DON JUAN

Tu n'as pas perdu l'original, au moins ? C'est que...

ALONSO

Les deux manuscrits sont là dans la malle, l'un à droite, l'autre à gauche. Ah !... tu vas admirer cette calligraphie, mon cher !

Il s'approche de la malle et l'ouvre pour y chercher le manuscrit copié.

DON JUAN, *pendant ce temps, réfléchissant.*

Somme toute, tu as bien fait, excellent ami !...

J'aime mieux te dire que je ne pensais plus qu'à ça !

ALONSO

Eh ! parbleu ! Qui en aurait douté ?

DON JUAN, *très calmé.*

Depuis cette rivalité d'auteur, j'étouffais !... Je ferai paraître cet excellent aide-mémoire de mes exploits en in-quarto, avec cinquante exemplaires numérotés, et justification du tirage, par un éditeur hardi et entreprenant... J'en veux composer un petit chef-d'œuvre de bio-bibliographie et je vais leur en donner des coups d'épée dans leur Don Juan symbolique, historique, typique et prototypique ! Et puis aussi, je vais payer tous mes créanciers... je...

ALONSO

Insensé !

DON JUAN

Je vais... En attendant, que vais-je dire aussi à ma belle ?

ALONSO

La vérité... Tiens...

Il lui donne l'exemplaire.

DON JUAN, *soupesant le livre
avec un immense désappointement.*

Curieux !... Comme c'est petit, petit, petit... On ne fera jamais trois cents pages. Il faudra du papier fort !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, INÈS

INÈS

Me voici libre... Donc ?

DON JUAN

Mon ami Alonso. (*Présentant Inès.*) Une princesse inconnue.

ALONSO

Belle dame, daignez excuser mon négligé !

DON JUAN

Admirez la Providence. Il m'advient une chose assez extraordinaire. Figurez-vous... l'ami que voici a justement eu la même pensée que moi. Il a devancé mon désir, et l'opération que je proposais de faire devant vous, il l'a faite lui-même, et tout seul.

ALONSO, *s'inclinant.*

Samedi dernier, noble dame, sur le coup de minuit

INÈS

Il a rapporté votre mouchoir de poche oublié ? Que c'est gentil de sa part !

DON JUAN, *frappant, solennel, sur le manuscrit.*

Voici l'histoire de ma vie. Je n'aurai pas besoin d'avancer de preuves et vous n'aurez qu'à lire, Inès, pour être convaincue mieux que par tous les parchemins de famille...

INÈS

Alors, c'est là le fameux grimoire qui va révolutionner le monde ?

DON JUAN

Je le jure... Voici l'homme... voici sa vie.

INÈS, *prenant le manuscrit.*

Faites voir... Dieu, qu'il est propre et bien rasé pour avoir fait un voyage aussi éreintant !

DON JUAN

Je vais vous expliquer : c'est une copie...

INÈS

Je comprends, c'est du gibier frais. Vous annoncez une bécasse et vous servez un lapin de choux... (*Elle rit sarcastiquement.*) Savez-vous bien que vous me paraissez deux fameux compères ? Je serais, ma foi, curieuse de connaître un passage. Au hasard... là, où mon doigt se posera.

DON JUAN

J'aimerais mieux choisir.

INÈS, *elle ferme les yeux et désigne du doigt un passage.*

Je suis superstitieuse. (*Elle lit.*) « Ce mois de janvier débute richement. Le 12, couché avec la servante du perruquier ; le 13, la marchande de poissons ; le 15, la fille de mon portier... » Mais c'est une nomenclature ! Vous semblez voué au balai ?

DON JUAN

Ce passage est tout à fait exceptionnel. Votre

index implacable est tombé sur mes nuits de quinze ans... Permettez. (*Il reprend les feuillets.*)

INÈS, *ironique.*

Oh ! qu'à cela ne tienne ! Vous me mettez en goût ! Un tel début !... Lisez... (*Elle se lève et désigne au hasard un autre passage.*) Et ne trichez pas !... C'est ce passage que je veux ouïr !

DON JUAN, *après avoir regardé.*

Vous tenez à ce morceau-là ! Gare aux oreilles ! (*Avec un indéfinissable sourire.*) Vous allez entendre de bien grandes vérités. Avec le ton, alors ! (*Il lit.*) « Et nous parlions de nos amours, chacun énumérait les siennes... Le Méridional Moscoso nous méprisait de sa moue et de son fort accent andalou : « Peuh ! bagatelle ! J'ai eu mille aventures et dans toutes les sociétés... Les femmes ne me résistaient pas. » « La recette, m'écriai-je... Oui, la recette du conquérant ? », cria tout le monde... Et Moscoso répondit avec cet accent intraduisible qui donnait tant de saveur à ses moindres réponses : « Comment je fais ?... C'est bien simple, je leur pince le... »

INÈS, *avec un cri effarouché et un sursaut de tout l'être.*

Ah ! quelle horreur !

DON JUAN

C'est Moscoso !

INÈS

A la cuisine !... Quel valet d'écurie !

Elle en brise son éventail.

DON JUAN

Assez de plaisanteries ! Laissez-moi choisir comme je le désire. (*Don Juan se met à lire un autre*

chapitre.) Tenez, écoutez et n'interrompez pas... C'est justement la plus belle page de ma vie. Elle vous renseignera sur mon authenticité et vous donnera ma généalogie. Écoutez. (*Il lit cette fois, gravement.*) « En face de la maison où je demeurais, il y avait un assez grand hôtel. A l'une des fenêtres du premier étage, j'avais souvent remarqué un petit bras blanc. Ce jour-là, je porte la main sur mon cœur puis à mes lèvres. La jalousie se soulève et une voix m'interpelle : « Etes-vous noble ? » « Si je le suis ? Je suis un Manara. » « Où perche votre château ? » « Sachez que ma famille illustre compte Don Juan Chacon, seigneur de Carthagène, Don Diégo Carrero, alcade de Los Doncalès, Manuel Ponce de Léon, comte de Bayen, Pedro Hernandez y Aguilar de Cordova, duc de Terra Nova et marquis de Sambenito. » (*A ce moment on entend une respiration oppressée. C'est Inès qui feint de fermer les deux yeux et de pencher la tête. Don Juan, bas, à Alonso installé près du feu de bois.*) Ah ! la mâtine ! Elle fait semblant de s'être endormie... Continue, continue, ma chérie... j'arriverai bien à réveiller ton attention et sortirai avec esprit de cette ridicule position où je me suis mis ! (*Sans s'arrêter, il substitue le livre des Mémoires de Don Juan à son propre manuscrit et se met à lire quelques phrases poétiques et ampoulées.*) « Mon âme est un harem qui garde mille femmes. Je les entends murmurer, rire et pleurer ! Elles jouent avec des perles, des oiseaux et des poignards. Déception de l'amour, qui donc es-tu, toi que j'ai retrouvée partout ? Brume sur la féerie printanière, lame acérée sous la caresse... »

INÈS, *ne pouvant plus retenir un cri d'admiration.*

Oh ! ça, c'est beau ! C'est magnifique. Ça vous pénètre, ça vous soulève !

DON JUAN

Parbleu ! (*Déclamant.*) « Oh ! élever la fiole précieuse d'un amour, dont pas une goutte ne doit s'échapper, enchaîner les ivres paroles qui déchirent, qui consolent, et dans le cœur éperdu les entendre tituber ! »

INÈS *s'est levée comme extasiée. Elle s'approche sur la pointe du pied. Il fait semblant de ne pas la voir avancer et continue sa lecture. Elle bondit et, d'un coup de l'éventail brisé, elle envoie promener le livre.*

Imposteur !... Vous n'êtes qu'un escroc, pas autre chose ! Ah ! je vous y prends la main dans le sac !... Ce n'est pas seulement le nom que vous vous attribuez, c'est le génie d'un autre ! Ane bête que vous êtes !... Avoir osé me bernier de la sorte, moi !...

Une colère sauvage l'envahit.

DON JUAN, *riant.*

Je voulais voir l'effet de cette poésie sur vos méninges.

INÈS

Ceci est de vous et barbouillez-vous-en la figure ! C'est le style d'un muletier !... Non, mais, voyez-moi cet enfariné qui voulait se faire passer pour un héros de roman !

ALONSO

Du calme, toute belle !...

DON JUAN, *riant toujours avec amertume.*

Poésie !... Poésie !

ALONSO

Précisément, Madame, apprenez que Don Juan..

INÈS

Taisez-vous, le compère ! Oh ! je vous grifferais tous les deux ! Au fond, vous devez être deux madrés mauvais gibiers de potence... Je devrais vous signaler à l'inspecteur de police...

DON JUAN

Eh quoi encore... douce amie ?

ALONSO

Avoir fait deux cents lieues pour recevoir des aménités de ce genre !

INÈS, *prenant le manuscrit et le lui jetant à la face.*

Laissez-moi... Et que je ne vous revoie jamais, vieux sac à vin. Don Juan, ça !...

La porte du fond s'entr'ouvre. Des têtes passent.

SCÈNE IX

LES MÊMES, RÉCAPO, LE DRAPIER,
LE VOYAGEUR, L'HORLOGER

LE VOYAGEUR

Quel est ce tintamarre ? On se dispute par ici ?...

INÈS, *allant à eux.*

Entrez, entrez, braves gens... Vous ignorez, sans doute, que ces murs abritent une rare célébrité !

TOUS

Quelle célébrité ? Un roi de passage ? Un inquisiteur ? Le bourreau ?

INÈS

Monsieur est Don Juan de Manara ressuscité !...
Ce sac à vinasse veut se faire passer pour l'idole
de tous les cœurs !

LE DRAPIER

Tiens ! tiens, voyez-vous ça !

LE VOYAGEUR

Ha ! ha ! l'effet de mon livre ! Ç'aura été fou-
droyant !

L'HORLOGER

Va-t-il bien le cher petit Juanito à sa mère ?

LE DRAPIER

Comme on se retrouve ! L'homme de la char-
treuse et des dix femmes maigres !

L'HORLOGER

Mariano... notre cher Mariano... Mariano de-
venu Don Juanito !

LE DRAPIER

La folie des grandeurs.

LE VOYAGEUR

Dis donc... la dame a l'air rudement en fureur.
Tu ne lui feras pas de postérité, Monsieur Ptolé-
mée !

DON JUAN

Arrière, butors... Oui, je suis Don Juan !

LE VOYAGEUR

Il est ivre, et ment comme un juif !

DON JUAN

C'est vous qui puez le vin, marauds !

LE VOYAGEUR

Ah çà ! il nous insulte !

L'HORLOGER

Le malappris ! Ver de fumier !

LE VOYAGEUR

On va le fesser !...

DON JUAN, *hurlant.*

Quand le lion secouera sa crinière...

LE VOYAGEUR

Et ses poux !...

RÉCAPO

Cet imposteur ose insulter des personnes de qualité !

L'HORLOGER

Mes amis, nous possédons dans ce moule à chandelle le seigneur de Manara !... Castagnettes pour le seigneur.

LE VOYAGEUR

Baile nacional ! C'est ça !

TOUS

Baile nacional... Olé ! la manchega... la zambra ! Viva la zambra !

Ils empoignent, qui une pincette, qui un soufflet, un escabeau et se mettent à faire un charivari du diable en signe de dérision autour de Don Juan. Don Juan repousse et menace le voyageur ivre qui saisit sa navaja.

LE VOYAGEUR, *pendant le tumulte.*

Tu veux en découdre ?

Don Juan, dans une courte lutte, met l'homme à terre. Alonso se précipite, les sépare et s'adresse aux autres qui continuaient leur danse, pendant qu'Inès poussait quelques « anda » pour les exciter.

ALONSO

Je vous en conjure !... Vous ne voyez pas que mon ami est malade !... Il perd le sens... Laissez-moi seul avec lui !... Voyons... là... du calme... Tout doux !...

L'HORLOGER

Ce n'est pas une raison pour être grossier avec le beau monde !

ALONSO

Soyez indulgents, mes amis...

LE VOYAGEUR

Il fallait donc le dire qu'il battait la campagne !...

RÉCAPO

C'est bon, c'est bon !... on s'en va...

LE DRAPIER

Ah ! Mariano de malheur !...

L'HORLOGER

Voyez ou mènent les mauvaises lectures...

LE DRAPIER

Chevalier de la Vieille-Figure !...

Alonso a refermé la porte sur eux. Déjà Don Juan est à la porte de la rue où Inès vient de s'enfuir durant le tumulte.

SCÈNE X

DON JUAN, ALONSO, puis LE PATRON
DE L'AUBERGE, puis PABLO

DON JUAN

Partie !... Elle épousera le général.

ALONSO, *s'épongeant le front.*

Ouf !... Je crois, mon cher, qu'elle vient de nous rouler dans une jolie farine ! Je n'en puis plus...

DON JUAN

Qu'importent ces rustres !... M'est avis que j'aurai quelque mal à sortir de mon anonymat, et à retrouver ma peau !

ALONSO

Aussi, que t'a-t-il pris de changer tout à coup ta lecture et de substituer le faux manuscrit à l'authentique ?

DON JUAN, *avec des gestes saccadés.*

Alonso, dès le premier pas, je m'aperçois que j'ai omis de mettre là-dedans un ingrédient indispensable !

ALONSO, *ramassant à terre les feuillets épars.*

Lequel ?

DON JUAN

...La poésie !... La mauvaise, la fatale, la fade poésie... sans laquelle la postérité elle-même ne pourrait rien ingurgiter !

Le patron entre, attiré par le bruit.

LE PATRON

Tonnerre ! Que se passe-t-il ?... En voilà des manières déshonnêtes !

DON JUAN, *lui saisissant le bras.*

N'est-ce pas qu'à ton public, patron, tu ne ferais pas avaler une sole avariée si tu ne l'appelais sole à la Cincinnatus ?

LE PATRON, *docte.*

La cuisine elle-même ne se passe pas de poésie, monseigneur !

DON JUAN

Alors, patron, apporte moi une demi-livre de clair de lune, que j'en saupoudre ce plat-là... ah !... ah !... ah !... ah !...

Alonso fait signe au patron, derrière Don Juan, pour lui faire comprendre que celui-ci n'est plus dans son bon sens. Le patron hoche la tête, se frappe le front et retourne à ses affaires en maugréant.

DON JUAN, *seul, à Alonso, ouvrant les bras.*

Ah ! ma légende, elle est devenue grande comme ça !... Et moi je suis devenu petit, petit... Je ne peux plus être à la taille... J'aurais dû ressusciter deux ans plus tôt, vois-tu !... J'aurai quelque mal à la rattraper, ma légende ! Elle a des bottes de sept lieues... Je vais lui en donner des crocs en jambe, quitte à rouler avec elle dans les abîmes du ridicule ! Crétin, c'est de ta faute aussi...

ALONSO

Hein ? Ma parole !...

DON JUAN

Quelle idée aussi d'aller faire copier par je ne

sais quelle machine infernale des mots ailés qui même à mes yeux ont pris soudain un air d'insupportable platitude... Vite, passe-moi l'original !... L'original, bon Dieu !

ALONSO

Il est dans la malle.

DON JUAN, *allant à la cheminée.*

Brûlons donc, en attendant, cette ignoble copie. Elle est bonne tout juste à éclairer le tourne-broche. (*Il jette au feu les feuillets du manuscrit copié.*) Brûle, brûle, mauvais diable... Ah ! ah !... on va voir !

De grandes flammes s'élèvent.

ALONSO

Tu as l'air égaré, hors de toi !

DON JUAN

Furieux ! Je suis furieux !... Silence !... Va te coucher, tu n'es plus bon qu'à cet ouvrage-là...

ALONSO

Ce n'est pas de refus... je n'en puis plus.

DON JUAN

Je l'ai bien vu... Tout à l'heure, tu as été d'une rare imbécillité, permets-moi de te le dire.

ALONSO

Mon vieil ami, excuse-moi...

DON JUAN

Je t'excuse, mais va te coucher... Alors, c'est là-dedans que je trouverai le...

Il s'arrête.

ALONSO

Oui... dans la mallette... je te la laisse. Elle est ouverte. Tu trouveras dedans le sac de cuir... Préfères-tu que moi-même...

DON JUAN

Non, va te coucher.

ALONSO

Je te raconterai comment j'ai opéré, et...

DON JUAN, *l'interrompant avec un rire nerveux.*

Grand merci... tu es bien aimable !... *(Il ouvre la porte de la salle du fond et appelle.)* Pablo... Apporte-moi les flambeaux. *(Il revient à Alonso.)* J'ai besoin de quelques instants de solitude pour me remettre d'aplomb... *(Il tourne tout à coup vers Alonso des yeux bons et sincères.)* Merci, Alonso... excuse-moi. Tu as été au contraire vigilant et amical, et je ne suis qu'un butor... Tu verras quand l'aurore m'aura rafraîchi la cervelle ! Crois bien qu'au fond je comprends la beauté funèbre de ton acte... J'essaie de ricaner... mais j'imagine très bien la mise en scène de cette nuit où tu es allé forcer les mâchoires de la mort pour m'épargner un sacrilège que je n'aurais peut-être pas eu la vaillance d'accomplir... Je vois le ciel étoilé et toi, tout seul, toi... accroupi dans l'ombre sur ta besogne atroce... Donne ta main ; tu n'as pas besoin de me rappeler ton courage... Nous sommes deux complices qui ne se décrivent pas leurs crimes l'un à l'autre !... Tu m'as rapporté mon âme, ma jeunesse et *(Montrant la malle)* ma vérité... merci ! *(Pablo entre et avec Alonso monte l'escalier de droite. Ils disparaissent. Pablo avait allumé deux flambeaux, il en a pris un et a posé l'autre sur la table. Don Juan reste seul, la nuit est presque tombée ; il regarde tristement la porte par laquelle Inès est sortie. Il va à la*

table.) Ah!... elle a oublié son écharpe! (*Il la respire.*) Don Juan, tu n'auras pas été long à renoncer à ta chimère!... Donc, tu vas reprendre la vie où tu l'avais laissée?... Ah! tu es encore de taille à piper les hommes et à conquérir les femmes... il y a encore de beaux restes sur l'assiette refroidie de ta gloire!... Mais attends-toi maintenant aux refus, aux trahisons, aux adieux; il faudra boire maintenant jusqu'à la lie le calice dont tu t'étais détourné... Reparais, roi déchu sur une terre qui ne sera plus jamais ton royaume!... (*Il embrasse l'écharpe.*) Inès... (*Dans l'air flotte au loin la musique de la sérénade de Don Juan.*) Bah!... (*Il se retourne, regarde la malle et la désigne du doigt.*) Heureusement, il y a ceci, et on verra un peu quand j'apparaîtrai à mes contemporains, ce livre à la main!... La nuit est tout à fait tombée?... Suis-je bien seul?... (*Il va à la porte au fond, l'entre-bâille et la referme.*) Oui... ils sont tous allés se coucher... Il n'y a plus que Pépilla qui range la salle... Bien, c'est bien... La nuit propice aux vampires et aux détrousseurs de tombes! Un flambeau, une bouteille pour me donner du cœur à l'ouvrage. (*Il boit.*) Voilà l'objet... J'ai le cœur qui se serre. Allons... Cette malle n'est pourtant pas un cercueil! (*Pablo redescend l'escalier de bois.*) Tiens, Pablo, pose la lumière là. (*Pablo pose le second flambeau sur la table.*) Puis mets la malle sur cet escabeau. (*Pablo met le coffre sur un escabeau.*) Maintenant, dis, je te prie, qu'on ne me dérange pas. Je désire demeurer seul ici.

PABLO

Bien, seigneur!

Il sort. Don Juan verrouille la porte derrière lui. Il se dirige vers la malle. Tout à coup celle-ci, posée de façon instable, tombe à terre avec un bruit cassant. Il sursaute.

DON JUAN

Quoi ?... Qui est là ?... Qu'est-ce que c'est ?... J'ai eu peur... Quelle invisible main a poussé ce coffre quand j'allais le saisir... Folie !... Il m'appartient, après tout. (*Il fouille fiévreusement dans la malle, ouverte en deux comme une grenade, et saisit avec horreur le sac de cuir. Cette fois, c'est lui !*)

Il l'apporte en tremblant et le dépose sur la table. On voit dans la nuit sa figure éclairée par les deux flambeaux.

SCÈNE XI

DON JUAN, seul.

DON JUAN

Ces deux lumières funéraires... J'ai peur... Ma main est aussi lente que mon cœur... Ah ! l'heure des chouettes... (*Il essaie de déchirer le sac.*) Et le glas de l'église Saint-Thomas. Quelque paroissien qui s'en va d'où le livre revient ! Manuel... pardonne la profanation !... Le livre d'amour, tu le gardais jalousement sur ta poitrine... J'ai brisé le serment. Oh ! quels miasmes de mort, tout à coup ! (*Il détache les cordons, enlève les feuillets et rejette le sac pendant que les cloches sonnent le deuil.*) ...Dépouillés de leur enveloppe, les mots vont revivre à l'aise... Ouf ! tout est intact... Non... non... l'écriture a un peu pâli... Et ça ?... Une piqûre... une longue piqûre a traversé le paquet comme une aiguille !... Un ver a fait son chemin... Voyons, du calme... Oublions d'où revient ce funèbre voyageur... Écoutons le récit qui ne me parlera que d'amour et de volupté... Et puis, que je me mette un peu le cœur à l'aise... Un verre

de Xérès ne sera pas de trop... *(Il boit avidement.)*
 Vite... Vite l'année ineffable !... *(Il lit à la lueur vacillante des cires.)* C'est curieux... je ne sais pas pourquoi... cela me paraît tout de suite dépourvu d'intérêt... J'ai le cerveau brouillé sans doute. Elle avait raison... C'est tout de même un peu plat... et toujours trivial. *(Il boit à nouveau et il lit encore quelques feuillets.)* Mauvais, ça... très mauvais !... *(Sa main tourne laborieusement les feuillets.)* Ah ! Elvire... Elvire !... Ma meilleure joie... mon plus triste remords !... Oh ! je vais encore dénouer ta chevelure sur ma bouche... Ils vont renaître nos mots d'amour... dis, ma chère âme ?... Ils vont renaître, nos baisers ? *(Il feuillette le passage.)* Quoi ? C'est tout ?... Ça tient en deux pages ?... Pas possible ! La mort a dû en manger quelques-unes !... Non, c'est numéroté !... Est-ce que, par hasard, j'aurais oublié d'écrire ce qui était beau ?... Je me suis peut-être contenté de le vivre... *(Il rejette les feuillets.)* Peuh !... Tout le paquet vous a un petit parfum fade et blet fort écœurant. Allons, encore un dernier verre. A la santé des amours éternelles ! *(Il se lève et porte le toast avec un grand geste. On entend la phrase retentir en écho sous les arches.)* Tiens ! il y a de l'écho... *(Il essuie la sueur qui lui coule du front.)* Mauvais petit livre, vide, vide, vide ! Je croyais que tu contenais l'ineffable, mon cœur, ma chair ! Rien ! Rien ! Et, pourtant, vous êtes là, toutes mes vieilles tendresses... tous mes chers baisers !... C'est vous, c'est vous... à travers tout... Pourquoi ne me parlez-vous plus comme autrefois ? Pourquoi, pourquoi ? *(Il tombe sur le livre en sanglotant. La fenêtre s'ouvre brusquement sous la poussée du vent.)* Bon !... le printemps s'en mêle... Entre, printemps ! Caresse la page où Emerencia vient revivre...

Est-ce toi, ma petite Emerencia... Je te vois, je te vois ! *(Il pleure.)* Mon meilleur baiser !... Viens, que je frôle tes cheveux et ta gorge nue... Ah ! du réel à l'imaginaire, où est la mesure ?... Je savais bien que tout renaîtrait du livre dès que je l'ouvrirais... Voilà, je te caresse... je te touche.

Une musique délicieuse se fait entendre. De la table, sur laquelle Don Juan est penché, a jailli une forme de femme nue et couchée. Elle s'allonge sur les feuillets du livre, éclairée par les flambeaux et par une lumière mystérieuse. Don Juan et elle sont visage à visage. Il lui sourit tristement en la caressant et promène les mains sur ce corps imaginaire. Elle lui passe les bras autour du cou.

SCÈNE XII

DON JUAN, LES APPARITIONS

DON JUAN

Viens, petite... Ta bouche est restée aussi attirante. Ta forme est aussi pure... *(Il se recule épouvanté.)* Ah ! ça, mais suis-je ivre... ou suis-je fou ? Quel est ce cauchemar amoureux ?... Les voici... les revoici mes nuits de quinze ans... mes nuits de vingt ans... Ma vie, ma vie entière... toute fraîche et dansante... *(Dans l'ombre, devenues plus mystérieuse et plus bleue, d'autres formes s'ébauchent.)* Béatrix... Isabelle... Dolorès... Alicia... Teresina... Paula... D'où sortent-elles ? *(Du puits monte une lumière dorée, et voici qu'une à une des femmes nues émergent, s'appuient à la margelle et pénètrent dans la salle. La nuit se peuple de fantômes.)* Elles sortent du puits comme la vérité... et nues comme elle !... *(Il contemple ce spectacle, cette récapitulation lumineuse, avec une terreur sacrée. Il roucoule vingt, trente noms.*

Elles accourent. Au passage il leur tend les mains et en effleure quelques-unes d'un baiser. D'autres, dans l'ombre, demeurent immobiles et tragiques, comme des femmes assassinées.) Tout est ressuscité ! (Le groupe lascif et tendre de toutes ces formes translucides évolue autour de lui. Il veut en saisir une, celle qu'il nomme Emerencia et qui a glissé de la table. Elle lui échappe. Il la suit les bras étendus.) Ne fuis pas !... Ne fuis pas ainsi ?... N'es-tu pas la vérité... la vérité éternelle ?... (Il y en a des petites, des grandes, des blondes, des brunes, des rousses... Il en saisit une à bras le corps et l'amène devant le feu clair qui flambe.) Viens nous caresser devant le feu, comme autrefois, mignonne... Tu te souviens ? (Il l'enlace, pendant que les autres chantent un air lascif et enfiévré. Subitement, on entend trois grands coups funèbres, une sonorité terrible, élémentale, qui semble sortir de terre. Elles s'arrêtent et regardent toutes, en tremblant, du côté de la fenêtre ouverte. Alors, on aperçoit au clair de lune, dans l'embrasement, une forme étrange de berger avec une grande cape brune et ce berger tient à la main une flûte... Il porte la flûte à sa bouche et se met à siffler un air doux, infiniment doux. Les femmes vacillent, inclinées dans des postures d'esclaves. Les cloches sonnent au loin des appels.) Qui es-tu ? (Le berger s'avance. Il glisse de la fenêtre comme sur un plan incliné... Le voici dans la pièce, toujours la flûte aux lèvres. Don Juan quitte la femme qu'il tenait enlacée près du grand feu de bois.) Qui es-tu, berger, qui viens interrompre notre joie et qui rassembles le troupeau ?... (Il s'avance à tâtons. Le berger relève le capuchon. Il recule épouvanté.) La Mort !...

La Mort montre à nu les os des maxillaires et le crâne blafard. Mais le corps est svelte, admirablement beau et elle reprend son air de flûte doux, enfantin et charmeur. Don Juan a reculé jusqu'à la table. La Mort s'avance, pose la main sur le manuscrit. La musique frémit comme si tout un cimetière se levait à la fois.

LA MORT

Tu m'as volé !... Tu as volé la Mort, Don Juan !... Tu as volé la Mort... Ceci m'appartient.

DON JUAN

Non, non... Rends-moi cela !... C'est à moi !...

LA MORT

Les mots sont morts, Don Juan... Les mots, comme les êtres, meurent, Don Juan !

DON JUAN

Non, les mots sont vivants ! La preuve, c'est qu'elles sont toutes revenues à mon appel !

Il montre les femmes déjà devenues plus impalpables.

LA MORT

Et qu'elles s'en vont toutes à mon appel... Les mots sont morts, Don Juan !... Ils ont dormi avec moi ! Ils ont couché avec moi... Je leur ai soufflé l'haleine du tombeau... Jamais plus, Don Juan !... Il y a des mots vivants, mais pas ceux-là... Il y a des mots vivants. (*Elle se dirige vers la table et montre le livre apocryphe.*) Voilà les mots ailés, menteurs, illusoires... Ils vivent, ceux-là, ils vivront éternellement, car ils sont le Mensonge... mais la vérité meurt avec nous, Don Juan, et rien ne la ressuscite... Adieu !... Si tu y tiens, voleur volé, je te rends le dépôt que tu m'avais confié et qui a dormi cinq ans dans la tombe... Tu peux le reprendre... J'en ai aspiré toute la vie !... A bientôt, Don Juan ! (*Elle prend le manuscrit et l'ouvre. Elle fait l'appel en feuilletant les pages.*) Consuelito ! Dolores... Alicia... Beatrix... Felipa... Teresina... Isabelle... Il faut rentrer, mes enfants...

A nouveau, le répertoire funèbre retentit dans la nuit.

A chaque nom qu'elle prononce, une à une, les

femmes s'avancent. Elles se mettent sur deux rangs, en troupeau apeuré. Quand elle a appelé tous les noms et que le cortège est formé, elle tend le manuscrit à Don Juan qui s'en saisit. Puis elle rabat le capuchon, remet la flûte aux lèvres et se dirige vers la fenêtre bleue. Le troupeau s'efface avec la musique. La vision disparaît petit à petit.

SCÈNE XIII

DON JUAN, seul.

De la lumière !... J'étouffe... (*Don Juan, seul, jette des bûches dans le feu et le feu éclaire la salle. Tout redevient plus clair.*) Ah ! ça, qu'est-ce qui vient de se passer ? Mon cerveau a-t-il divagué tout haut ou bien l'au-delà m'aurait-il entr'ouvert ses portes ?... Non ! j'ai rêvé. Le manuscrit est là, intact. En tout cas, qu'elle sorte du vin ou de l'enfer, la vision n'a pas menti... Mots pourris, petites vérités d'un jour, vous n'êtes plus que la caricature de ce qui fut vécu... En écrivant au jour le jour, j'avais cru calquer la vérité avec des mots exacts et je n'ai retenu que du néant ; moi seul je pourrais retrouver là-dedans de vagues fantômes écornés, mais les autres hommes, qu'y verront-ils ? Eh bien, que ma légende plus grande que moi-même s'en aille au caprice idiot du vent ! Advienne que voudra ! Je renonce à la concurrence. Lazare, Lazare, couche-toi ! Au trou ! Au trou ! (*Il jette le manuscrit dans le puits.*) C'est fait !... Et si je suivais ?... Oui, si mon corps suivait !... Oh ! l'attraction de l'abîme !... En finir tout à coup... quitter la scène insipide du monde où je n'ai plus rien à faire... Don Juan, Don Juan, tu n'es plus, toi-même, qu'un mot entre tous les mots !... Achève ton œuvre !... Profite d'un rêve

d'ivrogne pour broyer ta carcasse et tirer la porte sur l'infini... Demain, tu n'en auras plus le courage... Rien ne te manque... La corde au cou (*Il prend la corde de la citerne.*) Un nœud à faire. et... floc... (*Il se passe la corde au cou et monte sur la margelle.*) Adieu, gloire, fumée !... Je vous rejoins, paroles !... (*Mais, à ce moment, on entend une nouvelle musique qui vient de la salle du fond, derrière la porte fermée. Don Juan se retourne.*) De la musique encore !... Le rêve fou se prolonge décidément... Je ne suis pas encore dégrisé... Non, non, elle est bien réelle, celle-là... Je la reconnais, c'est le son de la gaïta ! (*Il rejette la corde, descend et pousse vivement la porte du fond. On voit la grande salle éclairée et seul, perdu dans son extase, un couple est là qui n'a pas entendu la porte s'ouvrir. C'est la servante Pépilla qui écoute son jeune amant jouer de la gaïta à ses pieds.*) Oh !... qu'ils sont beaux !... La chanson d'amour, comme elle chante !... Ah ! leurs yeux... leurs yeux à tous deux !... Ils sont tellement ivres d'eux-mêmes qu'ils ne m'ont pas entendu ouvrir la porte toute grande !... Comme il l'embrasse, comme leurs bouches se mordent !... Qu'ils sont beaux !... Mourir quand il y a ça !... Vaut-il pas mieux vivre sa vie anonyme comme ces deux-là... farouchement, goutte à goutte, jusqu'au bout !... Deux êtres obscurs qui se mordent d'ivresse, mais la voilà, la vie !... Pas besoin de femme idéale... Une servante riieuse et tendre, avec un rire qui avoue sa joie, sous un rais de lumière, c'est tout ce qu'il me faut... le reste est vain !... Oh ! Désir... Dieu du ciel, laisse-moi le Désir !...

Brusquement, il se rejette en arrière. On voit les deux amants se lever et se séparer. Debout, ils s'embrassent encore goulûment, puis le jeune homme reprenant sa gaïta sous son bras, entre, suivi de Pépilla qui tient un flambeau à trois branches à la main. Ils s'embrassent encore, puis le joueur de gaïta

disparaît par la petite porte. Don Juan a reculé dans l'angle de la cheminée. Pépilla, après avoir dit adieu à son amoureux, avance, décoiffée, les cheveux dans le dos, le corsage ouvert. Elle pose le flambeau à trois branches sur la table. Comme elle ne voit personne, elle ne rajuste pas le corsage d'où les seins émergent à demi. Lente, elle étire nonchalamment les bras comme une femme énermée, amoureuse et lassée. La salle est maintenant très claire. Toute ombre dissipée, Don Juan s'approche de Pépilla et, par derrière, la saisit à bras le corps. Il cherche sa bouche avidement. Pépilla se défend.

SCÈNE XIV

DON JUAN, PÉPILLA

PÉPILLA

Eh bien ! eh bien... Vous êtes fou, Monsieur Mariano... Voulez-vous bien...

DON JUAN

Tu es belle Pépilla... Tu es encore chaude de tous les baisers que tu viens de recevoir et de rendre... Je t'ai vue... là... Donne-toi à moi !... Ton corps est fondant comme la pêche !...

PÉPILLA, *se débattant.*

Voulez-vous !

Elle se dégage.

DON JUAN

Pépilla, tout mon désir crie vers toi. Je me traînerais d'amour à tes pieds... Pépilla, accepte que je monte dans ta chambre ? Réponds !... Accepte !

PÉPILLA, *simplement, le toisant.*

Ce sera dix douros.

DON JUAN, *sursaute.*

Hein ?...

PÉPILLA

Pas moins !... Mettons neuf !

DON JUAN

Gueuse !

PÉPILLA

Vous ne voudriez tout de même pas, quand on a un amoureux de dix-huit ans...

DON JUAN, *vivement, farouche.*

Tais-toi !... Tais-toi !... Va-t'en !

PÉPILLA

Oui, cela vaudra mieux pour vous, Monsieur Mariano. Allons, je vois ce que c'est... une bouteille vide... (*Elle prend le livre des Mémoires.*) Vous vous serez échauffé la cervelle à lire des polissonneries et à boire du manzanilla. C'est mauvais, Monsieur Mariano, à votre âge... Il faut aller vous reposer.

DON JUAN, *à lui-même, près de la cheminée.*

Moi !... A moi, Don Juan !... Une souillarde !... Dix douros !... Quelle humiliation !... Don Juan au tarif... jamais, jamais !...

Alors, pour la première fois, devant une femme il pleure. Narquoise, indifférente, Pépilla s'avise que ses seins sont nus et ses cheveux défaits. Tranquille et cynique, en sifflant encore la chanson de la gatta, elle rajuste et referme le corsage, non sans en avoir tourné le fruit, en riant, du côté de Don Juan. Elle saisit sur la table la rose qui penche au chapeau de Don Juan et l'engouffre, en riant, entre ses deux seins. Puis elle se recoiffe en chantant.

PÉPILLA, *chantant.*

*Ta peau sent le miel d'acacia.
Tes baisers brûlent comme le sel de l'écume.
Donne-moi tes nuits et prends mes jours...*

Elle saisit le flambeau.

Bien le bonsoir, Monsieur Mariano...

Elle va s'en aller. Elle monte l'escalier de bois...

DON JUAN

Pépilla !

PÉPILLA, *narquoise, se retourne.*

Monsieur ?

Silence très long. Il la regarde longuement. Elle ne rit plus. Il se lève.

DON JUAN, *la voix altérée, humble et soumis.*

Dix douros... c'est convenu !... Monte... je te suis !...

Elle reprend la montée de l'escalier en chantant toujours la chanson de la gaïta. Don Juan la suit, courbé, écrasé, un bras relevant le manteau jusqu'aux yeux. On voit luire leur flamme douloureuse et fixe. Puis, résolument, il se précipite à la suite de la fille. Le rideau tombe.

FIN

LA TENDRESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois
le 24 février 1921, au Théâtre du Vaudeville,
reprise sur ce théâtre le 14 janvier 1925
et au Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 11 avril 1925.*

PERSONNAGES

	Vaudeville 24 février 1921	Vaudeville reprise le 14 janvier 1923	Porte Saint-Martin le 11 avril 1925
	Mmes	Mmes	Mmes
MARTHE	YVONNE DE BRAY.	YVONNE DE BRAY.	YVONNE DE BRAY.
Mlle MOREL	M.-L. HERROUETT.	LOUISA DE MOR- NAND.	LOUISA DE MOR- NAND.
MISS	DESCOWAL.	NYSSOR.	CHAPELAT.
MABELLA	LEGRAND.	CHRISTIANE DEL- VAL.	CHRISTIANE DEL- VAL.
Mlle TIGRAINE	DANCOURT.	DANCOURT.	GUERREAU.
COLETTE	PETITE S. GENEVOIS.	PETITE X.	PETITE X.
JACQUES	PETITE CH. DELVAL.	RÉGINE DUMIEN.	RÉGINE DUMIEN.
LA GOUVERNANTE.	S. BERNY.	DURTEL.	X.
	MM.	MM.	MM.
BARNAC	FÉLIX HUGUENET.	FRANCEN.	GRÉTILLAT.
SERGYLL	ANDRÉ LUGUET.	JEAN SILVESTRE.	JEAN SILVESTRE.
GENIUS	ARMAND BOUR.	ARMAND BOUR.	BOURDELLE.
C ^{te} JALLIGNY			
NEMOURS	G. MAULOY.	MAULOY.	MAULOY.
CARLOS JARRY	P. JUVENET.	JUVENET.	JUVENET.
MGR DE CABBRIAC.	A. GILDÈS.	LAFOREST.	X.
GUÉRIN	FERNAL.	FERNAL.	LESIEUR.
JULIEN D'ABLIN-			
COURT	J. DEVALDE.	ROGER TRÉVILLE.	GIL ROLAND.
LEGARDIER	J. AYME.	X.	X.
AUBIN	LE BRET.	X.	.

PRÉFACE

La Tendresse. Débat purement psychologique. Le cas présenté n'a jamais été, que je sache, traité à fond au théâtre. Les naturalistes et les classiques, quand ils l'ont traité, se sont toujours obstinés à le faire avec une sécheresse, une amertume ironique qui semble volontairement conventionnelle, presque à rebours de toute humanité... Les époques changent, nos points de vue se transforment, notre sens humain s'agrandit, notre justice tend une main passionnée à sa sœur la pitié... Tous les auteurs dramatiques du XIX^e siècle — Becque mis à part — à genoux devant le public, avaient pris pour tuf de leur observation les morales sociales établies. Toute leur œuvre en a été faussée. Le théâtre, c'est la nature, c'est la vie elle-même. Les grandes sources originelles de la passion et du sentiment doivent en former la base. Je l'ai dit maintes fois, les fluctuations de l'esprit autour de ces lois immuables, voilà le théâtre, et voilà pourquoi il peut devenir très grand, plus grand qu'aucun art. J'ai donné jadis la définition du théâtre tel que je le conçois : d'une part le destin, non plus le *fatum* antique, mais le faisceau coordonné de ces lois de nature qui président éternellement à nos actes ; de l'autre, la conscience humaine en marche toujours vers plus de spiritualité.

Aujourd'hui, je n'ai voulu parler que de cet essor, touchant et incompréhensible parfois, de la

tendresse, à travers les ébats du cruel et égoïste amour. C'est elle, souvent, non la passion, qui noue les couples les moins faits pour se joindre... Leurs liens profonds se sont formés dans l'amour physique, mais tout à coup et lentement ils s'en dégagent. Des attractions plus hautes, plus subtiles, plus mystérieuses se produisent ; et voici la durée d'une union sauvegardée. Ces attractions méritent-elles qu'on les appelle : amour ? Non, puisqu'elles n'ont rien d'exclusif et laissent la place à d'autres attirances. Oui, puisqu'elles sont comme une montée idéale de l'âme vers l'altruisme, puisqu'elles sont aussi une adorable survie du désir éteint, le prolongement de l'affection au delà de l'étreinte. La tendresse est un état de l'amour ; voilà tout. Ce mot d'Amour, ne trouvez-vous pas qu'il est devenu vraiment trop primaire pour notre tact moderne ? Les médecins déclaraient autrefois qu'il n'y avait qu'une albumine : le mot répondait à tout. Les chimistes, depuis, en ont découvert quarante espèces différentes ! En psychologie, de même, nous avons cent amours et un seul mot pour les désigner. Dans la vie, ces profonds accords aux espèces si variées, qui associent, de façon souvent occulte, deux êtres en apparence désunis ou dissemblables, nous jettent parfois, quand nous les apercevons, dans une véritable perplexité. Ils troublent l'idée préétablie et harmonieuse que nous nous faisons de l'amour ; en sorte que la plupart du temps nous leur attribuons des mobiles bas, inférieurs ou calculés. Nous supposons des associations d'intérêts, de vice, une véritable complicité... Telle est, en tout cas, l'amène interprétation du monde, dès que quelque chose, dans l'ordre moral, le dérouté ou le choque... Or, au contraire, c'est souvent par la beauté, non par la laideur, que des êtres assez vulgaires de-

meurent unis, de près ou de loin, à travers tous les avatars de leur vie cahotée...

On en voit beaucoup, de ces individualités, qui, même détachées l'une de l'autre, restent couplées par la tendresse et ne peuvent briser je ne sais quel puissant contrat du cœur, que la raison ne connaît pas. Tendresse ! Elle existe chez les criminels, comme elle existe chez les êtres supérieurs. Non, elle n'est pas une sœur pauvre de l'amour ; elle se tient aussi éloignée de l'amour passion que de l'amitié amoureuse... Elle a un royaume bien à elle dans le pays des âmes. Cela explique bien des anomalies ! Et, malgré des apparences souvent défavorables, elle constitue, au contraire, la plus sûre émanation de cette lumière merveilleuse qui semble la jonction entre l'homme et la divinité. Comme elle apparaît touchante, même au fond de la bête, dans le couple animal !

Il vous est arrivé à tous l'aventure qui m'est arrivée l'été dernier. Certain crépuscule, j'avais visé avec ma carabine un ramier posé sur une cime. Mouvement machinal et stupide : la balle toucha l'oiseau, qui s'abattit dans les branches... Toute la nuit, j'entendis alors un cri inexprimable, non loin de mon seuil, un cri presque humain, extraordinaire, tel, qu'il ne semblait pas possible qu'un gosier d'oiseau pût jamais le pousser... La plainte impressionnante ne s'envola qu'à l'aurore. C'était le mâle qui appelait sa femelle et se lamentait comme le cygne des légendes. Et ce petit gémissement de douleur retentissait dans un jardin mutilé par la guerre, où des hommes, tombés loin de leurs mères et de leurs femmes, dorment sous une terre insensible... un jardin que la haine a peuplé d'ossements et de débris !

Combien d'hommes, dans ce même endroit, du-

rent gémir également, avant de disparaître, en appelant désespérément, au bord de l'abîme nocturne, ces bras invisibles de la tendresse, dont la privation est pire que l'agonie elle-même ? Eh bien ! devant la mort naturelle ou accidentelle de l'amour, quelle qu'elle soit, je suis de ceux qui éprouvent toujours une mélancolie. J'en ressens toute l'abominable injustice. Il me semble que c'est toujours un attentat à la lumière.

Car ce qu'il y a de plus émouvant à considérer dans deux cœurs qui s'aiment c'est leur contribution à l'amour universel, à ce vaste espoir, hélas ! toujours déçu, qui forme notre plus ferme et notre plus haute croyance... Mes humbles héros d'aujourd'hui, couple absurde et charmant, s'aiment et ne sont pas assortis. La nature, l'impassible nature, exige leur séparation. Leurs luttes, leurs stratégies à tous deux, pour échapper à cette fatalité qu'ils portent en eux, c'est toute la pièce. Mais s'ils s'efforcent de faire survivre, au milieu des décombres, un peu de cette tendresse dont l'amour est pétri — comme font des naufragés qui élèvent au-dessus des flots la cassette précieuse où ils ont enfermé leur plus cher trésor — j'estime qu'il y a là une assez grande beauté. Voyez la beauté, recherchez-la dans les plus humbles spectacles. C'est en eux qu'elle est vraiment expressive et significative, parce qu'elle y est à l'état d'élément. La paillette d'or accroche la lumière sur sa substance, tout autant et mieux que le lingot. N'y eût-il pas plus gros de pitié qu'un œil de roitelet, comme disait Shakespeare, cela suffit pour que tout le ciel s'y mire.

H. B.

Janvier 1921.

LA TENDRESSE

ACTE PREMIER

Le cabinet de travail de Barnac, dans un immeuble qui donne sur le quai Voltaire. Bibelots de prix. Intérieur très raffiné mais non exempt de lourdeur. Cependant un nombre considérable de coussins, dans des coins colorés et douillets, atteste la préoccupation du bien-être. Un certain contraste de sévérité et de légèreté règne dans l'appartement. Autour de la pièce, en galerie circulaire, les bibliothèques. On y accède par un escalier à vieille rampe : là-haut, dans cette galerie, petite loggia profonde, comprise entre deux bibliothèques, qui forme un véritable retraits consacré à la solitude. Cette loggia est fermée à volonté par une portière en velours de Gênes. Elle communique derrière, avec l'appartement, qui forme hôtel, à deux étages.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Barnac, assis à sa vaste table de travail, cause avec un évêque.

MONSEIGNEUR DE CABRIAC, BARNAC

MONSEIGNEUR

J'ai la voix certaine de Missoulet !

BARNAC

Certaine ?... Heu, heu ! C'est un renanien, Monseigneur, et, à cette école, il a appris à douter de tout... même de sa propre voix...

MONSEIGNEUR

Voici en tout cas, Monsieur Barnac, le livre que j'écrivis quand j'étais évêque de Cahors, sur le Manichéisme dans l'Albigeois... J'ai tenu à vous l'apporter... Je ne me flatte pas que vous le lirez... mais...

BARNAC

Je le respirerai, Monseigneur. Parvenu à un âge avancé, je respire les livres comme on respire les roses... Il me suffit de feuilleter quelques pages ; j'ai une telle habitude de la lecture que, ma foi, j'arrive très bien à me rendre compte de l'ouvrage, intuitivement.

MONSEIGNEUR, *lui tendant le livre.*

Je crains que le parfum qui se dégage de cet essai soit bien imperceptible et peu familier à vos narines.

BARNAC

Et pourquoi donc ça ?... Ah ! que voilà une parole maladroite pour un candidat, Monseigneur...

MONSEIGNEUR, *tout de suite inquiet.*

Mais, je n'ai pas voulu dire... Ma modestie seule...

BARNAC, *souriant.*

Rassurez-vous, je ne me formaliserai pas... Votre restriction est fort compréhensible... En entrant, je vous ai vu renifler avec surprise l'odeur de mon appartement. C'est un parfum au nom étrange ; il s'appelle : « Un soir viendra... » Monseigneur, les hommes d'âge, dans notre profession d'auteur dramatique, adorent les parfums qui leur rappellent leur jeunesse... On m'a souvent

reproché d'avoir un appartement trop parfumé pour un académicien. Cela provient de ce qu'on est sacré académicien à un âge où les mauvaises habitudes sont prises... Jadis nos prédécesseurs prisaient et empestaient le tabac d'une lieue... Moi, je dégage de l' « Un soir viendra » !... Cette prophétie d'ailleurs peut présenter des sens divers... « Un soir viendra »... C'est, si l'on veut, l'instant fatal, Monseigneur, que le pécheur attend de pied ferme, quand la soixantaine va sonner à sa porte, comme un vulgaire candidat académique.

MONSEIGNEUR

On m'avait dit que je recevrais de vous, Monsieur, un accueil infiniment bienveillant et quelque peu ironique. Je vois qu'on ne m'avait point induit en erreur. Je sais qu'il existe une gauche à l'Académie...

BARNAC

Il ferait beau voir que l'Académie fût manchotte, Monseigneur ! Et vous serez reçu des deux mains, je l'espère bien, la droite et la gauche... En attendant, asseyez-vous dans ce fauteuil dont la grâce n'a rien d'académique, je le reconnais... (*L'évêque s'assied parmi les coussins.*) D'ailleurs, vous faites fausse route, je n'ai pas de nuance politique. La religion ne m'a inspiré qu'un sentiment très libéral de sympathie et de respect... Je n'ai jamais été mangeur de curés... Certes, si j'avais suivi les conseils paternels, je serais entré dans cette voie scandaleuse !

MONSEIGNEUR, *comprenant mal.*

Les conseils paternels ?

BARNAC

Oui. Mon père, qui était charpentier au Marais,

professait pour les gens d'église une antipathie parigotte et toute plébéienne. Il m'a élevé, figurez-vous, jusqu'à l'âge de cinq ans dans cette idée saugrenue que les gens qui portent soutane, les curés (car tout prêtre devient curé pour les charpentiers anti-cléricaux !), que tous les curés, dis-je, étaient pleins... (*Etonnement de Monseigneur.*) Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... c'est-à-dire que leur chair emplissait très exactement leur soutane, jusqu'aux pieds... (*Il décrit du geste, en riant.*) C'est idiot ! Et j'eus tôt fait, dès l'âge de raison, de rejeter ces misérables facéties... puisque, à douze ans, j'ai fait ma première communion... et sans le dire à mon père, Monseigneur.

MONSEIGNEUR

Ah !... vous un acte spontané et méritoire qui devra figurer en bonne place dans votre biographie.

BARNAC

Ou dans le discours du confrère qui me succédera à l'Académie. Je vous autorise à lui livrer l'anecdote pour lui ménager un petit effet facile... en admettant que vous soyez élu, Monseigneur, ce que je prévois bien, mais au troisième tour, à mon avis, au troisième tour !

MONSEIGNEUR, *soucieux,*

Ah ? Vous...

BARNAC

Et après un sérieux ballottage... car vous avez un concurrent terrible dans le général Bachelard, qui possède sur vous un avantage considérable !...

MONSEIGNEUR

Lequel ?

BARNAC

Celui de n'avoir jamais rien écrit du tout...

MONSEIGNEUR, *souriant.*

Rendez-moi mon livre... Je vais le détruire.

BARNAC

Et pour vous prouver que je n'appartiens à aucun parti, et que je ne suis pas franc-maçon comme on l'a prétendu, puis-je faire mieux que de vous donner ma voix ?

MONSEIGNEUR, *se levant, surpris et visiblement satisfait.*

C'est vrai ?... Ah ! comme je suis touché !...
Je vous remercie de tout cœur.

BARNAC, *geste net.*

A une condition, par exemple !... Ne pâlissez pas. Ce n'est pas un chantage... Je ne vous demanderai pas votre montre.

MONSEIGNEUR

Ah ! l'esprit, chez ces auteurs dramatiques !

BARNAC, *haussant les épaules avec commisération pour lui-même.*

Oh ! l'esprit !... *(Il reprend.)* Cette condition, la voilà... Est-ce que vous confessez, Monseigneur ?

MONSEIGNEUR, *vivement.*

Plus maintenant.

BARNAC, *éclatant de rire.*

Ne faites pas de geste de recul instinctif... Je n'avais aucune intention de vous demander l'absolution de mes vaudevilles de jeunesse !...

Non, mais passons un petit pacte entre nous. Lorsque vous serez de l'Académie (*Il le fait rasseoir.*) et que dans quelques années vous entendrez dire : « Ce pauvre Barnac ! Il baisse bien depuis quelque temps... il ne sort plus du tout... », eh bien, venez donc me faire une petite visite, de collègue à collègue... Tout en causant du dictionnaire, de vos chances au secrétariat perpétuel, vous mêlerez le bon Dieu à la conversation... je vous rappellerai le titre de mes plus effroyables comédies, celles dont l'Académie a bien voulu déjà me donner une première absolution : *la Rosière de Bourg-la-Reine, les Cinq Femmes de Léonard, les Bagatelles de la porte*, etc., je vous raconterai aussi, en collègue un peu bavard, quelques erreurs ou légèretés de ma vie... vous insinuerez bienveillamment : « Oh ! ça ne pèsera pas bien lourd dans la balance ! » Et comme ça, de fil en aiguille, je pourrai me dire : « En voilà une veine d'être de l'Académie !... Qui donc disait qu'elle ne servait à rien ?... Il y a tout à l'Académie, et c'est bien commode, ma foi ! Me voilà toiletté pour aller faire là-haut ma visite de candidat à un autre secrétariat perpétuel, sans que je m'en sois même aperçu !... » Est-ce convenu, Monseigneur ?

MONSEIGNEUR, *après avoir hésité sur la manière dont il répondra à la malice.*

Il est impossible de montrer avec plus d'esprit que les confrères sont de bons calomniateurs et que vous n'avez pas abandonné le souvenir de votre première communion !... Me permettez-vous de prendre au sérieux ce pacte amical et spirituel, même s'il n'a été qu'ironique dans votre pensée ?

BARNAC

Si je vous le permets ?... Mais j'y compte bien,

fichtre !... Vous comprenez, pour une fois que je reçois un homme d'église chez moi, j'en profite !

MONSEIGNEUR

Je vous promets que, grâce à mon entremise, vous serez parmi les académiciens du ciel... Comptez sur mon influence... D'ailleurs, ici-bas, nous avons plus d'affinités qu'on ne pense.

BARNAC

Auriez-vous lu mes œuvres ?

MONSEIGNEUR, *souriant.*

Je les ai respirées seulement, Monsieur Barnac.

BARNAC

Bon, parfait... C'est bien mon tour !...

MONSEIGNEUR

Mais je me suis laissé dire que les gens d'église et les auteurs dramatiques, même les plus profanes, ont des origines fraternelles qu'ils ne sauraient renier et qu'on oublie trop souvent.

BARNAC

Lesquelles ?

MONSEIGNEUR

N'est-ce pas sur le parvis des cathédrales que se jouaient les mystères ? Les premières pièces de théâtre ont pris naissance à l'ombre de l'autel. Nous sommes collègues depuis bien des siècles, Monsieur Barnac.

BARNAC

Ce sera donc un plaisir renouvelé de voisiner sous cette coupole en attendant l'autre... où j'es-

père qu'il y aura moins de courant d'air que dans celle-ci, et peut-être aussi plus de confortable.

MONSEIGNEUR

Ça dépend... Ne vous y fiez pas ! *In domo patris mei multæ sunt mansiones...* Je ne vous ai pas dit la place que vous y occuperiez ! Allons, je prends congé de vous, confus de votre aimable accueil... Je puis entièrement compter sur vous, n'est-ce pas ?

Ils se regardent, mais pas comme deux augures.

BARNAC

Vous avez échangé ma voix contre une absolution.

MONSEIGNEUR

C'est donné.

BARNAC

Ne vous engagez pas trop ! J'espère d'ailleurs vous fixer le plus tard possible là-dessus.

MONSEIGNEUR, *cette fois, le regarde bien dans les yeux, et d'une voix bienveillamment prophétique.*

Un soir viendra, Monsieur Barnac... un soir viendra...

BARNAC

Permettez-moi de vous reconduire.

MONSEIGNEUR

Vous êtes trop aimable.

Ils sortent en causant.

SCÈNE II

Quand ils sont sortis, une porte au fond, qui s'était entrebâillée depuis un instant, s'ouvre complètement. Une jolie femme, élégamment chapeautée, apparaît. Elle est accompagnée d'une femme moins élégante, à laquelle elle enjoint de se cacher derrière un paravent ; puis, preste, elle monte l'escalier intérieur et va se cacher dans la loggia. Barnac revient.

MARTHE, *de là-haut, imitant la voix de Monseigneur.*

Un soir viendra, Monsieur Barnac !... Un soir viendra !... Coucou ! Ah ! tu reçois des curés, maintenant !

BARNAC

Qu'est-ce que tu fais, là-haut ?

MARTHE

Nous entrions juste au moment où l'évêque s'en allait en proclamant le nom de mon parfum ! J'avoue que ça m'a impressionnée ! (*Descendant quatre à quatre.*) Me voilà ! Me voilà ! Miss, sortez de votre cachette...

BARNAC, *la recevant dans ses bras.*

Bonjour, la petite cocotte en sucre rose... Bonjour, Marthon, tontaine et tonton... Bonjour Miss.

MARTHE

Bonjour, mon chéri... Tu m'aimes encore, depuis hier.

BARNAC

Depuis mon chocolat de ce matin, c'est inouï ce que ça augmente.

MARTHE

Quand on m'a dit que MONSEIGNEUR de Cabriac était là... j'ai été figée de respect et j'ai attendu sagement dans la chambre.

BARNAC

C'était une visite de candidat au fauteuil du marquis de Chennevières...

MARTHE, *prenant différents cartons des mains de celle qui répond au nom de Miss.*

Qu'est-ce que tu as bien pu dire, toi, à un évêque ?

BARNAC

J'ai tâché d'être dans la pure tradition... Un style de circonstance, très imparfait du subjonctif... une réception moitié figue, moitié raisin... Mais je me sentais un peu mal à l'aise, parce que tu laisses un tel parfum dans la maison ! C'en devient gênant dans bien des occasions. J'ai expliqué comme j'ai pu et j'ai pris l' « Un soir viendra » à mon compte.

MARTHE

Si l'atmosphère te semblait trop féminine, tu n'avais qu'à le recevoir dans le cajibi, là-haut. (*Elle désigne la loggia.*) Le parfum ne serait pas monté jusqu'à ses chastes narines.

BARNAC

Quelqu'un d'autre que moi là-haut ? Jamais de la vie ? C'est le cabinet des Muses ! Exclusivement réservé à la lecture et à la solitude, tu le sais bien... Maintenant avancez, Miss ! A l'appel !... Qu'est-ce qu'a fait l'enfant aujourd'hui ?

MISS, *fort accent du Midi.*

A deux heures cinq, nous fûmes aux Galeries Lafayette.

BARNAC, *l'imitant.*

Combien de temps y restâtes-vous ?

MISS

Une heure.

BARNAC

Heu, heu !... Vous n'avez pas quitté cette gosse, une minute ?

MARTHE

Elle a été à tous les rayons, mon chéri !

MISS, *exprès, d'un ton d'ordonnance.*

Passé chez Verascope, pour prendre l'appareil en réparation... A trois heures chez le bottier, à trois heures vingt chez le marchand de fruits.

MARTHE, *après avoir défait un paquet.*

Je t'ai apporté ça, gros jaloux. Ouvre ton bec et ferme les yeux... Tu ne le méritais pas...

Elle lui met un fruit sucré entre les lèvres.

BARNAC, *mâchant.*

Je te remercierai du physalis quand je serai convaincu que je puis te remercier... Alors, après le marchand de fruits ?

MARTHE

Passé au théâtre pour savoir si la répétition générale de Machin Truc était remise. Elle est maintenue.

BARNAC

Miss est restée dans la voiture pendant ce temps ?

MISS

Je suis restée moitié chez la concierge, moitié dans la voiture...

BARNAC

Et qui as-tu rencontré, qui a voulu manger mon loup ?

MARTHE

Personne ! J'ai rencontré des poussières innombrables... La poussière Dastieux, la poussière Lobre...

BARNAC

Innombrables, oui !... C'est tout ?... Je peux t'embrasser ?... Alors, viens. Tu es délicieusement jolie aujourd'hui... (*Il la cajole, très tendre.*) Tu es fraîche... comme du printemps mouillé, mon petit !

MARTHE

Au fond, ça m'amuse follement ces procès-verbaux de gendarme, parce que tu es parfaitement rassuré et tu sais très bien que je n'ai aucune envie de te tromper... Mais enfin... si ces formalités-là te réjouissent, à quoi bon se gêner, n'est-ce pas ?... Miss, sonnez pour le thé... Moi, je vais enlever mon corset. Il faut que je fasse cent soixante sauts à la corde dans ma journée. Ordonnance du médecin pour maigrir. Je n'en ai fait que soixante ce matin ; reste cent.

BARNAC

Viens les faire ici...

MARTHE

Tiens, parbleu !... Je veux perdre une livre trois quarts sous tes yeux ! (*Elle se dirige vers la chambre, dont la porte est au bas de l'escalier.*) Et mes petits ? Ils ne sont pas venus t'embrasser en passant ?

BARNAC

Pas encore. Je suis même un peu vexé...

MARTHE

Ils auront été retenus au bois. J'avais bien re-commandé à Miss deux de te les amener.

MISS, *qui avait sonné à la porte, puis donné l'ordre au domestique d'apporter le thé, se retourne, vexée.*

Miss deux !... Comme c'est agréable pour moi, ces plaisanteries !

MARTHE, *riant à Barnac.*

Attends-moi pour le thé... Je vais faire vinaigre avec toi.

Elle sort.

MISS

Je ne veux plus qu'on m'appelle Miss !... Là !...

BARNAC

En vérité... ouais... Tarare...

MISS

Je ne veux plus de ce surnom qui devient trop parisien. Tout le monde, au théâtre et ailleurs, a fini par prendre l'habitude de m'appeler Miss... Et voilà que vous en arrivez à appeler Miss deux la gouvernante des enfants de Marthe !... C'est charmant de vous payer ma tête par surcroît !...

BARNAC

Préfères-tu, vraiment, que l'on sache que tu t'appelles Anaïs de Puchéric, que tu es une noble parente à moi, dans la dèche, que j'ai fait venir de Carcassonne, de Carcassonne !... à seule fin de te donner Marthon à garder ?... Si tu exiges que tout Paris s'amuse de cette anecdote, soit, mais que diront tes aïeux carcassonnais ?

MISS

Non... Seulement je trouve que le rôle d'amie, d'amie intime de Marthe, aurait dû être conservé avec tact, comme tu me l'avais promis.

BARNAC

Mais, ma pauvre Anaïs, quel rôle invraisemblable !... Je ne suis pas responsable de ce surnom.

MISS

Non, en effet... Tout-Paris l'a trouvé !

BARNAC

Et rassure-toi. Si quelqu'un apparaît ridicule dans cette histoire, ce n'est pas toi... c'est moi... ce qui me laisse d'ailleurs parfaitement indifférent !... Au fait, il me semble que tu t'émancipes bien, et que, suivant le mot consacré par le dictionnaire académique, tu te dessales étrangement dans la grande vie parisienne... Tes toilettes acquièrent du chic... Tu te coiffes à la mode... Cette soif d'égarde n'indiquerait-elle pas quelque flirt en eau trouble ?...

MISS, *bougonnant.*

Allons, ne me charrie pas, par-dessus le marché.

BARNAC

Tu finiras par être une de nos grandes hétaires, Anaïs...

MISS, *d'un petit ton menaçant, entre cuir et chair.*

Parfait ! Tu te moques de moi...

Elle va s'asseoir sur le canapé à droite près du piano.

BARNAC

Je ne me moque pas... D'abord tu aurais la vengeance trop facile, hélas !... Et combien je préfère conserver la confiance résolue que je t'ai accordée à perpétuité !... Non, je ne me moque pas... J'apprécie, crois-moi, la façon dont tu te tires d'un rôle délicat, épineux, et le choix que j'ai fait de ta personne doit suffisamment t'édifier sur mes sentiments à ton égard... (*Narquois.*) As-tu besoin d'un peu d'argent de poche ?...

MISS

Cette association d'idées me blesse ! Je ne suis pas vénale.

BARNAC

Force-toi...

Un temps. Il coupe son cigare.

MISS, *toute souriante et minaudière.*

Eh bien, alors... j'avoue que j'ai fort envie, pour mon petit appartement, d'une certaine table bouillotte entr'aperçue hier chez Mayer, et...

BARNAC

Suffit !... Tu es bonne fille... tu auras ta bouillotte...

MISS, *profitant de ces bonnes dispositions.*

Et puis... encore autre chose à te deman-

der... Ne crois-tu pas que nous devrions prendre l'habitude de nous dire vous dans l'intimité... car il t'est arrivé plusieurs fois... devant des personnes... notamment hier à l'Olympia... de me tutoyer... et cela devait avoir l'air de quoi ?...

BARNAC

D'avoir trompé Marthe ensemble, toi et moi ?... Oh ! c'est tellement invraisemblable !... *(Il allume tranquillement son cigare.)* ... Hein ?... tu as dit... mufle ou chameau ?

MISS

Moi ! Par exemple !... Je n'ai pas ouvert la bouche... Je suis stoïque...

BARNAC, *lui tapant sur l'épaule, après avoir soufflé l'allumette.*

Et puis, va, il arrivera toujours bien assez tôt le jour où je te dirai vous...

MISS

Quand ?

BARNAC, *la fixant d'un petit air goguenard.*

Mais quand nous serons brouillés !... Patiente jusque-là... ma bonne... patiente.

Entre Marthe en pyjama noir. Elle saute à la corde.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTHE

MARTHE

22... 23... 24...

BARNAC

23... 24... 19...

MARTHE

27... 28...

BARNAC

19... 17... 16...

MARTHE, *s'arrête.*

Ah ! tu m'embrouilles ! Je recommence !... 1...
2... 3...

BARNAC

Comme le moine...

MARTHE, *sautant.*

Quel moine ?...

BARNAC

C'est une vieille histoire obscène... Je ne te la
raconterai pas... Ah ! voilà la liqueur enchante-
resse... (*Le domestique apporte le thé.*) Anaïs aux
grands pieds, servez-nous ça...

MISS

Je vais vous faire le thé à la religieuse...

MARTHE

Ce doit être encore une obscénité, comme
l'histoire du moine...

BARNAC, *s'asseyant.*

Il fait délicieux sous ces tilleuls centenaires...
(*Il fume béatement son cigare. Marthe s'interrompt de
faire des sauts à la corde, lui enlève le cigare de la
bouche, puis l'embrasse.*) Ça remplace avantageuse-
ment le tabac... (*Elle emporte le cigare.*) Eh bien...
eh bien... et mon cigare, petite voleuse ?...

MARTHE, *courant.*

Tu fumes trop, mon chéri !... La Faculté a or-
donné : pas plus de deux par jour !...

BARNAC, *même jeu.*

Je ne crois pas aux médecins... ce qui me rapproche de Molière.

MARTHE

Tu as tort... Regarde, moi, est-ce que je ferais mes cent soixante sauts, si je ne croyais pas à la médecine ?...

BARNAC

Ah ! mais toi, pour te faire maigrir, tu boirais vingt verres de vinaigre par jour... Rends ça...

MARTHE

Ce n'est pas raisonnable !... Alors dix bouffées, pas une de plus... le temps juste de mes soixante derniers sauts... *(Elle lui rend le cigare et reprend ses exercices. Lui se met à fumer comme une locomotive emballée.)* Ah ! c'est ainsi !... Tu mets les bouchées doubles... Eh bien, alors, vinaigre, vinaigre, vinaigre !... *(Elle se met à exécuter un « vinaigre » fou avec la corde.)* 30, 31, 32... Oh !... *(Elle pousse un cri et s'arrête.)* Je me suis tordu le pied... Oh !

BARNAC

C'est vrai, amour ?... Je suis désolé... *(Il pose son cigare sur la table et va à elle, qui s'est assise sur le canapé. Il se met à genoux.)* Où donc ?... Fais voir.

MARTHE, *éclatant de rire, se lève et va se saisir du cigare sur la table.*

Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai !... Il y a coupé !... Je savais bien que tu le laisserais, ton mégot... Tiens, noyons-le dans le thé !... *(Elle le fourre dans une tasse à thé pleine, malgré les exclamations de Barnac. Essoufflée.)* Et puis pouce ! Ereintée ! Je reprendrai mes exercices tout à l'heure...

Des tartines, Miss !... Ecoute, mon chou, j'ai une envie malsaine... (*Tout à coup, d'une voix caverneuse.*) Raconte-moi ta conversation avec Monseigneur de Cabriac...

BARNAC

Tiens, au fait, cette visite académique me fait penser que, dans quatre jours, nous recevons le maréchal Tellieux ; il me faudra revêtir l'habit, ce que je n'ai pas fait depuis un an... et, au dernier enterrement, j'avais remarqué que mon chapeau se mangeait aux mites. Anaïs, veux-tu être assez aimable pour aller ouvrir l'armoire de ma garde-robe et vérifier ça toi-même.

Il lui donne une petite clef.

MISS

La préposée au vestiaire !

Il reste seul avec Marthe.

BARNAC, *abandonnant sa tasse, s'approche d'elle et se met à genoux.*

Tu sais que j'ai réellement une tendresse infinie pour toi, Marthon... infinie ?...

MARTHE

Cher chéri !... On s'entend bien tous les deux !... (*Ils s'embrassent.*) Est-ce qu'on sort ce soir ?... Nous n'allons pas au Casino de Paris ?...

BARNAC

Oh ! tu y tiens beaucoup ?

MARTHE

Pas du tout !... Alors, je reste à dîner avec toi.

BARNAC

Tu es gentille...

MARTHE

Je veux te faire manger ta soupe. Et, à propos, as-tu travaillé à la pièce ?...

BARNAC

Je t'attendais...

MARTHE, *lui met les bras autour du cou.*

Voilà qui est très tendrement dit... Alors, on travaillera une bonne heure avant le dîner...

BARNAC

La dactylo m'a demandé de ne venir qu'à six heures, parce qu'elle a sa pauvre mère malade... J'ai accordé, tu penses !

Miss revient.

MISS, *rapportant le chapeau d'académicien.*

C'est-à-dire qu'au microscope on ne trouverait pas un trou de ver...

MARTHE, *subitement, avec expansion.*

Oh ! veine ! Je ne t'ai justement pas en académicien... Tu vas mettre ça sur la tête...

Elle empoigne le vérascope qu'elle avait apporté tout à l'heure et déposé sur le bureau.

BARNAC

Jamais de la vie !... Je ne suis pas photogénique.

MARTHE

Et pourquoi n'aurais-je pas un amant photogénique ?

BARNAC

On m'a dit ça en me cinématographiant !... Et puis, mon bicorné, lui non plus, n'est pas photogénique.

MARTHE

Mets-toi là... contre le piano. Tu seras bien éclairé.

BARNAC

Il nous faut l'opérateur officiel... En instantané, les académiciens ne sont pas possibles... Regarde, comme on les voit dans les magazines.

Il en imite un, la main sur le pommeau de l'épée et, les jambes tirebouchonnantes.

MARTHE

La tête seulement... de près... à deux mètres... J'ai mes bonnettes d'approche.

BARNAC, *se mettant en position.*

Elle a tout, cette enfant... des bonnes, des bonnettes !... Tu y tiens beaucoup ?

MARTHE

C'est pour ma collection... Autrement, je ne suis pas épatée par le chapeau, tu sais... Je n'y vois qu'une diversité de coiffure...

BARNAC

En sorte que je revêtirais un bicorne de garçon de recette ou une casquette de chef de gare, ça te ^{me}serait égal ?

MARTHE *a installé l'appareil sur son trépied.*

Tu n'as qu'à choisir ce qui te va le mieux.

BARNAC

Tu me rappelles une petite amie que j'avais lorsque, à trente ans, me fut adjudgée la Légion d'honneur. Elle me félicita vivement et me dit : « De quelle couleur la porterez-vous, rouge ou mauve ?... »

MARTHE

C'est d'ailleurs assez drôle... Ne bouge pas... là... très bien...

BARNAC

Alors, retournez-vous toutes les deux... Je suis intimidé devant l'appareil. Quand on me regarde, je louche...

MARTHE

Entendu. Tu me diras quand tu seras prêt ?

BARNAC

J'y suis.

MARTHE

J'ouvrirai l'appareil et je ferai : un, deux, trois, comme d'habitude. Ne te contracte pas...

BARNAC

Il y a des gens qui sont photogéniques et d'autres qui ont beau faire...

MARTHE

Je vais commencer... (*Elle se retourne vers lui.*) Oh ! non !... Prends un air souriant... voyons...

BARNAC

Tout sourire !

MARTHE, *tenant la poire, sans regarder Barnac.*

Tu y es ?

BARNAC

Oui ; mais pour toi seulement...

MARTHE

J'ouvre. (*Elle compte haut.*) Un... (*A l'instant où elle a ouvert l'appareil, Barnac a pirouetté et s'est présenté de dos à l'objectif.*) Deux... trois... (*Quand elle*

a dit « trois », il se remet en place avant qu'elle se soit retournée.) Tu n'as pas bougé ?

BARNAC

Pas d'un centimètre ! Je crois que ce sera réussi.

MARTHE

Je développerai ça ce soir avant de me coucher.

BARNAC

Tu passeras un bon moment... Tâche que tous les détails viennent bien.

MARTHE, *faisant une emjambée.*

Tu étais bien à deux mètres ?

BARNAC

Comme Astartté...

MARTHE

Encore un cliché...

BARNAC

Encore ?... Ah ! non ! non, assez !...

MARTHE

Un avec moi... Je veux...

BARNAC

Tu es terrible... Quel coup de rasoir !...

MARTHE

Miss va nous prendre...

BARNAC, *montrant le bicorne.*

Mais pas avec ça...

MARTHE

Si, avec... Et moi appuyée à toi... Deux têtes,

Paul et Virginie... (*Tenant le chapeau au-dessus d'eux.*)
Et voilà la feuille de bananier !... Tu n'imagines pas, d'ailleurs, comme ça te change, ce chapeau-là...

BARNAC

Je ne l'imagine pas ?... A partir du jour où j'ai reçu ce pot de fleurs sur la tête, ou cet éteignoir, comme tu voudras, tout a changé pour moi, autour de moi... Il ne peut guère arriver à un humoriste ou à un auteur gai d'aventure plus troublante que le don de ce mystérieux chapeau de perlinpinpin. Je ne dirai pas que ça lui coupe l'inspiration, mais à tout ce qu'il écrit, il ne manque pas de se demander... « Attention là-dessous ! Est-ce que je ne déshonore pas perlinpinpin ?... » Je t'assure, on pénètre dans le vaste doute de la personnalité. C'est douloureux... On rit encore, mais on rit vert. Heureusement, si l'officialité a assagi ma verve d'écrivain, au moins me suis-je juré de racheter mes concessions par l'irrégularité de ma vie privée... et je tiens parole... (*Il l'enlace.*) Je ne sais si je me fais bien comprendre. Passe-moi ma tasse de thé. La tasse de thé et le bicorné, c'est un assemblage prodigieusement photogénique !

MISS, qui, en le suivant, s'impatiente à chercher
une place favorable.

Y êtes-vous ?

MARTHE

Rien ne m'horrifie plus que de t'entendre te traiter toi-même d'auteur gai !... Toi, un des plus grands maîtres du théâtre... toi, qui as fait des pièces si humaines !... *La Grande Comtesse*, mais ce sera éternel !...

BARNAC

Mon chéri... (*S'interrompant, à Miss.*) Une seconde, miss... Mon chéri, c'est encore un des mystérieux apanages des auteurs gais... Il leur suffit de mettre grand comme l'ongle d'humanité dans leurs œuvres pour que tout le monde s'exclame : « Comme c'est vrai !... Que c'est profond !... Et si cruel !... » Au surplus, ne va pas croire que je ne me reconnaisse point une grande valeur... Je sais ce que je suis... très intelligent.

MARTHE

Tiens, parbleu !

BARNAC

Et j'aurais peut-être pu, mon dieu, écrire la prière sur l'Acropole, tout comme un autre... Je me suis octroyé en pleine conscience mon titre d'académicien... seulement, je me le suis octroyé pour les œuvres que j'aurais pu faire, tandis que mes collègues me l'ont octroyé pour celles que j'ai faites... Au fond, nous sommes d'accord... Viens là... Mets-toi sur mes genoux...

Il s'est assis. Marthe obtempère à cet ordre.

MISS, *au viseur.*

A la bonne heure ! C'est encore bien mieux !

MARTHE

Je ne sais pas si tu aurais écrit la prière sur l'Acropole, que j'ignore d'ailleurs complètement... mais je sais que tu es un homme de génie... un homme historique... Et je t'aime aussi historique. (*Riant.*) Les jours de fête !

Elle l'embrasse sur le front.

BARNAC

Ne m'aimerais-tu pas mieux sans auréole, mais avec...

Miss pousse un cri.

MISS

Bougez pas !... L'appareil s'est ouvert tout seul...

Elle compte jusqu'à trois, et pousse la poire.

MARTHE, enchaînant, sans changer de pose.

Je ne t'aimerais pas mieux avec quoi, mon chéri ?

BARNAC

Avec vingt-cinq ans de moins.

MARTHE, l'embrassant.

Pas mieux... moins profondément.

BARNAC

Comme tu as bien dit ça !... Merci, mon chou... Tu es un petit être adorable... Zut, on sonne... Je n'y suis pas, je n'y suis pour personne... (*A Miss.*) Allez congédier, Miss... (*Miss sort. Montrant le chapeau.*) Qu'est-ce que je vais faire de lui ?... Dans la corbeille à papier, peut-être...

SCÈNE IV

MARTHE, BARNAC

MARTHE

C'eût été ennuyeux si tu avais reçu quelqu'un... comme j'ai envie de faire une autre plaque.

BARNAC

Ah ! stop pour aujourd'hui... Merci !... Tu me prendras demain, dans un autre costume... Je me déguiserai en barman... J'apaiserai ta fringale.

Il s'est levé et est allé mettre finalement le chapeau dans le tiroir de son bureau.

MARTHE

Je ne sais pas si je t'ai en pyjama ?

BARNAC

Tu vois que ton éducation est encore bien incomplète, et que tu as beaucoup à apprendre.

La porte s'ouvre. Entrent deux enfants, l'un de six ans, l'autre de huit, et leur gouvernante.

SCÈNE V

MARTHE, BARNAC, JACQUES, COLETTE,
MISS, LA GOUVERNANTE

BARNAC

Ah ! voilà tes enfants !

JACQUES et COLETTE

Bonjour, Tonton Poum ! Bonjour maman !

BARNAC

Bonjour, Jacquot... Seulement, tu deviens bien grand pour m'appeler encore Tonton Poum ?

MARTHE

Comment vous appelleront-ils, alors ?

BARNAC

Mais, comme tout le monde : « Cher Maître ».

MARTHE

Allons, vas-y, Colette. Appelle-le « Cher Maître ».

COLETTE, allant à Barnac.

Bonjour, Germaine. Tu vas bien ?

MARTHE, *riant*.

Mais non, mais non, pas Germaine !...

BARNAC

Ils sont adorables !... Et vous vous êtes beaucoup amusés au bois ?

COLETTE

Oh ! oui... Y a... y a... René qui a cassé la patte au canard !...

BARNAC

Ç'a dû être bien amusant... Et voyons, en toute sincérité, vous ne voulez rien prendre ? Tâtez-vous.

LA GOUVERNANTE

Non, non, Monsieur. Ils ont goûté.

MARTHE

Ne leur donnez rien, je vous en prie ! La petite engraisse déjà beaucoup trop... Non, ne fais pas les yeux doux à l'assiette... Colette...

Elle la prend sur ses genoux.

BARNAC

Donc, je ne leur donnerai rien... rien en nature, mais dites-moi, chéris, vous n'ignorez pas que nous voici déjà au 20 décembre ? Qu'est-ce que vous allez demander au petit Jésus pour Noël ?... Toi. Colette, parle la première.

COLETTE

Un chemin de fer avec accident et puis un costume d'infirmière pour six ans.

BARNAC

C'est pour soigner les blessés de l'accident. Ça part d'un bon cœur.

COLETTE, *continuant.*

Un cache-nez et une peau de bique pour quarante ans.

BARNAC

Une peau de bique pour quarante ans ?...
Qu'est-ce que tu veux faire d'une peau de bique ?

MARTHE

Elle a hérité d'un filleul de guerre à moi... un paysan landais à qui elle envoie encore des choses...

BARNAC

Et elle pense à lui dans sa commande au petit Jésus !... C'est un trésor, cette enfant... A ton tour, Jacquot... qu'est-ce que tu veux pour ton Noël ? Je prends les commandes.

JACQUES, *sans hésiter.*

Un petit frère.

BARNAC

Tu es exigeant... Tu ne préférerais pas une boîte de papier à lettres ?...

JACQUES

Non.

BARNAC

Vous avez entendu, Marthe... Demandez là-haut le rayon des garçonnets... Et de quel âge le désires-tu, ton petit frère ?

JACQUES

A peu près du même âge que moi. C'est plus commode.

BARNAC

Marthe, voyez garçonnets de huit ans avec col marin... Oh ! c'est étonnant !...

MARTHE

Quoi ?

BARNAC, désignant Jacques qui gronde sa sœur à cause de ses yeux de convoitise.

C'est étonnant comme il ressemble chaque jour de plus en plus à son père !

MARTHE, avec une moue et un petit air spécial.

Vous êtes sûr ?

BARNAC, répondant à l'interrogation par un sourire malicieux.

Pas plus que vous !... Pourtant, pourtant, tenez... regardez quand il baisse la tête ! Il a déjà l'air de refuser une pièce à un jeune auteur !... Je reconnais le fameux profil de mauvais bougre... Je l'entends me dire d'un ton affable : « Eh bien, mon bon ami, j'ai été voir hier soir ta pièce aux Variétés ; elle est détestable... »

MARTHE, mi-riant et mi-fâchée de la plaisanterie.

Voyons... Il est déjà en âge de comprendre.

Elle se dirige vers les enfants et la gouvernante. Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE

C'est Monsieur Genius accompagné d'un autre Monsieur. Ils voudraient absolument parler à Monsieur au sujet de la Commission des auteurs...

BARNAC

Ah ! cette fois... je suis forcé de recevoir... Faites entrer.

MARTHE

Tu ne penses pas que je vais les recevoir en pyjama et les pieds nus ?...

BARNAC

Je ne le pense pas, mais notre entretien ne sera pas long. J'en ai pour quelques secondes à me priver de toi.

MARTHE

Mes enfants... retournez à la maison. (*A la gouvernante.*) Qu'il étudie bien son piano... et couchez-les de bonne heure. (*A Miss.*) Venez, Miss, dans ma chambre. Vous me ferez une friction avec la nouvelle eau de Cologne. Prenez le paquet...

MISS, *sortant la première en emportant les boîtes.*

Je vais la déballer.

BARNAC, *aux enfants.*

Au revoir, mes amours. C'est gentil tout plein d'être passé me voir... Il faudra renouveler cette visite, et régulièrement. Toutes les semaines.

Marthe s'est placée derrière la porte entre-bâillée de la chambre pour dire bonjour à Genius et à Legardier qui entrent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GENIUS, LEGARDIER

GENIUS

Les voilà, les joies de la famille !

BARNAC

Parfaitement ! Et, la prochaine fois, vous me trouverez à quatre pattes en train de jouer au cheval de bois avec eux. (*A Jacques.*) Au revoir, général ! Et, à la porte, le salut militaire ?

Le petit s'exécute. Sortie des enfants.

MARTHE

Je n'étais pas présentable, vous m'excusez ?...

GENIUS, *se retournant.*

Mais... nous regrettons.

Elle a refermé la porte.

SCÈNE VII

BARNAC, GENIUS, LEGARDIER

GENIUS, *c'est un homme cordial et verbeux.*

Mon cher président, comment vas-tu ?

BARNAC

Très bien, mon cher commissaire, et toi-même ?

Il serre la main de Legardier qui a l'air plus froid et compassé. Il leur désigne des sièges.

LEGARDIER, *refusant.*

Je ne fais qu'entrer et sortir. A ta porte, en rentrant chez moi à la Mazarine, j'ai rencontré Genius. Nous avons monté ensemble ton escalier tout en causant, et j'en profite pour te demander si tu désires assister à ma générale samedi prochain

BARNAC

Mais je crois bien ! Tu connais mon admiration pour tes œuvres. Tu es un esprit grave et profond et, du moment que tu te décides à porter ton talent sur la scène il ne peut en naître que de belles choses.

LEGARDIER

C'est une pièce bouddhique tirée des Védas. (*Amèrement.*) Dame, tout le monde ne peut pas être académicien !... (*Il rit.*) Qu'est-ce que tu préfères ? Une loge, une avant-scène ? C'est une salle d'avant-garde. Il n'y a que peu de places. J'ai les coupons sur moi.

Il sort son portefeuille.

BARNAC

Puisque tu me donnes le choix, une baignoire.
J'irai avec la petite.

LEGARDIER

Elle ne s'amusera pas, je t'en préviens ! Bon-
soir, Genius.

BARNAC

Vraiment ? Tu te sauves ?... Une seconde, je
t'en prie.

LEGARDIER

On m'attend à la Mazarine ; il faut bien que le
sous-bibliothécaire de la Mazarine fasse tout de
même, de temps en temps, acte de présence !...
Vous avez d'ailleurs à parler affaires, Genius et toi.

BARNAC

Affaires ?

LEGARDIER

La meilleure preuve, c'est que, discrètement, il a
laissé sa femme dans le taxi.

BARNAC

Ta femme est en bas ?... Pourquoi ne l'as-tu
pas fait monter ?

GENIUS

Mais, il vient de te le dire. Je ne te dérange
aujourd'hui que comme président de la Société
des auteurs...

BARNAC

A propos de quoi ?

GENIUS

A propos de la réunion des directeurs de ciné.

LEGARDIER

Oh ! le ciné !

GENIUS

Ils demandent à ne pas être convoqués à la commission de vendredi prochain. Ils veulent un rendez-vous spécial, qui n'aurait pas l'air précisément d'une provocation.

BARNAC

Les cochons !...

LEGARDIER

Bien dit, Barnac !

GENIUS

Ils proposent une réunion préalable à la salle Lutætia. Acceptons-nous ? Si oui, choisis un jour.

BARNAC

Offre-leur... Attends... attends...

Il va prendre son agenda sur le bureau.

LEGARDIER

Genius m'affirme que tu vas être à cheval sur les principes... Vous voulez obtenir la perception régulière à la porte de ces établissements d'idiotie.

BARNAC

Et j'y arriverai !

LEGARDIER

C'est à voir ! Avec ces gens-là !...

BARNAC, s'avançant, en consultant son agenda block-notes.

Tiens... offre-leur le 12, à dix heures du matin !...

GENIUS

Le 12, à dix heures du matin ? Parfait !

Barnac, debout, écrit le rendez-vous sur l'agenda.

LEGARDIER

Du reste, avec un homme de ton énergie, qui sait ? Tous les miracles de l'intelligence sont possibles.

GENIUS

Ah ! mon cher, si nous avions chaque année un président comme celui-là... si chic... si dévoué !...

BARNAC, *posant l'agenda et le crayon au milieu, sur la table à thé, desservie, il y a un instant, par le domestique.*

On dit ça de tous les présidents sortants... Consultez les rapports annuels !

GENIUS

Pour toi il existe un élan de sincère affection, de camaraderie heureuse... C'est que tu as atteint le succès et les honneurs par la route droite, toi ! Des adversaires, mais pas d'ennemis ! Tu es aimé, et on peut dire que tu le mérites bougrement...

BARNAC

Je ne suis pas sûr de le mériter... mais, en tout cas, c'est une impression bien agréable que celle de se sentir aimé... et d'aimer aussi, car, constatons-le sans vergogne, on se soutient, et, confrère, ici, ne signifie pas faux-frère.

LEGARDIER

Glorieuse exception, dans le pays des vaches !

GENIUS, *lui serrant la main avec effusion.*

Cher vieux ! Vous rappelez-vous, Legardier, le banquet que nous lui avons offert lors de son élection ?...

LEGARDIER

Je crois bien ! Quelle unanimité à fêter sa bonté ingénieuse !

GENIUS

Toujours en éveil pour être agréable, utile à quelqu'un... Ah ! oui, Legardier, disons-le bien haut : en voilà un qui n'a pas volé sa réputation ! Je parie que si je lui rappelais qu'un jour il a bien voulu me promettre de soutenir ma croix d'officier et d'écrire au ministre...

BARNAC, *vivement.*

Il répondra qu'une lettre a toujours été de peu de poids dans ces circonstances et qu'il ira trouver le ministre lui-même, pas plus tard que demain...

GENIUS, à *Legardier.*

Hein ? Quel homme !...

BARNAC

N'exagère pas, mon ami...

GENIUS, *essuyant une larme propice.*

Parole ! je suis ému... C'est bête !

LEGARDIER

Ce n'est jamais bête de trouver une larme au moment opportun.

GENIUS

Ah ! comme j'ai bien fait tout à l'heure, quand j'ai rencontré Miss sur le quai de la gare, à Asnières, de ne pas la charger, comme sur le moment l'envie m'en était venue, de te transmettre la proposition du ciné... J'en aurais perdu une fière occasion de t'être reconnaissant !

BARNAC, *qui rangeait des papiers à son bureau.*

Tu as rencontré Miss aujourd'hui à la gare d'Asnières ?

GENIUS

Je l'ai aperçue, du moins... Je venais de déjeuner chez ma belle-mère.

BARNAC

Quelle heure était-il ?

GENIUS

Train de deux heures dix... quatorze heures dix en style d'indicateur.

BARNAC

Tu ne lui as pas parlé ?

GENIUS

Non... elle ne m'a même pas vu probablement... Elle se dirigeait vers les premières... Je suis de ceux qui voyagent en seconde

LEGARDIER

C'est notre luxe, à nous.

BARNAC

Es-tu sûr de ne pas t'être trompé ?... Te souviens-tu, par exemple, du chapeau qu'elle portait ? C'est qu'il est remarquable !

GENIUS

J'aperçois dans ma mémoire quelque chose de rouge piment... ou groseille.

BARNAC

C'est cela même.

GENIUS

Mais pourquoi cette précision ?

BARNAC, *allant à la porte de la chambre.*

Une seconde.

GENIUS

Qu'est-ce que ?... (*Il se tourne, vaguement inquiet, vers Legardier.*) Qu'est-ce que ?...

LEGARDIER

Il semble qu'il se prépare à engueuler la gouvernante. (*Il tire sa montre.*) J'ai une seconde... Je reste.

*Barnac entr'ouvre la porte et appelle à voix haute :
Miss !*

LA VOIX DE MISS

Quoi ?... vous m'appellez ?... Je fais une friction de cheveux à Mademoiselle...

BARNAC

Interrompez-la. J'ai besoin de vous... (*Il referme la porte. A brûle-pourpoint.*) Alors, pour ces Messieurs du ciné, tu te charges de leur transmettre le rendez-vous ?

GENIUS

Je vais, en sortant d'ici, à la Société.

BARNAC, sans transition, à Legardier.

Au fait, je ne t'ai pas demandé... tu es content de tes interprètes ?...

LEGARDIER

Est-on jamais content de ses interprètes ?... Ils me trahissent avec amabilité. C'est tout ce qu'on peut demander au théâtre... (*Amer.*) A l'instar de la vie, d'ailleurs.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MISS

MISS, *entrant, le corsage débraillé.*

Excusez mes manches retroussées ; j'étais en train de cologniser Mademoiselle... Bonjour, Messieurs...

Salut froid de ces messieurs, qui se sont installés à l'écart, près du piano.

BARNAC, *à son bureau, d'un air détaché.*

Avez-vous acheté ma pâte dentifrice aux Galeries ?...

MISS

Je suppose que Mademoiselle y aura pensé.

BARNAC

Vous n'étiez donc pas avec elle ?

MISS

Si fait, mais on est resté une heure aux Galeries... Bou diou, que de monde !... Alors, de caisse en caisse... la mémoire se brouille...

BARNAC, *interrogeant.*

Vous y étiez de deux heures à... ?

MISS

A trois heures, à peu près, avant d'aller chez le couturier. Mais ce n'est pas pour me poser ces questions que vous m'avez fait venir, maître ?...

Legardier et Genius échangent un regard qui en dit long.

BARNAC

C'était une parenthèse, en effet... Je voulais...

je voulais... (*Il cherche.*) Ah! oui... que vous couriez de suite au ministère des Beaux-Arts demander le chef de cabinet Fériand pour qu'il m'arrange un rendez-vous avec le ministre.

GENIUS, *de loin.*

Oh ? tu es trop bon de penser à ça... Je t'en prie...

MISS

Sans un mot d'introduction ?

BARNAC

Si, avec...

Il s'assied et écrit, Miss debout devant le bureau, de dos à Genius et Legardier.

GENIUS, *bas, à Legardier.*

Pauvre grand homme !... Trahi de toutes parts...

LEGARDIER

C'est lamentable.

GENIUS

Quelle existence !...

LEGARDIER

Et il ne voit rien... il ne sait rien !

GENIUS

Comment vais-je réparer ma gaffe, moi ? Je suis navré.

LEGARDIER, *lui frappant le genou du poing.*

Un conseil. Ne la réparez pas, mon cher...

GENIUS

Comment ça ?...

LEGARDIER

Ah ! si vous pouviez au contraire, vous qui êtes un de ses amis les plus intimes, lui parler affectueusement, l'inciter à retrouver la dignité de sa vie !... Ayez une fois ce courage, et vous lui rendrez un sacré service !

GENIUS, *écrasant sa cigarette entre les doigts.*

Aussi bien je suis éccœuré... Vous avez raison... Un si brave homme ! Quelle pitié !...

BARNAC, *remettant la lettre à Miss.*

Voilà.

MISS, *lisant la suscription.*

Fériand... Je peux prendre la voiture de Mademoiselle ?... (*Barnac fait un signe d'assentiment.*) Je mets mon chapeau et je bondis.

A peine Miss disparue, Legardier se lève.

LEGARDIER

Et, là-dessus, je te laisse.

BARNAC

A samedi ?

LEGARDIER, *lui serrant fortement la main.*

On t'aime bien, tu sais...

BARNAC

Je ne t'accompagne pas.

Nouvelle poignée de main, appuyés.

LEGARDIER

On t'aime bien... A un de ces jours, Genius.

Et il sort, après un coup d'œil à Genius.

SCÈNE IX

BARNAC, GENIUS

BARNAC

Qu'est-ce qui lui prend ? Ce témoignage d'affection chez cet ascète du devoir solitaire, ce janséniste peu habitué aux effusions professionnelles... (*Un temps. Froid, changeant de ton.*) Dis-moi, Genius ?

GENIUS

Quoi ?

BARNAC

Inutile de répandre cette petite histoire... Oublie... Pas d'anecdote...

GENIUS

Je ne sais ce que tu veux dire...

BARNAC

Si tu préfères ne pas comprendre... à ta guise... (*Essayant de donner le change.*) Au surplus, tu as raison : ces choses n'ont guère d'importance... Mais la petite est d'une faiblesse avec Miss ! Elle l'autorise à faire des fugues et à prendre une liberté abusive... vraiment !... Les remontrances s'imposent !

GENIUS, *tout à coup, dans une sorte d'explosion.*

Eh bien, non, non... j'éclate !...

BARNAC

Qu'est-ce qu'il y a ?

GENIUS

Toi, le plus excellent des cœurs !... Toi, si

grand... le point de ralliement de notre génération... toi, qui ne devrais être entouré que de respect !... Nous éprouvons vraiment trop de peine, nous, tes amis, à voir qu'autour d'un homme de cette valeur, il n'y a pas le sentiment de vénération auquel il a droit !... Certaines indignités devraient t'être épargnées...

BARNAC

Ah bah !... Je suis si ridicule que ça ?...

GENIUS

Un homme de ta sorte ne peut jamais être ridicule !... D'ailleurs, je ne veux rien dire... rien préciser... Je n'ai pu retenir, puisque tu m'y encourageais toi-même, un cri d'avertissement, voilà tout. Fais-en ton profit, si possible, et n'en parlons plus. Excuse-moi. J'avais encore les yeux mouillés d'attendrissement... Tu viens d'être si spontanément généreux, si... Et là... sous mes yeux... juste... ces mensonges misérables... Ah !

Silence.

BARNAC, *allant lentement à lui. Il lui pose la main sur l'épaule.*

Allons... qui est-ce ?...

GENIUS, *sursaute.*

Hein ?...

BARNAC

Qui ?... Nomme-le...

GENIUS

N'espère pas ça de moi... Je ne sais rien, je ne fais aucune délation... Je te dis simplement... « Ouvre l'œil... surveillance... » Toi-même, d'ailleurs,

tu viens d'avoir nettement le sentiment de cette nécessité.

BARNAC

Un ?... ou plusieurs ?...

GENIUS

N'insiste pas... Je ne suis pas de ceux qui portent le fer rouge dans la plaie... Et, du reste, je te répète que je ne sais rien, rien de précis du moins... J'ai seulement poussé ce cri de révolte et de mauvaise humeur parce qu'il traduit fort bien le sentiment que nous éprouvons tous à ton égard... nous qui t'aimons et souffrons de ne pas te voir installé dans une atmosphère digne de ta gloire, de ton renom... Averti, tu sauras toi-même éclairer ta vie privée sans le concours d'aucun cafardage...

BARNAC, *s'écartant résolument de lui.*

Tu as raison. J'en fais mon affaire...

GENIUS

Oh ! mon cher Barnac... mon bon Barnac ! Si tu pouvais enfin te créer un intérieur qui correspondît à ta glorieuse maturité... Nous le souhaitons de si grand cœur !... Ecoute notre voix, et pardonne à notre sincérité.

BARNAC

Ah ! ça... mais combien êtes-vous donc qui vous occupez de mon bonheur ?... A t'entendre, à entendre ce « nous » fatidique, j'ai tout à coup l'impression qu'une garde d'honneur est là rangée derrière moi, comme dans les tragédies.

GENIUS, *continuant avec véhémence.*

Et ce vœu, mon cher Barnac (ah ! si tu pouvais

nous entendre quelquefois parler de toi à la Commission !), ne témoigne que d'un respect affectueux qui souffre lorsqu'on l'outrage.

BARNAC

Ça va !... Tu me l'as dit et redit... merci... Toutefois, mon cher, votre respect a quelque chose d'un peu vexant, car il paraît s'adresser à un être parfaitement inconscient de ses actes !... Sacre-bleu, hein !... Pas encore !... Eclairiez la lanterne devant mes pas, soit... mais sur moi-même, vous ne m'éclairerez pas ! Je connais le mécanisme de ma passion... Crois-moi, je sais encore remonter des choses aux idées générales.

GENIUS

Certes ! Et, au fond, un homme comme toi n'est abusé que lorsqu'il le veut bien... Précisément, c'est une chose curieuse que, vous autres grands hommes, vous n'avez jamais, ou rarement, le foyer et la femme que vous méritez !... Vous admettez au partage de votre intimité des compagnes qui vous sont nettement inférieures... quand elles ne sont pas des cœurs dégradés. Cet attachement bizarre fait d'ailleurs l'étonnement des bourgeois. Il faut croire que c'est un des travers du génie !...

BARNAC

C'est ça... n'essaie pas de comprendre. Vois-tu, ce qui creuse des abîmes entre les hommes, ce sont leurs préférences.

GENIUS

On dirait que vous fuyez l'égal de vous-même... une égale qui aviverait la puissance lucide de votre cerveau...

BARNAC

L'égale de moi-même... Brrr !... Quelle horrible perspective ! Je l'ai toujours envisagée avec horreur !

GENIUS

Mais cela ne vaudrait-il pas mieux que d'être, à ton âge, à un pareil tournant de carrière, exposé à ces inconvénients de l'amour, qu'on dédaigne à vingt ans parce qu'ils sont les marques mêmes de notre jeunesse, mais qui deviennent plus injurieux à l'époque de la maturité ?

BARNAC

Peste !... Quel bel euphémisme pour dire une chose aussi simple et aussi... moliéresque !

GENIUS

Il y a des situations que, seuls, des êtres bas rendent triviales ! On plaint un homme tel que toi. On n'en rit pas.

BARNAC, *après un petit temps, se reprenant.*

Et puis, mon Dieu, oui, peut-être avez-vous raison... oui... vous, mes gardes du corps !... Mais alors, aidez-moi... mes amis... aide-moi...

Il s'approche de la table à thé, près de laquelle Genius vient de s'asseoir.

GENIUS, *lui saisit la main.*

Et de tout mon cœur !

Barnac s'assied, la table entre eux.

BARNAC

Alors... vas-y !... (*Très doucement, d'une voix insidieuse.*) Dis-moi le nom ?...

GENIUS

Assez sur ce sujet !

BARNAC

Le ou les ?... Pluriel ou singulier ?...

GENIUS

Je t'en prie...

BARNAC

Ecoute... on ne sauve pas quelqu'un de l'eau en lui criant : « Débrouille-toi... » Ne me laisse pas patauger dans le marécage des suppositions... Mauvais travail !... Abrège... Il faudra bien que j'en arrive là !... Alors ?...

GENIUS, *fixant obstinément la monture du lorgnon qu'il tient à la main.*

Non... c'est inutile... N'espère pas ça de moi...

BARNAC

Aide-moi un peu... L'aveu est si difficile ?... Dans ce cas, sans doute s'agit-il d'une pluralité odieuse.

GENIUS, *vivement.*

N'interprète pas ainsi mon silence...

BARNAC, *du tac au tac.*

Bon... un seul !... (*Mouvement de Genius qu'interrompt Barnac en lui posant la main sur la manche.*) Il y a toujours avantage à préciser... (*Puis, plus doucement, plus persuasivement encore.*) A défaut de nom... l'initiale, au moins ?... Guide-moi... Tu ne veux pas ? (*Il prend tout à coup un ton grave et décidé.*) Un mot, alors... mais, celui-là, il m'est nécessaire... De mes relations ?... Dis ?... De mes relations ?... Ça, c'est important... (*Genius fait un signe vague qu'on peut supposer un signe d'assentiment.*) Tiens, ne parle pas... Prends... Ecris là-dessus l'initiale... l'initiale seulement, si le nom t'est

trop pénible à tracer... Le reste me regardera...
Va... va donc...

Il pousse l'agenda sur la table et met le crayon dans les doigts de Genius. Silence oppressé. Sans même lever la tête, Genius, tout à coup, trace une barre brusque sur le papier.

BARNAC, *se saisit de la feuille et lit.*

J... (*Il se lève et subitement.*) Adieu... J'irai voir le ministre demain... puis j'écrirai à Varrabon... Il a beaucoup d'influence à l'Instruction publique en ce moment... Il donnera un coup d'épaule...

GENIUS, *les yeux pétillants.*

Oh ! je ne peux pas te dire combien je suis touché, ému...

BARNAC

J'ai promis, ce sera fait... Adieu.

GENIUS, *prenant son chapeau, et déjà radieux.*

Au revoir, du moins... A très bientôt... Très... n'est-ce pas ?

BARNAC, *sèchement.*

Non... Adieu...

GENIUS, *interloqué, troublé.*

Comment ?... Que veux-tu dire ?...

BARNAC, *l'appelle de loin et désignant la fenêtre.*

Regarde... Viens ici... regarde... Tu vois ?... Les quais, le Louvre, là-bas... la Seine... C'est là que je me mets tous les jours à cinq heures... au moment où le soir commence à tomber... Je contemple... Tout à coup, j'aperçois au bout du pont... là... en face... parmi les passants... un petit point grand comme ça... que je reconnais tout de suite dans la foule... Oui, elle a l'habitude de venir à pied tous les jours par ce chemin...

Le petit point grandit, grandit... jusqu'à ce que je distingue une main... une main qui fait de loin : « Bonjour ! bonjour ! » Alors mon cœur se met à battre... le soir devient plus clair... Quelques pas encore... le quai est traversé. Je ne la vois plus... J'attends, je compte les secondes. La montée de l'escalier... trois coups, vite à la porte... Elle est entrée !... Et cette fois, c'est le soleil, la petite joie babillante qui fait invasion, qui se met à vivre près de moi. Tout devient radieux, tout est chaud, tout est bon dans la vie !... Et c'est ça, c'est ce bonheur-là, mon ami, que tu viens de me ravir d'un coup, d'une parole !... Et tu voudrais que je te pardonne ?... Jamais, jamais !... Va-t'en, que je ne te revoie plus... Ta besogne est faite...

GENIUS

Mais je suis atterré, moi !... Je n'ai obéi qu'à ton insistance. Du moment que tu le prends ainsi, mon pauvre ami...

BARNAC

Ne reviens plus ici, je t'en prie. Jamais !

GENIUS

Mais, Barnac, mon vieux, mon vieux...

BARNAC, *violent.*

Non !

GENIUS

C'est affreux !... Oh !... Mais n'est-ce pas toi-même qui me suppliais à l'instant !... Comment aurais-je pu deviner que ton calme n'était pas sincère ? Alors, nous serions bêtement brouillés... parce que... (*Il s'interrompt.*) Qui t'assure que je n'ai pas ajouté foi à des potins absurdes ?

BARNAC

Je t'en prie !

GENIUS

Tiens, j'aurais vraiment mieux fait de monter avec ma femme... que de monter seul, comme le devoir professionnel m'y a poussé...

BARNAC

Mais tu n'es pas venu seul... Tu es venu avec quelqu'un... quelqu'un que tu laisses ici et qui malheureusement ne redescendra pas l'escalier avec toi.

GENIUS

C'est...

BARNAC

La souffrance... Adieu... mon ami... adieu...

A bout de patience et d'effort sur lui-même, il referme, d'un coup net, la porte sur Genius.

SCÈNE X

BARNAC, seul, puis MADEMOISELLE TIGRA
BARNAC, seul,
puis MADEMOISELLE TIGRAINE

BARNAC

J... (*Il reste là, fixe, immobile.*) Ce sera vite vu... De mes relations ?... J... Le livre d'adresses. (*Il prend le livre d'adresses et le feuillette.*) J... Peu de noms, très peu... Le champ des suppositions est très limité... (*Il cherche dans sa mémoire, puis interroge la feuille déjà lue.*) Deux hypothèses... deux... Pas une de plus... pas une... (*Il réfléchit.*) Oui, oui... c'est possible, ça... (*Perdu dans sa réflexion, il ne voit pas la sténo qui est entrée*) discrètement et qui, le croyant au travail, marche sur la pointe des pieds dans la

direction du bureau. Au bout d'un moment il tourne la tête.) Ah ! c'est vous !... Chut...

MADemoiselle TIGRAINE, à voix basse.

Ne vous dérangez pas... Je peux trier le courrier ?

BARNAC, faisant signe que oui.

Chut !... (*Silence très long. On n'entend que le bruit des feuilles de papier que range la secrétaire. Barnac, sortant peu à peu de sa méditation, machinalement.*) Comment va votre mère ?

MADemoiselle TIGRAINE, toujours à voix basse.

Merci... encore très mal... Le médecin m'a dit que le mouvement de la jambe ne reviendra pas...

Il lui fait signe encore de se taire, d'un geste vague de la main. Elle reprend le courrier.

BARNAC, refermant tout à coup le livre avec décision.

Allons-y... (*Il jette avec bruit le livre sur la table et changeant tout à fait de ton, revenant à la vie extérieure.*) Alors... ça ne va pas ?... Mais, dites-moi, quand vous n'êtes pas près d'elle ?...

MADemoiselle TIGRAINE

Oh ! depuis huit jours, j'ai pris une garde... c'est-à-dire pas tout à fait une garde... Je me suis entendue avec une voisine...

BARNAC, tirant un billet de son portefeuille.

Tenez... je vous prie d'accepter ces cinq cents francs-là, mon enfant... Je veux que vous fassiez venir une garde de métier...

MADemoiselle TIGRAINE

Oh ! non... je ne peux pas accepter... Si j'avais su, je n'aurais rien dit...

BARNAC

Voulez-vous me faire de la peine ?

MADEMOISELLE TIGRAINE

Vous êtes la bonté même...

Elle réprime son émotion et prend le billet avec timidité.

BARNAC, *avec un soupir.*

Oh ! la bonté ! C'est plus difficile que ça !...

MADEMOISELLE TIGRAINE, *de tout son élan.*

En tout cas, s'il se présente une occasion de vous prouver ma reconnaissance... infinie...

BARNAC, *qui s'était éloigné en réfléchissant et dont, visiblement, l'attention se porte depuis quelques secondes sur la loggia du pourtour.*

Mais, il se peut... Tout de suite, même !...

MADEMOISELLE TIGRAINE

C'est vrai ?... Ordonnez.

BARNAC

Vous ferez tout ce que je demanderai ?...

MADEMOISELLE TIGRAINE

Tout.

BARNAC, *en appuyant intentionnellement.*

Réfléchissez...

MADEMOISELLE TIGRAINE, *baissant les yeux.*

Tout...

BARNAC, *sourit.*

Nous sommes en train de ne pas nous comprendre... ou du moins j'ai dû mal m'exprimer... C'est un service professionnel que j'attends de vous... Etes-vous femme à vous installer là-haut,

dans le cajibi, derrière la portière (*Il désigne la loggia du haut entre les bibliothèques*) et à prendre les conversations que vous entendrez ?

MADemoiselle TIGRAINE

Vous m'avez déjà fait prendre, de cette manière, des conversations entre vous et Mademoiselle... même une fois pendant votre déjeuner... pour trouver, disiez-vous, des expressions naturelles de dialogue... et je crois que j'étais arrivée à aller assez vite... n'est-ce pas ? Vous avez paru satisfait.

BARNAC, *insiste.*

Mais, cette fois, ce ne sera pas une conversation de moi...

MADemoiselle TIGRAINE

J'avais bien compris...

BARNAC

Réfléchissez à quoi vous vous engagez...

MADemoiselle TIGRAINE, *simplement.*

C'est tout réfléchi : je vous suis entièrement dévouée...

BARNAC

Bon... Oui, j'ai une confiance absolue en vous... Merci. Je vous expliquerai tout à l'heure la marche à suivre... Réservez votre journée de demain.

MADemoiselle TIGRAINE

Entendu.

BARNAC

Ah ! Amenez aussi avec vous votre amie... vous savez... celle dont je me suis déjà servi le mois dernier... Elle traduira à mesure que vous sténographierez... A deux, ce sera plus rapide et il faut

que j'aie les feuilles dans la journée même... Je vous donnerai aussi tout à l'heure la clef de la porte d'entrée, car il est nécessaire que personne ne sache, pas même le domestique, que vous êtes dans la maison... (*Vivement.*) Nous réglerons le programme quand nous serons seuls, tout à l'heure... (*Il appuie sur seuls.*) Pour l'instant, demandez-moi : Passy 32-24...

MADemoiselle TIGRAINE, *prenant l'appareil.*

Passy 32-24... allo !

BARNAC, *continuant à élaborer son plan stratégique.*

Vous mettez aussi à la poste le pneu que je vais vous dicter... Il y a des enveloppes pneumatiques là... dans le classeur... devant vous.

MADemoiselle TIGRAINE

Oui... voilà... Merci... Allô ?... Passy 32-24, s'il vous plaît !

BARNAC

Ecrivez déjà l'adresse pour ne pas perdre de temps... Monsieur Jarry... Carlos... Jarry...

MADemoiselle TIGRAINE, *tenant le récepteur d'une main et de l'autre écrivant.*

136, rue Vernet... je me rappelle... C'est ça, n'est-ce pas ?... Allo !...

BARNAC, *prend le récepteur qu'elle lui tend.*

Le comte de Jalligny est-il là ?... De la part de Monsieur Barnac... Allô... C'est vous, cher ami ?... Une seconde seulement... Pas mal, je vous remercie... Pouvez-vous passer chez moi demain ? Au sujet de la console Louis XIV du château de Malloire. Elle n'est pas vendue ?... Parfait !... J'ai réfléchi... J'ai une proposition à vous faire... Je m'exprime mal... à faire aux Malloires... Inté-

ressante, oui... C'est pressé. A quelle heure voulez-vous venir ?... Deux heures et demie ?... Parfait... Je ne vous dérange pas plus longtemps... Demain, à deux heures et demie précises, s'il vous plaît... Au revoir... (*Il raccroche.*) Le pneu, maintenant. (*Il dicte.*) « Il est question d'une reprise de notre opérette *la Marquise de Carabas*... On nous demande de sérieuses coupures. Apportez votre partition que je n'ai pas chez moi... Demain, à deux heures absolument précises... Soyez exact, je vous prie... Bien vôtre...

Elle lui tend la plume. Il signe.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARTHE

MARTHE, *elle a passé un déshabillé.*

Comment ?... Machin et Chose sont partis ?...

BARNAC

Il y a belle lurette.

MARTHE

Un changement de costume pour rien !

BARNAC, à *Mademoiselle Tigraine.*

Portez ce pneu à l'office et dites à Aubin qu'il le mette immédiatement à la poste ?...

Mademoiselle Tigraine sort.

BARNAC

Une petite tuile, mon chou chou...

MARTHE

Ah !... de quelle couleur ?... Rose ?...

BARNAC

Pas terrible, en tout cas... (*Il désigne l'appareil téléphonique.*) Le secrétaire de l'Académie vient de me prévenir à l'instant que le titulaire désigné ne pourrait pas, retenu par une grippe soudaine, inaugurer le buste de Ravellaud demain à Melun... et comme le ministre se déplace lui-même, il importe, malgré tout, que l'Académie soit représentée. On m'a prié de bien vouloir accepter au pied levé...

MARTHE

Alors, tu vas demain à Melun ?...

BARNAC

Oh ! ça ne m'ennuie pas autrement ! Tu sais que j'adore regarder par la portière... Je prends le train avec tous les autres à midi ! je serai de retour à sept heures quarante, pour le dîner... Viens me chercher à la gare...

MARTHE

Mais, j'y songe... c'est ton jour, demain !... Ton jour de réception.

BARNAC

Je ne prévois personne d'important !... Sois ici à deux heures, tu recevras à ma place et, au besoin, tu m'excuseras.

MARTHE

Moi ?... A quel titre ?... Et s'il vient de l'officiel ?... De quoi aurai-je l'air ?...

BARNAC

Mais de la maîtresse de la maison... Pourquoi pas ?... Enfin, je compte sur toi... J'aime beau-

coup mieux cette solution que celle de consigner ma porte...

MARTHE

Entendu ! Je serai là à une heure et demie tapant et je resterai jusqu'à sept heures ; après quoi, j'irai te chercher à la gare et on reviendra manger notre soupe dans la même écuelle... Miss m'a donné une friction de cheveux. J'ai trouvé une eau de Cologne qui sent rudement bon... Sens comme je sens bon...

D'un coup de main elle éparpille ses cheveux et les fourre en touffe sous le nez de Barnac.

MADemoiselle TIGRAINE, rentre et revient à la table de travail.

Qu'est-ce que je dois faire ?... Le courrier ?...

MARTHE

Tu n'as pas travaillé du tout à la pièce ?...

BARNAC, *évasif.*

Pas eu le temps...

MARTHE

Mais c'est très vilain ça, coco ?... Depuis que Mademoiselle Tigraine est là, tu n'as pas dicté un mot ?

BARNAC

Pas un.

MARTHE

A quoi pense le coco ?... C'est un fou !... Eh ! bien, tu vas t'y mettre ! Tu as une bonne heure devant toi... Oh ! je ne te dérangerai pas... Je me fourrerai dans mon petit coin... tu ne m'entendras pas respirer... Ou bien, non... quand tu vas être assis confortablement, là-dessus (*Elle le fait asseoir sur un fauteuil à côté de la petite table du milieu.*)

avec les genoux bien souples, et tes yeux de gros poussah au plafond, je m'assoierai tout contre, tout contre... et si petite je me ferai que tu ne me verras même pas sous ton menton !... (*Elle entasse des coussins aux pieds de Barnac, tout en parlant, et s'installe.*) J'adore quand tu dictes des choses au-dessus de ma tête !... Tu dictes si bien. C'est si juste ! Je vais griller une petite sèche pendant ce temps et je ne t'enverrai pas la fumée dans le nez, je te le promets... Mademoiselle Tigraine, à vos crayons... Qu'est-ce que tu vas dicter ? Où en es-tu ?... A la scène de la femme légitime, au deux ?

A genoux, elle a glissé jusqu'au bureau pour prendre la boîte d'allumettes.

BARNAC, qui la considère fixement.

J'en suis... où en suis-je resté exactement avant-hier, Mademoiselle ? Je n'en sais plus rien...

MADemoiselle TIGRAINE, consulte ses papiers.

Attendez...

MARTHE, revenue et serrée contre les jambes de Barnac allume une cigarette et lance une bouffée. Se méprenant sur un geste de Barnac.

Je sais bien que tu n'aimes pas les Three Castles... Mais je n'aime que celles-là... Tu peux bien souffrir un peu pour moi.

BARNAC

Oui... Je t'ouvre un compte courant de souffrances...

MARTHE

Tu dois !...

MADemoiselle TIGRAINE, penchée sur ses papiers.

Vous en êtes resté à : « Mais parfaitement, place de l'Opéra, à cinq heures... »

MARTHE

Oh !... à propos de place de l'Opéra ! Figure-toi que j'ai rencontré Madame Rachou, la mère Rachou, dans sa Rolls, place de l'Opéra !... Quel monstre !... Tu sais, le lama brun, au moment où il va cracher... quand il retrousse sa lèvre et qu'il fait pchch ! Voilà la mère Rachou.

BARNAC

Crachée...

MADemoiselle TIGRAINE, *répétant avec intention.*

Parfaitement, place de l'Opéra, à cinq heures.

Il y a dans cette interruption une aigreur contenue et courtoise qui en dit long sur les sentiments de la secrétaire pour la maîtresse de la maison.

MARTHE, *sèchement.*

Une seconde, Mademoiselle Tigraine !... (A Barnac.) Dis-moi ?... je suis déçue...

BARNAC

Pourquoi ?

MARTHE

Je croyais que tu allais être émerveillé par la justesse de ma comparaison... Il est vrai que tu ne connais peut-être pas le lama brun ?...

BARNAC, *qui continue de la considérer en hochant la tête, presque sans penser à ce qu'elle lui dit.*

Quand j'étais petit, il me semble...

MARTHE

D'ailleurs, moi aussi je ne suis pas retournée au Jardin d'acclimatation depuis l'âge de douze ans... C'est extraordinaire, mais c'est comme ça... Au fond, je suis comme tout le monde, je ne connais rien de Paris... Figure-toi que je ne connais pas la

Sainte-Chapelle ni le tombeau de Napoléon... Et toi ?...

BARNAC

Oh ! moi !...

MARTHE

Oui, oui, je comprends... je te rase !... Je t'empêche de penser ! Là, c'est fini. Je me calme, petit à petit, tu sais bien... Je suis odieuse, hein ?...

Elle met la tête sur les genoux de Barnac.

BARNAC

Mais non, mais non... gazouille !... J'aime entendre ton pépiement... tes divagations...

MARTHE

Oh ! je gazouille ?... Ça n'est pas très laid, ce mot-là !... Tu te souviens, coco, coco chéri, quand je chantais à mi-voix cet air bête qui te ravissait tant... et que tu me faisais recommencer tout le temps ?...

BARNAC

Oui... e'était il y a cinq ans... déjà...

MARTHE, *chantant.*

Au revoir, mon amoureux chéri,

Au revoir, bel infidèle...

Tu t'en vas, lorsque l'amour t'appelle...

BARNAC, *réveur.*

Oui... la voiture qui nous emportait... la montée dans l'escalier... Ta petite voix... Gazouille, mon enfant, gazouille !...

MARTHE, *s'interrompt brusquement.*

Non... je ne dis plus rien !... A vous deux... Je vais prendre mon cendrier, parce qu'après je te dérangerais... Allez, Mademoiselle Tigraine... Si-

lence ! Chut... (*Un doigt sur la bouche, elle se cale entre les jambes de Barnac. Silence.*) Je ne suis pas trop lourde ? Je ne pèse pas trop sur ton genou ?... Attends, attends... une seconde encore !... Ça te gênera tout à l'heure que je gratte l'allumette... Là, je me calme... je me calme !... (*Elle est toute blottie, toute tassée, toute heureuse.*) Oh ! c'est passionnant !... Qu'est-ce que tu vas dicter ? C'est amusant de ne pas connaître !...

BARNAC

Voilà... Je ne vais pas prendre la suite... Non. Je préfère dicter une scène du troisième acte... un passage... (*Silence.*) C'est lui qui parle... Il est triste, ce soir-là... Il sait qu'elle le trompe. Elle croit qu'il l'ignore... Le drame très simple, le drame ordinaire. Tu te rappelles ? Alors, voilà... Il lui dit... écrivez, Mademoiselle... (*Un temps, il réfléchit, puis dicte.*) « Mets-toi là, mon enfant chéri, comme d'habitude... Je peux encore sans frémir entendre ta petite voix... Demain, demain, ce sera peut-être l'horreur, la haine... toute l'abomination de l'amour... Sait-on jamais ce qui nous attend ?... Mais aujourd'hui c'est encore fête, c'est dimanche... Profitons-en... Laisse-moi caresser, avec la même joie que toujours, tes cheveux noirs, tes paupières fermées... Laisse-moi entendre aujourd'hui encore ton joli rire émerveillé qui m'entre dans l'âme et qui a l'air de s'annoncer en disant :
« Bonjour... C'est moi... c'est moi... la petite qui
« ne te fera jamais... jamais de mal... jamais...
« C'est moi qui... gentiment... tous les jours... à
« l'heure où... »

Il continue de dicter ainsi, la main effleurant la tête de Marthe, l'œil clos, la voix tremblante un peu.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Seulement les rideaux de la loggia sont hermétiquement fermés. La table à thé de milieu a été repoussée dans un coin. Une chaise longue a été avancée. Des magazines traînent sur les tapis et sur les meubles. Il est deux heures de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

CARLOS JARRY, MARTHE

Au lever du rideau, Marthe et Carlos Jarry sont accoudés au piano, l'un à côté de l'autre, penchés sur un livre ouvert, et tous deux de dos au public.

CARLOS

Tes seins de gamine.

MARTHE

Voyons, laisse-moi.

CARLOS

Et puis par surcroît... Ah !

MARTHE

Ah ! (*Ensemble, en chantant.*) Petite mâtine, petite mâtine !... (*Marthe l'interrompant.*) On peut encore couper ça.

CARLOS

C'était pourtant un des plus beaux succès de Fariol Tagé.

MARTHE

Oh ! d'ailleurs ses seins de gamine, maintenant !... Si elle rejouait, je demanderais l'ablation.

CARLOS

Mais de qui est-il question pour la remplacer ? Quelles ténèbres, mon Dieu !...

MARTHE

J'ignore. Je ne suis au courant de rien... Et puis, la scène du chambellan et du maître à danser... hein ? vous y tenez beaucoup ?... Il me semble me rappeler que ça faisait longueur...

CARLOS

Vous trouvez ?

MARTHE

On peut couper...

Un crayon d'une main, la partition de l'autre, elle sabre.

CARLOS

Oh ! cette petite main qui coupe, qui coupe...

MARTHE, *riant.*

Qui coupe toujours... Tiens, vous feriez un couplet : Qui coupe... qui coupe... *(Ils chantent ensemble en riant.)* qui coupe, coupe toujours !

CARLOS

On ne peut que se laisser martyriser par ces jolis doigts-là.

En se penchant, il lui embrasse la main qui tient la partition.

MARTHE, *vivement, en se détachant.*

On sonne... J'ai entendu...

CARLOS

Moi, rien.

MARTHE

Ah ! j'avais cru... Comme c'est le jour de réception de Barnac...

Elle va au bureau, s'assied dessus et continue de feuilletter la partition.

CARLOS

Quelle nuit, mon Dieu !

MARTHE

Vous vous trompez, Carlos... Il est deux heures de l'après-midi et il fait soleil.

CARLOS

Je n'en patauge pas moins dans les ténèbres. M'envoyer ce télégramme : « Soyez exact. Il faut faire de grandes coupures » ! Sur quoi on s'amène... et crac... parti chez les Mélodunois !... Ah ! quel type ! Sont-ils inconfortables ! Heureusement que je trouve ici une des plus jolies femmes de Paris.

MARTHE

Alors ?... De quoi vous plaignez-vous ? Je vous répète qu'il n'a été informé de son départ forcé qu'à six heures du soir. Il n'a pas dû penser à vous décommander.

CARLOS

Vous ne possédez vraiment pas un tuyau quelconque ? Vous ne savez même pas de quel théâtre il s'agit ?

MARTHE

Est-il entêté ?... Jusqu'à quand faut-il vous répéter que j'ignorais qu'il fût question de cette reprise... Il y a combien de temps qu'on a joué *la Marquise de Carabas* ?

CARLOS

Sept ans. Vous n'étiez pas encore avec lui, n'est-ce pas ?

MARTHE

Non... Moi, il n'y a que cinq ans. Mais je me souviens de la pièce comme si c'était hier... J'étais à la première... Je me vois encore dans l'avant-scène de gauche.

CARLOS

Ce que vous avez dû débiter, à ce moment-là !...

MARTHE

Pas mal... je crois... La musique.

CARLOS

Parbleu... Oh ! le livret vaut-il beaucoup mieux ?

MARTHE

Ce n'est pas ce qui doit demeurer de cet écrivain prodigieux... (*Elle s'est allongée sur la table en feuilletant.*) Ça ne marquera pas dans son œuvre, mais il y a tout de même des choses charmantes, mon cher. Tenez, ce passage... c'est délicieux...

Elle sourit béatement, le crayon à la main.

CARLOS

Reparbleu !

MARTHE

Evidemment, le tout a peut-être un peu vieilli.

CARLOS

En sept ans, vous croyez ?... Je suis tellement jeune, moi !... Sept ans pour moi, c'est un souffle, un souffle, un rien !...

Il fredonne.

MARTHE, descendant de la table.

Si c'est pour lui que vous dites ça, il est très jeune, vous savez ? Plus jeune que... bien des jeunes !

CARLOS, gouaillieur.

Vraiment ?

MARTHE

Curieux, comme on doute toujours de son collaborateur.

CARLOS

La tradition l'exige.

MARTHE

Et puis, ne vous vantez pas tant ! Vous devez vieillir sans vous en apercevoir, tout comme les camarades... car, quand je vous ai connu, vous n'aviez pas la moustache rasée.

CARLOS

Eh bien ?... Quel rapport ?

MARTHE

D'où je conclus que quelques fils d'aluminium...

CARLOS

Vous êtes folle ! L'aluminium, à mon âge !

MARTHE

Mais quel âge avez-vous donc ?... Je ne sais pas, moi.

CARLOS

Moi non plus... En cherchant bien, en faisant des calculs de probabilités...

MARTHE

Avouez.

CARLOS

L'âge de Mozart, dix ans avant sa mort.

MARTHE

J'étais justement en train de penser ça : « Cet homme-là doit avoir l'âge de Mozart, dix ans avant sa mort. » C'est rudement vieux !

CARLOS

Dites voir, un peu, à quel âge il est mort, Mozart ? Le savez-vous ?

MARTHE

Certainement. Il avait dix ans de plus que vous... Allez, allez, vous êtes mûr pour le Larousse ! Et puis, la jeunesse !... Moi, personnellement, j'ai horreur des jeunes !

CARLOS

Pas possible ! Et vous avez toujours éprouvé cette horreur-là ?

MARTHE

Toujours ! L'âge de l'acné et des bolbos, pffh !... Et puis, mon cher, la stupidité, l'immense stupidité de la jeunesse !... Non, voyez-vous... un

grand cœur, et un beau cerveau... voilà l'essentiel...

CARLOS, *imitant son geste.*

Vous en parlez comme d'un objet... Vous sou pesez du geste... Un beau cerveau!... Dire de quelqu'un : « Ah ! il a un bien beau cerveau... Comme on dirait : « Il a un bien b... »

MARTHE, *d'un ton qui n'admet pas la réplique.*

Carlos, vous m'embêtez... Là!... Compris ?

CARLOS, *n'insiste pas et tire un porte-cigarettes de sa poche.*

Bien!... Cigarette?... On peut ?

MARTHE, *haussant les épaules.*

Ça, tant que vous voudrez!... On peut même vous en fournir.

CARLOS

Merci... Je fume des cigarettes que des femmes roulent spécialement pour moi sur le bord du Nil.

MARTHE, *entre les dents.*

Tiens, le Nil c'est donc à la Villette ? (*Elle gratte une allumette.*) Du feu?... Je croyais que vous ne fumiez qu'en chantant ou en jouant du piano ?

CARLOS

Vous vous trompez... Dans toutes les actions heureuses que j'accomplis, j'allume une cigarette.

MARTHE, *s'esclaffe, tout en soufflant l'allumette.*

Ça doit être bien commode dans certains cas !

CARLOS *se rapproche, et, avec intention.*

Mais... la démonstration est facile...

MARTHE, *redevenant sérieuse comme un pape.*

Oh ! je vous serai obligée d'éviter ces fadaïses.

CARLOS

Alors, pourquoi avez-vous des phrases malheureuses ?

MARTHE

Parce que je suis une imbécile...

CARLOS

Non... Vous êtes tout... sauf ça...

MARTHE, *subitement comme si une mouche l'avait piquée*

Quoi ? Quoi ? Que prétend signifier ce « vous êtes tout » ?

CARLOS

Dieu, qu'elle est crêtée, qu'elle est crêtée aujourd'hui !

MARTHE, *agressive.*

Si c'est une insinuation... j'aime Barnac, sachez-le pour votre gouverne, d'un amour exclusif, profond... et les gens qui s'amuseraient à prétendre le contraire ne pourraient être que des imbéciles... Pas ça... entendez-vous, pas ça !

Elle fait claquer l'ongle sur ses dents, puis s'en va reprendre la partition sur la table.

CARLOS

On n'en doutait pas !... Il est seulement permis de le regretter.

MARTHE

Oh ! à la disposition de ousted !

CARLOS

Plaisir ou mal... plus mal que plaisir.

MARTHE, *gouailleuse.*

Non, puisque vous fumez... et que vous venez de dire que seules les actions heureuses vous poussaient à ce geste.

CARLOS

Heureuses ou malheureuses, il y a des actions qui ont le même goût de volupté. Ah ! quel dommage que vous ne chantiez pas ma musique !... (*D'un pas traînant et calculé, il va au piano et, dans un nuage de fumée, officie négligemment.*) Vous la chanteriez tellement bien, si vous aviez de la voix.

MARTHE

C'est très joli, cette affaire-là...

CARLOS

Cette affaire-là !... J'improvise... Vous devinez ce que ce thème représente ?...

MARTHE

Pas du tout... Une traversée en mer ?...

CARLOS

Non... c'est vous !... Tenez... restez immobile, ainsi... J'adore improviser sur un thème donné... Ne bougez pas... Maintenant, vos yeux... C'est bien leur couleur, n'est-ce pas ?

MARTHE

Tout à fait.

CARLOS

Au tour de votre petite main.

Il chante, la cigarette aux lèvres.

O mains ! apportez-moi la rose d'un soir pâle !...

MARTHE, *tranquillement accoudée au piano et soutenant bien le regard de Jupiter alanguï.*

Assez !... Ça ne prend pas avec moi... Faites ça aux *Annales*, ou dans les soirées mondaines... Je vous avertis que vous pouvez rester une heure dans cette attitude... votre charme n'opérera pas..

CARLOS

Rien n'est plus sincère, pourtant, que ce que je ressens. Alors, je vous le dis comme je le peux, dans mon langage. Et comme en musique on peut tout dire... tout supposer... tout...

MARTHE

Carlos ! Qu'est devenue votre petite amie ?

CARLOS, *avec une suffisance affectée.*

Laquelle ?

MARTHE

Celle d'autrefois... de vos années de Conservatoire... la petite blonde... cette employée de chez Lucie que vous avez abandonnée quand vous êtes devenu un homme du monde, et qui s'est tiré un coup de revolver ?

CARLOS, *fermant le couvercle du piano.*

Vous voulez m'être désagréable, n'est-ce pas ?

MARTHE

Pauvre petite !... Je suis sûre que vous la

voyez toujours... et vous avez bien raison... Je lui avais parlé en essayant mes robes chez Lucie... Si franche, si touchante... elle disait modestement : « Oh ! je sais qu'il ne peut pas m'épouser... il n'a pas d'argent, lui... et moi je n'ai pas de veine », ajoutait-elle... Alors, figurez-vous, je lui avais promis un porte-bonheur en améthyste, vague cadeau d'une voyante... Mais, quand je suis retournée chez Lucie, elle n'était plus là... elle s'était justement tir...

CARLOS, *l'interrompt en se levant nerveusement.*

Je vous en prie !

MARTHE

Pauvre petit bout de femme !... Mais si, au fait, je l'ai revue une fois !... Parfaitement. Un soir, avenue du Bois... un soir de printemps... alors que vous alliez la chercher à la maison de santé où on la soignait de sa blessure... Ne voulant pas, sans doute par respect humain, la sortir dans la journée, vous attendiez la nuit pour lui faire faire ses premiers pas... C'était très émouvant, ce couple, dans l'ombre, qui ne se parlait pas... très (*Elle cherche le mot*) humain. Je voudrais, quand vous la reverrez, que vous me rendiez un service ?... Celui de lui remettre de ma part ce que je lui avais promis autrefois, et dont votre musique vient de me faire souvenir tout à coup... le petit porte-bonheur, vous savez ?... Depuis quelques jours je le portais... pour ma propre sauvegarde... Peuh ! un bibelot de quatre sous, mais voulez-vous être assez gentil pour vous charger de la commission ?...

Elle a détaché d'un bracelet le petit pendentif et le tend au musicien, railleuse et débonnaire.

CARLOS, *prenant l'objet.*

Et quelle grâce pour vous débarrasser d'un importun... ou d'un raseur !

Il le fourre dans la poche de son gilet.

MARTHE

Non pas !... Seulement chacun chante les chansons qu'il connaît. Vous, vous chantez très bien la vôtre... oh ! très bien !... je vous ai répondu avec la mienne... (*Sonnerie.*) Ah ! cette fois, je crois qu'on a sonné réellement (*Vive, elle ramène la conversation à son but.*) On peut encore couper beaucoup dans le premier acte, à mon avis... énormément... Barnac rentre à sept heures ; revenez ce soir, il sera là... Vous corrigerez tous les deux... car ma compétence, à moi...

CARLOS, *interroge avec un peu de crainte.*

Dois-je revenir ?...

MARTHE, *souriant gentiment.*

Mais oui, mais oui, Carlos... Oublions ces petites gaffes de l'amitié... Aucune importance, aucune ! Et occupons-nous de choses sérieuses.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur le comte de Jalligny-Nemours.

MARTHE

Faites entrer.

Le domestique sort.

CARLOS

Puisque vous m'y invitez... à neuf heures, entendu. Je fais d'ailleurs chaque fois que je rencontre ce grand seigneur panné qui trafique chez

les antiquaires... Nous sommes assez mal ensemble, depuis certaine séance chez la duchesse Dortza... À ce soir... Vous savez réduire les gens au silence, mais vous ne savez pas les empêcher de vous aimer.

Il lui embrasse la main.

SCÈNE II

LES MÊMES, JALLIGNY

JALLIGNY

Bonjour, chère amie.

MARTHE

Bonjour, comte... Vous vous connaissez, je crois ?

JALLIGNY

Jamais trop.

CARLOS

Je me sauvais... On m'attend.

JALLIGNY

Ce n'est pas moi qui vous fais partir ?

CARLOS

Mon cher, je suis un grand voyageur. Je l'ai écrit jadis : « Partir, c'est revivre un peu ! »

Il sort.

SCÈNE III

MARTHE, JALLIGNY

JALLIGNY

C'est aussi faire revivre les autres... Vous êtes seule ?

MARTHE

Rigoureusement.

JALLIGNY

C'est-à-dire qu'il est sorti ?

MARTHE

C'est-à-dire qu'il est en train d'inaugurer le grand Ravelaud, à Melun.

JALLIGNY

Impayable ! Il m'avait prié hier de me rendre exactement ici à deux heures et demie au sujet d'une console de Jacob qui se trouve actuellement au château de Malloire, et...

MARTHE

Il a remplacé au pied levé un collègue malade... On l'a prévenu hier soir, très tard.

JALLIGNY

Tant pis !... Ou tant mieux, puisque je vous trouve chez lui ! On est des amis de longue date, hein, ma petite Dellières ? Si jeune que vous soyez, il y a bien, ma foi, une douzaine d'années que nous nous connaissons.

MARTHE

Tant que cela ?

JALLIGNY

Deux lustres.

MARTHE

Je vous chargerais bien de les bazarder, ces lustres-là !

JALLIGNY

Vous vous rappelez Deauville, Evian, Divonne même...

MARTHE

Quel Bædecker !

JALLIGNY

Je réfléchis tout à coup que nous nous sommes rencontrés surtout en été, n'est-ce pas ?... Nous étions des relations balnéaires... Je ressentais beaucoup d'affection pour de Chavres et vous voyagiez tellement, tous les deux, qu'on finissait par se croiser tout le temps... Pauvre garçon ! il a souffert énormément de votre séparation ?

MARTHE, *s'asseyant dans une pirouette.*

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

JALLIGNY

Pan !... Vous avez un de ces coups de raquette !. C'est méchant, d'ailleurs, car vous êtes la seule femme qu'il ait aimée... Il parle encore de vous d'une façon très touchante, je vous assure.

MARTHE

Qu'est-ce que vous évoquez là, Jalligny, de si lointain ? Je me demande si j'ai jamais été cette bécasse de ville d'eaux...

JALLIGNY

Que vous étiez belle, cette année-là, à Deauville ! Et puis si racée... si bon chic... au milieu de tout ce pauvre amas d'élégances couturières !...

MARTHE

Ah ! maintenant, le bon chic !... vous qui m'est devenu égal !... Je ne vous offense pas, vous, l'arbitre ?

JALLIGNY

C'est faux ! Votre captation par le théâtre et par Barnac, votre talent et votre vie d'artiste n'ont nullement compromis en vous ce je ne sais quoi de strict qui est le complément indispensable de l'élégance... la vraie tenue dans la simplicité !

MARTHE

D'un maître tel que vous le compliment fait toujours plaisir... J'aime beaucoup ces revers roulés de votre jaquette.

JALLIGNY

Pensez-vous, ma chère !... Je vais chez des nouveaux riches tout à l'heure, et j'ai mis ce que je pouvais trouver dans ma garde-robe de plus criard... Regardez cette affreuse cravate vert pomme ! C'est un plaisir pour moi de bafouer ces gens-là... Ils invitent Jalligny afin de se renseigner sur le vrai bon ton... ce qui se porte... et je leur fourre sous le nez la tenue d'un rasta levantin. J'ai de ces sadismes-là !

MARTHE, *riant de toutes ses dents.*

Je trouve ça très drôle !

Et, suivant son habitude, elle donne libre cours à sa gaieté, la tête renversée dans les coussins.

JALLIGNY

Dieu ! que vous avez un rire amusant !... Vous êtes née et bâtie pour le rire... tellement même, qu'on se dit : « Si je possédais cette femme-là, je voudrais la posséder dans les larmes ! »

MARTHE

Décidément, vous avez l'esprit de contradiction poussé jusqu'au système !... (*Redevenant sérieuse petit à petit.*) Qu'est-ce que c'est que cette console pour laquelle Barnac vous a appelé à son secours ?...

JALLIGNY

Signée Jacob... Je l'avais entr'aperçue cet été chez les Malloire... J'en avais parlé à Barnac incidemment, je ne me rappelle plus pourquoi... Ah ! oui... parce qu'il veut changer le mobilier de sa chambre... son affreuse chambre bouton d'or.

MARTHE

En effet...

JALLIGNY

Mais les Malloire demandaient un prix exagéré de la chose... Vous avez raison de faire peu à peu disparaître les vestiges de son goût passé.

MARTHE

Y suis-je vraiment pour quelque chose ?

JALLIGNY

Ce bon Barnac ! Si excellent, si cordial !... Il manquait un peu de goût... Il se préparait la vieillesse de Meilhac au fond d'un sofa peluche... Et la gentille enfant est venue chiffonner tout

cet intérieur... La pièce me paraît très au point maintenant...

Il regarde en connaisseur attentif.

MARTHE

N'est-ce pas ? Il manque encore quelques petites touches, par-ci, par-là...

JALLIGNY

Mais vraiment, cette chambre omelette trop cuite !... Oh ! il y a là un certain paravent en cristal taillé qui est bien un des événements les plus affreux de ces dernières années.

MARTHE

Le petit Jésus l'a emporté...

JALLIGNY

Je vous en remercie... On peut regarder ?

MARTHE

Si vous voulez...

Ils se lèvent. Elle va ouvrir la porte de la chambre.

JALLIGNY, *sur le seuil, évaluant.*

La pièce est d'une belle proportion !... (*Négligemment.*) Avec cent cinquante mille francs, pas plus, on pourrait faire quelque chose de très bien... Vous devriez vous mettre à ça dans vos moments perdus.

MARTHE, *revient s'asseoir.*

Il faut avoir le temps, mon cher !

JALLIGNY

Etes-vous donc si prise ?... Ce mobilier de chambre ne s'harmonise pas avec une beauté dont

c'est malgré tout le cadre... Si vous y consentez je pourrais vous donner quelques conseils... Je ne m'occupe de bibelots que par dilettantisme... mais parfois, je vois passer, en raison de mes relations, des choses admirables. Je suis le ramasseur de beautés perdues !

Il a prononcé cette phrase-cliché comme s'il l'improvisait.

MARTHE

Personne ne l'ignore.

JALLIGNY

Nous pourrions ébaucher ce projet à nous deux, si vous voulez... (*Il s'accoude au fauteuil dans lequel Marthe est assise.*) Avez-vous toujours votre petite maison d'Asnières ?

MARTHE

Toujours. Une cahute.

JALLIGNY

Pour la peine que vous prendrez à mettre cette chambre au point, chère amie, je m'engage à vous faire profiter de certaines occasions... et vous verriez se meubler votre maison de campagne (*Avec intention.*) absolument pour rien... d'une façon féerique... Vous savez que je crois aux fées !

MARTHE

Meublée... à titre gracieux, si je saisis bien ?

JALLIGNY

Complètement.

MARTHE, *riant.*

Ma commission, quoi ? Merci. C'est trop... Je ne mange pas de ce pain-là !

JALLIGNY

Soignez vos métaphores, je vous prie, ma petite amie !

MARTHE

Non, mais vous plaisantez !... Me voyez-vous touchant mon pourcentage sur la dépense que je ferais faire à Barnac ?... Je ne vous dis pas ça pour vous être désagréable, mais, si vous connaissiez le désintéressement qui me lie à Barnac et la façon dont je suis attachée à lui (*Vivement, et pour atténuer le refus*, vous ne me parleriez pas comme vous venez de me parler, dans une intention d'ailleurs très gentille, et dont je ne m'offense pas le moins du monde... Ce sont propositions d'usage courant maintenant... Tenez, quand Barnac a commandé ce portrait (*Elle le désigne au mur*) signé Farmenge... Farmenge m'a offert tranquillement la combinaison suivante : « Pour Barnac, ce sera trente mille. Il y aura dix mille pour vous. » C'est simple !... On ne se fâche pas, on rit !...

Et elle le fait comme elle le dit.

JALLIGNY

Mais il peut advenir que l'autre le prenne moins gaiement !

MARTHE

Pas vous, Jalligny ! Nous sommes de trop vieux amis, vous le constatez tout à l'heure... Nous avons eu trop de conversations antérieures sur le chapitre budget, sur votre vie, vos ennuis matériels, votre divorce, etc.

JALLIGNY

Oui, il y a des aveux qui créent l'intimité et la confiance.

MARTHE

Rappelez-vous, rappelez-vous, Jalligny !... Vous m'avez fait vos confidences, un soir, quai du Mont Blanc, à Genève, en attendant de Chavres.

JALLIGNY, *s'asseyant à ses côtés.*

C'est vrai... J'ai traversé une sale passe au moment de mon mariage !... Je me rappelle que vous aviez été très amicale, ma petite Dellières.

MARTHE

Vous m'avez ouvert votre cœur, ce soir-là... vous paraissiez attendri sur vous-même... chaleureux...

JALLIGNY

C'est que nous avons bu un peu trop de champagne. L'agréable soirée d'été... dans la voiture découverte qui nous ramenait à Divonne ! Vous souvenez-vous que, ce soir-là, votre petite tête tournait un peu...

MARTHE

Il me semble, oui...

JALLIGNY

Je vous ai pressée dans la voiture. Mais, délicatement, je n'ai pas abusé de la situation... (*Il se rapproche d'elle.*) J'aurais pu... Que vous en semble ?

MARTHE, *les yeux au loin.*

Je me souviens, vaguement, d'une bouche dans l'ombre, qui cherchait la mienne...

JALLIGNY

Et qui ne l'a jamais oublié...

Il la saisit brusquement. Une vraie petite lutte assez brutale s'ensuit. Elle se dégage.

MARTHE

Oh !... que c'est mal !... Que c'est mal ce que vous faites là !... Pour une phrase bêtement interprétée !... (*Il veut la reprendre.*) Cette fois, attention, si vous recommencez, j'appelle !

JALLIGNY, *ironique.*

Vos gens ?... Comme dans les romans de Georges Ohnet !

MARTHE

Comme dans la vie !... (*Elle s'appuie à la cheminée et elle est prise d'un petit rire convulsif.*) Décidément, c'est la série noire... J'ai la main aujourd'hui !... Ah ! ils sont bien, les amis ! Aussitôt qu'on se trouve seule avec eux !

JALLIGNY, *trouvant toute sa morgue.*

Ce terme collectif signifie ?...

MARTHE

Avez-vous jamais vu chez les dresseurs de chiens le type rigolo qui tient le rôle de l'apache ?... Il est rembourré de cuir jusqu'au cou, matelassé de fond en comble, et il doit subir tous les assauts, les empoignades, tirer des coups de revolver... pour en arriver à dire avec le plus charmant sourire à ses assaillants : « Bons toutous ! bons toutous... vous aurez du susucre !... » C'est moi, ça ! Ah ! il faut de l'entraînement !...

JALLIGNY

Faites-moi grâce de cette indulgence ! J'ai éprouvé un désir. Je l'ai exprimé à ma façon. Elle vous déplaît... je passe !

MARTHE, *ses yeux pétillent de rage et d'orgueil blessé.*

Comment donc !... Reprenez votre ton grand

seigneur et achevez par une grossièreté ce que vous avez commencé par une muflerie.

JALLIGNY

Plâit-il ?... De quel français de cuisine vous servez-vous ?

MARTHE

Dame ! Quel autre français voulez-vous que j'emploie à l'usage de quelqu'un qui m'offre, à cinq minutes de distance, deux tentations charmantes (*Dans les dents.*) : celle d'exploiter mon amant et celle de le tromper avec lui.

JALLIGNY

De qui que ce soit, je ne tolérerais pas ces paroles, à plus forte raison d'une actrice, fût-elle la plus jolie et la moins bien élevée du monde...

Il reprend son chapeau et ses gants.

MARTHE

Comme c'est bête ce que vous dites là ! Appelez-moi fille d'opéra, pendant que vous y êtes ! Ça vous fera peut-être croire que vous êtes le Régent. (*Le voyant s'éloigner.*) Tenez, nous voilà brouillés, stupidement, pour quelques paroles de trop. Allons ! un bon mouvement. Effaçons, voulez-vous ?

On sent qu'ennuyée de cette scène et de son résultat elle offre, à cause de Barnac, une paix rapide et bâclée dont les jolies filles de son genre ont le maniment.

JALLIGNY

On n'efface que ce qui marque !

MARTHE

Oh ! si vous préférez cette solution, à votre

aise ! (*Maintenant, très froide et gourmée.*) Alors, vis-à-vis de Barnac ? Que faudra-t-il lui dire à propos de la console ?

JALLIGNY, *s'inclinant.*

Que les Malloire ont vendu cet objet depuis longtemps et que j'en suis au regret. Adieu, Madame.

MARTHE

Bonsoir, Monsieur !

Il sort.

SCÈNE IV.

MARTHE, seule, puis AUBIN

MARTHE

La brute !... Quel goujat !... (*Elle maugrée, va à la glace et arrange ses cheveux.*) Il m'a toute décoiffée !... Eh bien ! ma fille, joli début de journée !... (*A bout de nerfs, prête aux sanglots nerveux.*) Oh ! vivement rentrer chez soi... Un costume tailleur... et deux heures de footing !... (*Elle va sortir, puis se ravise.*) Non... Je ne peux pas, tout de même ! (*Elle cherche de l'œil une diversion pour apaiser son agitation qui se traduit par des pianotements de doigts. Son regard rencontre le téléphone. Hésitation. Puis elle se décide.*) Allô !... Central 32-88. (*Silence. Après le temps nécessaire et baissant le ton.*) Allô !... C'est vous, Marie ? Monsieur est-il chez lui ? (*Elle attend et surveille la porte du regard.*) Oui, c'est moi... Non, il n'y a rien... mais non, rien, absolument... Je téléphonais, histoire de me détendre un peu les nerfs... Je viens de subir deux visites destinées à Barnac... ouf !... Quel paquet !... Oui,

oui, je me suis donné beaucoup de mal !... C'est cela même... Une bonne maîtresse de maison... *(Elle ricane.)* Qui c'était ?... Quel genre ?... des académiciens... des gens austères, quoi !... *(Un temps.)* Non, non... impossible... J'avais bien pensé à faire le tour du lac, pour me dégourdir... mais il faut que je reste jusqu'à sept heures... j'ai promis... *(Un temps.)* Après, je dîne ici... Bah ? J'ai oublié mon rôle ? Pas possible ! Mais je crois bien ! Il m'est indispensable... C'est pour après-demain... le gala de l'Opéra-Comique... et je ne sais pas le premier mot de ce que j'ai à dire... Le remettre chez Miss ?... Non, trop long... Il faut me le déposer chez le concierge tout de suite, tout de suite !... J'en profiterai pour apprendre !... Oh ! pourquoi me le monter ? Une seconde, je parle au valet de chambre... *(Au valet de chambre qui est entré.)* Qu'est-ce que c'est, Aubin ?

Elle met la main sur le récepteur.

AUBIN

Une personne qui a apporté l'autre jour un album d'autographes pour que Monsieur le signe... Elle vient le réclamer.

MARTHE

Un album ? J'en ai vu deux tout à l'heure sur le bureau... Demandez à cette personne de quelle couleur est la couverture du sien ? *(Aubin sort. Elle reprend le récepteur.)* Alors me le monter ?... Voilà des choses parfaitement inutiles !... Mais parce que... parce que... Oh ! toujours cette insistance à ce sujet !... Enfin deux minutes... pas plus... Vous direz au valet de chambre que vous m'apportez un rôle copié... tout simplement... Pas de nom... Il sera prévenu... Dans une petite

demi-heure... (*Le domestique revient.*) Alors, parfaitement, Monsieur. J'attends la copie de mon rôle.

Elle raccroche.

AUBIN

L'album a une couverture marron, paraît-il.

MARTHE

Bien. (*Elle va au bureau.*) Ils sont presque de la même couleur, tous les deux... Faites donc entrer la personne... Qu'elle prenne son album elle-même. Ce sera plus simple. (*Au moment où Aubin se retire.*) Ah ! tout à l'heure, Aubin, on doit m'apporter un rôle copié... Vous laisserez entrer ici directement, sans annoncer... (*Pendant qu'il sort, elle feuillette un album.*) « Je ne donne jamais d'autographes, écrivant toujours à la machine à écrire. » Ça c'est bien lui... (*Elle ouvre l'autre et cherche l'autographe de Barnac.*) La même chose !

SCÈNE V

MARTHE, LE JEUNE HOMME

MARTHE

Ah ! mon Dieu !... A quel âge les fait-on maintenant, les collectionneurs d'autographes !!

LE JEUNE HOMME, *rapide, balbutiant.*

Je suis en philosophie...

MARTHE, *riant.*

Quoi ?... Vous êtes ?

LE JEUNE HOMME

Je dis que je suis en classe de philo... à Janson, Mademoiselle ; il y a deux ans que j'ai commencé cet album.

MARTHE

Quelle précocité !... D'abord, lequel est-ce, Monsieur ? Le grand ou le petit ?

LE JEUNE HOMME, *intimidé, de loin.*

Celui-ci... Si vous le permettez !

MARTHE

Oh ! moi, vous savez, ça m'est égal ! Je vous laisse le choix... (*Elle feuillette.*) C'est le plus avancé. Vous avez réuni déjà beaucoup de signatures... Et des pensées notoires !... Tous les gens célèbres !... (*Elle le lui tend.*) Voilà... Monsieur Barnac a répondu à vos désirs... Il a écrit une pensée profonde. La même que dans l'autre album, d'ailleurs.

LE JEUNE HOMME, *le prenant.*

Si j'osais, Mademoiselle... je vous demanderais aussi votre signature ?...

MARTHE, *étonnée.*

Mais vous ne savez pas qui je suis... On ne demande leur signature qu'aux personnes célèbres...

LE JEUNE HOMME

Oh !... je vous ai reconnue tout de suite... J'ai même reconnu votre auto verte et blanche à la porte.

MARTHE

Comme on est au courant en philosophie ! Si vous potassez les autos parisiennes, vous serez

recalé à vos examens, je vous avertis. (*Elle le regarde des pieds à la tête.*) Vous vous appelez ?

LE JEUNE HOMME

D'Ablaincourt... Julien d'Ablaincourt...

MARTHE

J'ai connu un Guy d'Ablaincourt à Deauville.

LE JEUNE HOMME

C'est mon cousin... Il est rentré à Poitiers, maintenant !

MARTHE

Ah ! il n'a pas de veine.

Un silence.

LE JEUNE HOMME

Je vous connais depuis plus longtemps que vous ne le pensez, Mademoiselle !

MARTHE

Parce que ?... (*Il se tait et baisse la tête.*) Eh bien !... Parlez... Parce que ?

LE JEUNE HOMME

Oh ! vous ne devez pas vous souvenir !... C'est idiot !... Un matin de l'année dernière, au mois d'avril, je sortais justement du lycée... j'étais posté sur le trottoir devant une boutique... je regardais en l'air...

MARTHE

C'est une chanson connue...

LE JEUNE HOMME

Tout à coup, deux dames ont passé devant moi...

et celle qui riait m'a pincé le menton en disant : « Il a de jolis yeux, ce petit-là !... » Vous ne vous rappelez pas naturellement !...

MARTHE, *amusée.*

Oh ! oui, oui... j'ai un vague souvenir... oui, oui... Oh ! que c'est drôle !... Je vois ça !... Un petit bonhomme qui s'est mis à rougir comme un coq... et qui est resté médusé, avec sa serviette sous le bras... (*Elle l'écoute.*) Mais comment ce gosse a-t-il su le nom de la dame pressée qui lui flanquait une chiquenaude en passant ?

LE JEUNE HOMME

Un camarade à côté de moi s'est écrié : « Mais je crois que c'est Dellières... elle lui ressemble en tout cas. » Alors, j'ai été au théâtre où vous jouiez... Je vous ai reconnue.

MARTHE

Et maintenant, vous reconnaissez jusqu'à mon auto... Ça m'apprendra du reste à dire tout haut ce que je pense et à faire des remarques intempestives... Depuis lors, naturellement, votre chambre au lycée est remplie de mes photographies ?

LE JEUNE HOMME

Je ne suis pas pensionnaire au lycée, Mademoiselle... Je vis chez mes parents, qui me laissent très libre. (*Marthe fait un ah ! d'admiration.*) Vous avez deviné juste... Seulement ce n'est pas dans ma chambre que j'ai votre photographie... Tenez... (*Il sort gauchement un portefeuille.*) Vous voyez que ce n'est pas un fait exprès... Je ne savais pas que je vous rencontrerais un jour...

Et il prend dans le portefeuille une photographie cartonnée. Il la lui tend.

MARTHE, *la prend. De plus en plus amusée.*

Oh ! que c'est mignon !... Une gentillesse qui console de bien des mufleries !... Et il rougit en disant ça, comme sur le trottoir de... de quelle rue, déjà ?

LE JEUNE HOMME

Avenue Victor-Hugo...

MARTHE

Mazette !... *(Elle le détaille du regard avec plus d'attention. Sa mise est un peu négligée, mais le col et le veston sont serrés à étouffer, pour obtenir la ligne classique du jeune homme à la mode. Les cheveux rejetés en arrière, la peau claire, les yeux brillants.)* Je ne m'étais pas trompée... C'est vrai que vous avez de très jolis yeux... avec des cils retournés... *(Du doigt, elle fait le geste.)* Eh bien quoi ?... Voilà que vous rougissez encore plus !... C'est une simple constatation, vous savez... sans importance... *(Il baisse d'abord les yeux et la tête, puis, dans une grande résolution, voici que, maintenant, il la regarde avec assurance.)* Eh bien, au moins, on peut dire que vous changez rapidement de manière, vous !... Vous soutenez le regard avec crânerie... *(Sévère.)* Alors ?... C'est fini, hein ?... *(Il obéit et rabaisse les yeux.)* A la bonne heure !... Tenez, passez-moi l'album ; je suis bon prince... Je vais vous écrire une pensée.

LE JEUNE HOMME

Oh ! je vous remercie bien, Mademoiselle ! Vous êtes trop aimable.

Elle prend une chaise près du bureau et désigne au jeune homme un siège éloigné.

MARTHE

Une pensée... choisie ?... Asseyez-vous... *(Il*

s'assied.) Une pensée... Laquelle ? (Elle allume une cigarette.) Cigarette ? (Elle lui tend distraitement un étui, il se lève, va prendre la cigarette, la porte à sa bouche, puis, obéissant à une pensée brusque, il la fourre ostensiblement dans son veston.) Vous préférez la fumer dehors ?...

LE JEUNE HOMME

Non... Je préfère la garder...

Il détourne les yeux et demeure sage, dans son fauteuil, les genoux serrés et le chapeau sur les genoux. Elle le dévisage encore un instant, puis elle s'installe devant l'album, lance des bouffées rêveuses de cigarette. Le regard va alternativement de l'album au jeune homme. Un imperceptible frémissement des narines trahit une réflexion intérieure. Elle referme l'album avec brusquerie.

MARTHE

Décidément, non !... l'inspiration ne vient pas... Ecoutez... Laissez-moi ce machin... Je l'emporterai chez moi et je chercherai une phrase à tête reposée... Vous reprendrez l'album 42, rue de Courcelles... jeudi, voulez-vous ? Ou vendredi ?

LE JEUNE HOMME

Mais le jour que vous préférerez...

MARTHE, *rapide, d'un air détaché.*

Jeudi ?... A quelle heure ?

LE JEUNE HOMME

L'heure que vous préférerez également !

MARTHE

Six heures ?

LE JEUNE HOMME

Six heures.

MARTHE

All right !... Oui, mais je vois ça d'ici... Tout de suite vous allez vous imaginer des bêtises et vous vanter de cette visite à vos petits camarades !...

LE JEUNE HOMME, *protestant.*

Pensez-vous !... Soyez tranquille ! (*Il tente une insinuation.*) Même si par hasard vous me faisiez la faveur de me recevoir une seconde fois...

Il s'arrête.

MARTHE

C'est qu'à votre âge on est ou déjà supérieurement intelligent, ou stupide. Il n'y a pas le choix.

LE JEUNE HOMME, *avec un sourire malin et surnois hoche la tête.*

Je suis supérieurement intelligent.

MARTHE, *éclate de rire.*

Oui ?... A jeudi, alors !... Voilà l'album, Monsieur... (*Il prend l'album et va se retirer. Elle l'appelle.*) Au fait... vous m'avez bien nommé l'avenue... mais la boutique que vous regardiez ?... Ah !... vous voyez que je vous colle ?...

LE JEUNE HOMME

Je crois, je suis sûr même que c'était un chapelier...

MARTHE

Ah ! c'était un chapelier ?... Eh bien ! regardez là... que je me rappelle la scène du crime... (*Elle lui montre le mur. Il regarde, un peu interloqué, souriant bêtement.*) Lisez l'inscription... Chapeaux... 29 fr. 75. (*Il se prête à la plaisanterie, sans bien comprendre. Elle lui prend le menton entre le pouce et l'index,*

le fixe bien dans les yeux et lui donne une pichenette sur la joue.) Maintenant, la scène est complètement reconstituée... Allez, mon petit...

Le jeune homme, ravi, de la porte salue. Marthe lui fait un gentil signe de la main.

LE JEUNE HOMME

Au revoir, Mademoiselle ! A jeudi.

Empressé, il disparaît. La porte à peine claquée, elle formule sa gaieté dans une exclamation comique et mutine.

MARTHE

Ces gosses !... (De la main au piano elle fait, en passant, un arpège joyeux. Mais, tout à coup, elle s'arrête net. Un nuage passe sur son petit front. La figure se contracte, se plisse, sous une poussée d'angoisse et de mélancolie. C'est bref. Elle revient à la réalité, va au bureau, sonne et attend en se mordant un ongle. Aubin entre.) Aubin descendez me chercher tout de suite, boulevard Saint-Germain, chez Perrez, le pâtissier, une livre de petits fours glacés... glacés...

AUBIN

Mais si on sonne ?... Je suis seul ; la cuisinière n'est pas là.

MARTHE

J'ouvrirai moi-même... Tout de suite, n'est-ce pas ?

AUBIN

Immédiatement, Mademoiselle.

Il s'en va. Restée seule, rêveuse, elle ouvre plus grande la porte par laquelle vient de sortir Aubin et qui donne sur la galerie d'entrée. Elle tient toujours machinalement la main gauche sa cigarette éteinte. Elle se dirige vers la chaise longue en

chantonnant, reprise par une songerie intérieure, s'allonge, étire voluptueusement les bras, bâille, prend sur une petite table un magazine, essaie de s'y intéresser, le laisse tomber, met le coude sur la tête et regarde au loin. Elle murmure à nouveau plus mollement : « Ces gosses ! » Puis elle ferme tout à fait les yeux. Le corps ondoie sur la chaise longue. L'expression du visage se fait plus animale, plus grave dans la volupté naissante. La main qui tient toujours la cigarette retombe le long du canapé. Elle a l'attitude du sommeil. Mais elle ne dort pas, elle songe. Un grand temps. On voit par la porte ouverte dans la galerie s'avancer un homme à qui le domestique montre de loin le chemin. Sur le seuil il s'arrête, le chapeau et un manuscrit roulé à la main. Celui-ci est de quelques années plus âgé que l'autre, les traits plus mâles et plus définis. Il sourit en regardant Marthe, puis entre sur la pointe des pieds et pose son chapeau. Marthe, les yeux clos toujours, porte la cigarette éteinte à sa bouche : les lèvres essayent en vain d'aspirer la fumée. Le jeune homme, sans bouger, tire de sa poche une boîte de tisons, gratte une allumette qui s'enflamme. Le bruit fait sursauter Marthe.

SCÈNE VI

MARTHE, SERGYLL

SERGYLL

Du feu ?

Il s'approche aimablement et gaiement en tendant l'allumette.

MARTHE

J'ai eu peur !... Comment es-tu rentré ?

SERGYLL

Pas par la fenêtre, bien sûr !

MARTHE

Chut !

Elle va par prudence à la porte en regardant si Aubin n'était pas dans la galerie.

SERGYLL

Rassure-toi... Quand j'ai demandé Mademoiselle Dellières au concierge, ton larbin, qui passait justement devant la loge, m'a dit : « Elle est là. » Poliment, il est remonté m'ouvrir lui-même... Alors, une fois entré, j'ai déclaré, comme convenu, que j'apportais le rôle de Madame...

MARTHE, *appelant.*

Aubin !

SERGYLL

...il m'a indiqué le salon, la porte ouverte... je t'ai vue seule, les yeux fermés, tenant en main une cigarette froide... Tu sais le reste.

MARTHE

Cette façon d'entrer !... Attends que je sonne pour m'assurer que le valet de chambre est bien redescendu.

SERGYLL

Bonjour, Manoune.

MARTHE

Fais attention.

Il veut l'embrasser, elle se retire.

SERGYLL

Rien à craindre.

Il tend le rouleau de papier.

MARTHE, *après encore quelques secondes d'attente, constate, rassurée.*

Oui, le domestique est redescendu.

SERGYLL

Voilà ton rôle.

Il le lui tend.

MARTHE

Merci, tu me rends service... Je l'ai à peine regardé. Maintenant, file.

SERGYLL

Oh ! une minute, au moins... le temps de souffler.

MARTHE

Tu ne sais pas comme ça m'est désagréable de te voir ici, dans cette maison. Ta vue me choque... ta voix m'horripile tout à coup... *(Avec humeur.)* Ne te suffisait-il pas de laisser le manuscrit chez le concierge...

SERGYLL

Mais c'est toi-même qui m'as autorisé à monter... J'avais envie depuis si longtemps de connaître l'atmosphère dans laquelle tu passes une si grande partie de ta vie... Laisse-moi jeter un coup d'œil sur ton portrait de Farmenge et je déguerpis.

MARTHE

Soit ! le temps de compter jusqu'à dix.

Elle le lui indique.

SERGYLL

Ah ! épatant... C'est bien ton mouvement... l'attache de l'épaule. Epatant !... Tiens, j'imaginai le bureau à droite alors qu'il est à gauche...

MARTHE, *de plus en plus impatientée.*

As-tu fini de faire le commissaire-priseur ?

SERGYLL

Ecoute, c'est un peu toi, ici... les meubles où tu t'assieds, au milieu desquels tu circules. Si j'avais voulu vraiment pénétrer dans la place, je pouvais me présenter moi-même à Barnac pour lui proposer une affaire de film, par exemple... Et tu n'en aurais rien su.

MARTHE

Cette réflexion mérite amplement la porte... Tu verras, l'escalier aussi est très beau...

SERGYLL

Manoune... Manoune jolie... gronde pas !... Ne gonfle pas ton collier de Vénus comme si tu allais foncer sur moi.

MARTHE

J'avoue que je ne me rendais pas compte de l'impression immédiate que notre tutoiement, sous ce plafond, allait me produire, dès les premiers mots... Il me semble qu'il y a ici la complicité de deux cabots...

SERGYLL

Comme tu nous rabaisses !

MARTHE

Et cette familiarité-là donne tout à coup un aspect installé, sérieux, à une aventure (*A voix appuyée*) passagère !...

SERGYLL

Merci !... Etait-il bien utile de me le rappeler ?...

Ma soumission, depuis un mois que tu as daigné me remarquer, doit te prouver suffisamment que je ne m'illusionne pas là-dessus. Sois tranquille, ce n'est pas parce que j'ai franchi un jour cette porte par curiosité, et par hasard, que je romprai pour cela le secret... la limite que tu m'as assignée...

MARTHE, *les poings au menton.*

Oh !... le secret ?... Voilà l'inquiétude quotidienne... le mot à la fois rassurant et torturant. Le secret ?... Est-ce bien vrai, au moins ? Cette bouche ne s'est-elle jamais vantée de ce qu'elle a reçu ?...

Elle s'avance vers lui, sombre et anxieuse.

SERGYLL

Sois rassurée, complètement rassurée.

Il essaie de lui prendre amicalement la main. Elle la retire.

MARTHE

Je frémis toujours... oh ! pas pour moi, grand Dieu... (*Avec colère.*) Il m'arriverait une bonne catastrophe de ce genre que je ne l'aurais pas volée, Dieu non ! C'est qu'il y aurait une justice ! (*Soupir.*) Mais... l'idée qu'il pourrait éprouver une peine !... Et celle-là serait si grande, si désolante... Ce serait si injuste qu'elle lui arrive à lui !... Voyons, quand tu es chez Gaumont ou Pathé, quand tu tournes avec des acteurs, qui, malgré tout, me connaissent ?... Des vantardises stupides, peut-être ?... Hein ?...

SERGYLL

Au ciné, dans le travail, il n'existe aucune intimité. Ce n'est pas comme au théâtre... On ne se parle avec un peu de laisser-aller qu'en wagon...

MARTHE

Tu vois... Eh ! bien, l'autre jour, lorsque tu es allé tourner à Nice ?...

SERGYLL

Pas plus ce jour-là que les autres... Ne fais pas cette tête effarouchée d'angoisse.

MARTHE

J'aime mieux te croire !

SERGYLL

A la bonne heure... Et, là-dessus, je te débarasse de ma présence qui, je le sens, est au-dessus de tes forces...

MARTHE

Exactement !

SERGYLL

Ah ! au fait. (*Il tire de sa poche un petit paquet ficelé.*) Tu avais laissé ce petit paquet... J'ignorais s'il avait quelque importance. Je l'ai apporté en tout cas.

MARTHE

Tu as eu raison. Ce sont des épingles spéciales pour paginer le manuscrit de la pièce... Il n'y a qu'un magasin, à Paris, où on les trouve.

SERGYLL

Le manuscrit en train ?

MARTHE, *allant à la table et frappant sur le manuscrit.*

Et c'est beau, je te prie de le croire !

Elle a, en prononçant « beau », un air d'extase.

SERGYLL, *prend son chapeau pour s'en aller.*

Dis donc, il n'y aurait pas un bout de rôle pour moi, là dedans ?

MARTHE, *gouaillant.*

Non, mais... des fois... par exemple !...

SERGYLL

Je dis ça à la blague... Mon physique et mes affaires me confinent dans le ciné, mais je pourrais très convenablement jouer un rôle de comédie. Penses-y tout de même, à l'occasion.

MARTHE

Je te prie de ne jamais renouveler une allusion de ce genre, n'est-ce pas ?... Te rends-tu compte de la saleté que tu me proposes là ?... Que je t'imisce dans notre vie commune ?... La trahison sous sa forme la plus vile, alors ?... Grand merci ! Ce n'est pas mon genre.

SERGYLL

Laisse-moi rire... Tu en as de bonnes !... La trahison, mais où commence-t-elle pour toi ?

MARTHE

Elle commence à ma lâcheté, c'est entendu, mais elle ne finira pas dans la complicité.

SERGYLL

Tu l'as déjà dit tout à l'heure, d'une façon particulièrement blessante, et tu le redis, comme si je te proposais quelque chose de monstrueux... comme si mon cœur et ma personne étaient choses si basses que tu leur fasses bien de l'honneur en les acceptant.

MARTHE

Si tu imaginais de quel mépris, de quel dégoût de moi-même je paie mes faiblesses ! Si tu connaissais les remords de mes lendemains !

SERGYLL

Vrai ?... Tu as le désir honteux... Pas toujours, en tout cas, heureusement... (*Il se rapproche d'elle et lui parle presque dans la nuque.*) J'ai dans l'oreille les éclats de ton rire, de ton plaisir... ce que tu m'as dit, les bras noués autour du cou, et qui ne s'oublie pas... Est-ce que tu mens lorsque tu murmures des phrases de ce genre : « Ta peau sent la pêche mûre... tes yeux se... »

MARTHE, *une lumière de fureur s'allume dans ses prunelles. Elle saisit un presse-papier et le lève comme une menace.*

Suffit, n'est-ce pas ?... ou je te jette ça à la tête !

SERGYLL

Et nos nuits valent bien tes remords !

MARTHE

Ah ! tu oses... tu oses !

SERGYLL

C'est trop fort tout de même !... Tu vous traites avec un de ces mépris !... N'est-ce pas toi qui es venue à moi la première ?... Alors, sans doute, je n'étais ni vil, ni odieux ?

MARTHE

Oui ! je t'ai pris... je t'ai pris, sache-le, comme une chose qu'on trouve belle, qui vous plaît une

heure et dont on apaise l'envie... Je t'ai pris comme une chose passive, entends-tu ?

SERGYLL

Vas-y !... Comme un domestique !... De passive tu as fait passade... La jeunesse ne compte qu'à de certaines heures... je le sais bien... J'ai déjà lu l'axiome, autrefois... (*Déclamant.*) « Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est gr... »

MARTHE, *hors d'elle, lui coupant la parole.*

Ah !... ne touche pas à celui-là !... Pas un mot sur cet homme... ou, aussi vrai que je suis ici, je ne te revois de ma vie... Ça, c'est la chose sacrée !... Tu peux dire de moi ce que tu voudras, j'accepte, et tu n'en diras pas plus que je n'en pense... mais, sache, si tu ne l'as pas suffisamment compris, que cet amour-là, c'est toute ma fierté, ma vénération profonde, absolue... mon âme... et ma chair aussi...

SERGYLL

Et tu le trompes... Arrange ça !

MARTHE

Imbéciles et fats que vous êtes tous, qui croyez quand une femme se donne, quand ses désirs ont parlé plus haut que son cœur, qu'elle efface en même temps des années d'immense affection, d'une affection où les sens trouvent peut-être une place restreinte, mon dieu, c'est certain, mais où la tendresse n'a pas de bornes !... Oui, il est possible que, certains matins, à de certaines heures, on éprouve le besoin de se sentir étreinte par des bras jeunes, touchée par une bouche de vingt

ans, comme on éprouve le besoin de se griser d'été, de courir dans le soleil... Cela s'appelle tromper... et c'est tromper, en effet, misérablement... Mais, dans ce cas, nous savons bien, nous autres femmes, à quoi nous en tenir !... Cela m'empêche-t-il de boire ses paroles à cet homme-là... de le chérir avec passion, et d'éprouver un vrai plaisir physique à vivre tout près de lui, une sympathie perpétuelle de la peau et de l'esprit... Je n'ai pas su lui faire certains sacrifices, celui de ma liberté... c'est lâche... très lâche... Cependant si cet homme, si âgé soit-il, me demandait de me jeter par la fenêtre, je crois que je le ferais sans hésiter une seconde... Comprends si tu peux, mon petit, mais ça c'est la vérité et qui part de là...

Elle se frappe le cœur et s'en vient tomber rageusement sur la chaise-longue. Grand silence.

SERGYLL, *va à elle, la voix douce, timide.*

Pardonne-moi, Manoune... J'ai eu un moment d'impatience. J'ai manqué de tact vis-à-vis de toi.

MARTHE

D'ailleurs, dès que je t'ai vu entrer ici comme chez toi, plaisantant, dans un endroit où je ne pénètre qu'avec une sorte de respect extasié, j'ai eu l'impression nette que l'incident allait surgir. Je me suis repentie immédiatement de t'avoir laissé monter dans un moment de désarroi nerveux et je viens de mesurer la distance infinie qui sépare encore deux êtres quand ils se sont tout donné d'eux-mêmes.

SERGYLL

Cette distance, ne crois-tu pas que je pourrai la combler un jour, à force de patience et en rectifiant mes défauts ?

MARTHE, *haussant les épaules.*

Ne dis donc pas d'insanités !

SERGYLL

Tu as eu raison de me les indiquer vertement et de me faire comprendre que j'agissais à la légère, comme un gamin... Je ne suis pas un gamin. Il y a en moi un côté sérieux, grave, pratique aussi... Je me trouve en face d'un grand amour sérieux, je n'ai nulle intention de le déranger ou de m'y immiscer, comme tu le prétends... C'est à moi de m'en accommoder et d'acquérir dans ton cœur, à force, la petite place que j'ambitionne.

MARTHE, *affalée, le coude dans les coussins.*

Mais non ! C'est de la folie pure !

SERGYLL

Ne me décourage pas, Manoune, je t'en prie, quand je tiens un langage meilleur... Laisse-moi une illusion dont tu profiteras... (*Humblement.*) Il ne faut pas me chasser, ou, du moins, me chasser, avant que ta satiété ne soit venue... Je t'ai comprise : ce n'est pas moi qui t'irrite particulièrement, mais tu te morigènes toi-même en proportion du remords que tu éprouves...

MARTHE, *mordant son mouchoir.*

Ah ! le remords l'emporte !

SERGYLL

Alors, tu t'accuses et tu exagères terriblement tes torts, mon pauvre chat... Au fond, quelqu'un de sincère pourrait-il te blâmer de rechercher, à cause même de l'écart d'âge qui te sépare de ton ami, quelques expansions de jeunesse ?... Tes

remords sont naturels, mais tes plaisirs le sont aussi... (*S'asseyant.*) Il est nécessaire que je comprenne bien la situation et la place que tu m'as réservées... Je vais me faire autre, et plus humble, Manoune, plus effacé encore dans ta vie, si tu veux bien m'y conserver un petit coin.

MARTHE

Je t'ai averti... J'ai été sincère !

SERGYLL

Oui, un beau matin, je recevrai mon ordre de départ, j'apprendrai ainsi que j'ai cessé d'exister dans ton souvenir ; c'est entendu. Mais laisse-moi, jusque-là, courir ma chance et lutter contre ma fin !... Ne pense pas que je puisse devenir le moindre obstacle à ta vie ! Du reste, sois tranquille ; je le vénère autant que toi ton grand homme !... La fois où je l'ai rencontré, où on m'a présenté à lui, j'ai balbutié : « Maître ! maître ! » avec un petit serrement de cœur très douloureux... et s'il arrivait là, en ce moment, et qu'il me reprochât ma conduite, il me semble que je serais sidéré... je m'écroulerais à genoux en disant : « Pardon, maître, pardon !... » Alors, tu vois ?... Je sais que ce grand homme est bon.

MARTHE

Ah ! oui !

SERGYLL

Délicat, sensible, modeste même, malgré sa gloire, et qu'il t'aime d'un amour profond... (*Elle éclate en sanglots.*) Manoune !... voyons, Manoune, n'aie pas de chagrin... Manoune chérie...

Elle n'entend plus rien. Elle pleure. Le téléphone sonne.

MARTHE, *se dégage sans se presser
et se tamponnant les yeux.*

Laisse !... Passe-moi l'appareil... Allô !... (*Elle se lève précipitamment.*) C'est toi ?... Pas possible ! Qu'est-ce qu'il y a ?... Mais qu'est-ce qui est arrivé ?... Quel malheur ?... La statue est tombée par terre ?... (*Elle essaie de rire.*) C'est comique... Alors, ça s'est passé pendant que vous étiez là ?... A huit jours ?... Eh ! bien, vrai ! voilà qui est réjouissant... Tu as pu prendre le train de deux heures ?... Et pourquoi n'es-tu pas venu ici directement ?... D'où téléphones-tu donc ?... De chez Legardier ?... De la Mazarine ?... (*Elle met la main sur le récepteur et fait des signes d'effroi à Sergyll.*) C'est donc ça que j'entends si nettement !... Mais, mon chéri, je ne pouvais pas être chez moi, je t'avais promis de recevoir à ta place. Je crois bien, coco, arrive ! A tout à l'heure... (*Elle raccroche le récepteur.*) Vite, vite, décampe !... Il sera là dans deux minutes... Il téléphonait de la Bibliothèque Mazarine, juste à côté... Le temps de sauter dans son taxi, il sera là...

SERGYLL

Il n'y a donc pas eu d'inauguration ?

MARTHE

Un accident stupide... Tu vois de quelles imprudences on est capable ! Ce sont toujours les choses les plus invraisemblables qui arrivent, dans la vie !... Dépêche-toi... Oh ! je m'en veux !

SERGYLL, *à la porte, réfléchissant.*

Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas venu ici directement, au lieu de téléphoner ? Pourquoi ?

MARTHE, *le poussant.*

Pour savoir s'il devait passer me prendre chez moi ou si j'avais réellement tenu parole... Ne traverse pas le quai surtout... Prends par la rue Bonaparte, à gauche... Descends quatre à quatre. Tu n'as que le temps... Oui, oui, je te ferai téléphoner un de ces jours par Miss...

SERGYLL

Sans faute ?

MARTHE, *évitant tout contact d'adieu et refermant la porte.*

Puisque je te le dis !

SCÈNE VII

MARTHE, seule.

Sergyll parti, elle a un léger mouvement à la fois de répulsion et de soulagement.

MARTHE

Il n'a rien laissé au moins ?... *(Elle inspecte.)* Non, rien. *(Elle court à la fenêtre.)* Bon ! ça y est... Enfin ! *(Elle sonne le domestique. Quand il entre, elle prend un air détaché, naturel.)* Aubin, il y a longtemps que vous êtes entré ?

AUBIN, *apportant le paquet de gâteaux ficelés,*

A l'instant... Faut-il préparer le thé ?

MARTHE

Tout à l'heure, quand Monsieur sera là... Posez les gâteaux... Je vous sonnerai... laissez la porte ouverte. *(Il sort. Elle retourne à la fenêtre. Elle énumère.)*

Taxi... taxi... voiture... Non, ce n'est pas lui...
(*Tout à coup.*) Ah ! voilà.

Elle referme la fenêtre, va prendre sur le piano le rôle copié que Sergyll a apporté et se met exprès à répéter à haute voix. On entend des choses comme « A quoi bon mentir ? Les infidélités de l'imagination sont-elles des arguments pour votre cruauté ? Eh bien ! non, Philippe ! Vous venez de porter des accusations contre lesquelles je m'insurge. A quoi bon prolonger une équivoque... » De temps en temps elle baisse le ton pour prêter l'oreille aux bruits de l'antichambre. Quand elle a entendu claquer la porte, elle élève la voix et récite avec gestes.

SCÈNE VIII

BARNAC, MARTHE

BARNAC, *sur le seuil en chapeau et en pardessus, tête basse.*

Quelle aventure !... Crois-tu ?

MARTHE, *se jette à son cou, avec élan.*

Pauvre chéri !... Je suis désolée !... Où as-tu déjeuné ?

BARNAC

Mais, à Melun, avec les autres...

MARTHE

Tu dois être éreinté ?... Comment cette bête d'histoire a-t-elle pu arriver ?

BARNAC

Tout à l'heure. Je te raconterai en détail...
Qu'est-ce que tu faisais ? Tu répétais ?

MARTHE

Mon rôle pour la matinée de gala de l'Opéra-Comique. Je n'arrive pas à me le mettre dans la tête... (*Elle s'empresse, maternelle plus même que de coutume.*) Enlève ton pardessus... Tu avais bien ton foulard ?... Ah ! oui, il est dans la poche... mais l'as-tu mis ?... Avec ces différences de température !...

BARNAC

Il est venu beaucoup de monde ?

En dissimulant son visage, il va à son bureau.

MARTHE

Au fait, tu es tellement distrait que tu avais oublié de décommander Carlos et sa partition. Il est aussi venu, cet idiot de Jalligny...

BARNAC

Tiens, oui ?... Alors ils sont venus ?

MARTHE

Tu ne m'écoutes donc pas ?

Elle rit.

BARNAC, *levant la tête.*

C'est vrai ! Il faut m'excuser. Je suis un peu abruti.

MARTHE

Tu as l'air extrêmement fatigué, en effet.

BARNAC

On le serait à moins !... Mais figure-toi qu'en plus j'ai travaillé et même très bien travaillé dans le train !

MARTHE, *extasiée tout de suite.*

Comment ça ? Tu es prodigieux ! Quel homme !

BARNAC

J'ai pris le train tout seul (*Etonnement de Marthe*) ou du moins, il n'y avait personne dans mon compartiment... J'en ai profité pour écrire toute une longue scène sur des feuilles que j'avais emportées au cas où j'aurais eu à préparer un discours !

MARTHE

C'est inouï !

BARNAC

Bref, j'ai fait la scène du trois, tu sais ? celle qui ne marchait pas... Ça me préoccupait... Je l'ai recommencée entièrement... Je crois que c'est épatant maintenant... Elle attaque bien... Et puis ton rôle est magnifique !

MARTHE *bat des mains.*

Oh ! que je suis contente !... Tu me liras tout à l'heure ?

BARNAC

Tout de suite, si tu désires ?

MARTHE

Non... repose-toi... Il faut que tu me racontes Melun d'abord. Procédons par ordre.

BARNAC

Idiot, idiot, Melun !... Nous n'en finirions pas ! Je crois que la petite fille préférera d'abord la scène... (*Il lui touche du doigt le menton.*) Et puis je suis dans tout le feu de l'inspiration !...

MARTHE

Eh bien ! attends une minute... Veux-tu un peu de thé ? Je t'ai fait préparer quelques gâteaux... Tu verras, ceux-là sont excellents... C'est une spécialité... J'ai pensé que tu aurais faim.

BARNAC, *prenant des papiers dans la poche intérieure du pardessus qu'il vient d'enlever.*

Non... Je désire même ne pas être dérangé. J'ai hâte de te lire la chose...

MARTHE

Et moi aussi j'ai hâte de l'entendre, tu imagines !... Rien ne me passionne plus !... J'écoute...
Elle lui envoie un baiser de loin.

BARNAC

Nous allons faire un peu de mise en scène... Un fauteuil là... La chaise longue où elle est... Allonge-toi... *(Il pousse un fauteuil au milieu.)* Tu es allongée à l'entrée...

Elle obéit intéressée.

MARTHE

Vraiment, tu vas faire déjà de la mise en scène ?

BARNAC

Oh ! esquisser !... Pour avoir un point d'appui, pour que ce soit plus vivant. Toi, tu liras ton rôle...

MARTHE

Je m'y reconnaitrai ? Au crayon ?

BARNAC

Très bien... Je te passerai les feuillets l'un après l'autre.

MARTHE

Mais toi alors ? Comment t'en tireras-tu ?

BARNAC

Je me rappellerai le texte... Et puis, l'homme ne dit presque rien... Je préfère avoir tout de suite la scène dans l'œil... comprends-tu ?

MARTHE

Seulement, je vais lire très mal... Très mal, je t'avertis !

BARNAC

Ça ne fait rien.

MARTHE

Je ne pourrai pas mettre les intonations...

BARNAC

Si... si... tu dis toujours très juste.

MARTHE

Mais cette fois !

BARNAC, *lui donnant une page seulement.*

Voilà ton premier feuillet... (*Elle va jeter les yeux dessus. Il lui fait signe d'attendre.* Je passe l'entrée, un peu confuse sur ces notes... mais le reste est clair, tu verras... Donc, il entre.

Il se pose dans une attitude d'acteur.

MARTHE

Tu entres !

BARNAC

J'essaie naturellement de t'embrasser.

MARTHE

Je reste toujours sur la chaise-longue ?

BARNAC

Non, tu te lèves... (*Elle se lève.*) Je te donnerai à peu près la réplique.

MARTHE, *lisant.*

« Tu ne sais pas comme ça m'est désagréable de te voir ici, dans cette maison ... Ta vue me choque. »

Elle s'arrête.

BARNAC

Eh bien ?... Continue... pourquoi t'arrêtes-tu ?

MARTHE, *lisant et reprenant.*

« ...dans cette maison... Ta vue me choque !... Ne te suffisait-il pas de laisser ce... »

*La voix s'étouffe.*BARNAC, *continuant de jouer.*

« Mais c'est toi-même qui m'as autorisé... » (*Il s'arrête à son tour.*) Après ? Souffle-moi...

MARTHE, *extraordinairement troublée, lit en balbutiant.*

« J'avais depuis si longtemps envie de... »

BARNAC, *reprenant vivement.*

« J'avais envie depuis si longtemps de connaître l'atmosphère dans laquelle tu passes une partie de ta vie... » (*Cette fois il s'interrompt et la considère. Elle demeure muette, atterrée.*) Qu'est-ce qu'il y a ?... Pourquoi restes-tu en panne ?... Ça ne te plaît pas cette entrée ? Qu'as-tu ?

MARTHE, *pâle sourire, mouvement nerveux du bras.*

Rien... rien...

Elle parcourt du regard, puis relâche la tête et fixe Barnac dans une expression défaite, mais qui lutte encore contre le frémissement progressif qui monte en elle.

BARNAC

Décidément, tu es figée, Marthon ?... Tu ne comprends pas bien la scène ?... Elle est très belle pourtant, je t'assure... très pathétique... Seulement, il y a quelque chose qui la rend humaine... terriblement... quelque chose que je ne t'ai pas encore raconté, et qui va t'éclairer... tout mettre en valeur... Voilà... Précédemment, on a vu que l'amant en titre... le protecteur... éprouvait des soupçons... Un ami l'a mis en garde contre la trahison... Comme un bon auteur dramatique qu'il est, il a tout de suite organisé un petit guet-apens, plus ou moins machiné... Le métier veut ça !... *(Il ricane, puis reprend.)* Deux sténos placées derrière une porte... l'une écrit ce qu'elle pourra entendre... l'autre, au fur et à mesure, devra traduire ce que sa compagne aura pris. Tu vois, ce n'est pas très fort !... *(La figure de Marthe grimace affreusement. Le corps fléchit.)* Il a organisé ce traquenard enfantin, d'abord pour mieux détourner les soupçons de la fine mouche, mais surtout pour fuir cet acte de surveillance dont il a honte... Il est tellement sûr que les feuillets seront la preuve saisissante de l'innocence, il a tellement confiance... il...

MARTHE, *défaillante.*

Est-ce que ?...

BARNAC, *violent.*

Laisse... N'interromps pas, je te prie !... A l'heure dite, il erre dans Paris... le cœur un peu étreint... Tout à coup, il n'y tient plus... Que se passe-t-il là-bas ?... C'est trop bête ce traquenard-là, vraiment !... Quel misérable moyen de vaudeville !... Il rentre chez lui, décidé à avouer

sa honte... Le voilà qui met la clef dans la serrure... se faufile, monte dans la petite pièce où se tiennent les sténos... « Bonjour, Mesdemoiselles ! Ne vous dérangez pas ! » Tout de suite, d'en bas, parviennent jusqu'à lui des voix, des voix chuchotantes. Il ne reconnaît pas le timbre de l'homme... Qui est-ce ?... Donnez ! Il saisit les feuillets qu'on lui tend en silence... Il lit... C'est bien ça, parbleu !... Un goujat tout à l'heure a insulté la petite et elle s'est rebiffée !... Les larmes montent aux yeux du pauvre bougre... Oui, mais pourquoi les complices ne lui donnent-elles pas tous les feuillets, les derniers feuillets ?... Pas encore traduits ?... Allons donc ! Pourquoi ce choix ? Il y a de l'écriture sur ces pages !... D'ailleurs, il connaît la sténographie, il n'a pas besoin de traduction... Mais, au moment où il empoigne le paquet et va continuer sa lecture, un mot, un mot crié derrière la tapisserie lui serre le cœur... il se penche, il écoute... Alors... alors... en une minute, il a compris tout... le présent et le passé !...

MARTHE, *éperdue.*

Paul, tu as...

BARNAC

Ah ! tu commences à comprendre ce qu'elle peut donner cette scène muette, hein ?... Te la représentes-tu, toi qui as de l'imagination ?... L'homme accroché au rideau... Il a envie de bondir... de descendre l'escalier quatre à quatre.. de... Mais, ce n'était encore rien !... Oh ! il y a mieux !... C'était encore trop beau pour lui !... Quelque chose de plus terrible l'attend... Une voix monte, et ce n'est plus celle du partenaire inconnu. Cette fois, c'est la voix de l'être chéri... et il lui est donné d'entendre ce qu'on n'entend

généralement jamais... l'aveu secret... la prière du soir... le cri d'affection sincère, l'élan désolé, triste et tendre pour le vieil homme !... Ça, c'est plus affreux que tout !... Assez ! assez !... Il ne veut plus rien écouter... Il s'enfuit pendant le colloque abominable... Il entraîne les guetteuses, il serre les pages dans son poing... Il se cogne aux passants... Il va... il va... puis... Puis, tu sais la suite !... Dix minutes après, il est là... Après avoir téléphoné, pour donner à l'amant le temps de disparaître, il est là, seul avec elle, se demandant s'il ne va pas se venger comme une bête sur une bête... As-tu compris, cette fois, toute l'horreur terrible de la scène ?... Dis ? dis ?... Salope !... Mauvaise petite rosse !... Réponds... réponds donc !... Hein !... hein !... chienne !...

Il la saisit sous le cou, la renverse sur la table, puis la lâche parce qu'elle pousse un cri. Silence palpitant.

MARTHE

Faut-il que je m'en aille tout de suite ?

BARNAC

Et c'est tout ce que tu trouves à répondre !... Déjouée, le masque bas, tu prends tes cliques et tes claques !... Admirable !... Tu ne m'as laissé parler sans m'interrompre que pour connaître jusqu'à quel point j'avais soulevé le voile... Puis, renseignée et jugeant la partie perdue, froidement, tu ramasses tes nippes... Pas un mot d'explication pour te justifier !

MARTHE

D'explication ?... Quand ma vie s'écroule, quand je suis là, comme quelqu'un qui va mourir, et que j'entends ton cri d'affreuse douleur au-dessus de ma tête !... Qu'est-ce que tu veux que

j'explique ?... Je ne sens même plus rien, tant je dois souffrir... C'est le sang-froid qu'on éprouve dans les grandes catastrophes... On se dit : « Bon, ça y est. C'est l'heure, voilà tout !... » Exactement comme si on tombait au fond de l'eau !... Ça y est... c'est fini !

BARNAC, *le poing dressé.*

Non, pas fini !... Maintenant, à mon tour !

MARTHE, *le regardant avec une désolation sans bornes*

Mon pauvre grand chéri !... Comme tu vas souffrir !... Et c'est à moi, moi qui t'aime tant, que tu devras cette souffrance-là qui t'empoisonnera pendant des années, même quand je ne serai plus là !

BARNAC

Plains-moi !... Te rends-tu bien compte que tu es un être dénaturé... un de ces êtres inclassables, mais dont la psychologie m'échappe totalement, par exemple !... Je n'y comprends rien, je l'avoue !... J'ai peur de soulever le voile tout à fait... Oui, sais-tu bien que tu m'épouvantes ?... Cette indignation avec Jalligny, et deux minutes après cette sorte de levage clandestin entre deux portes, puis... Oh ! le mystère à la fois de tes appétits et de tes ruses combinées !... Mais parle donc !... Explique-toi une bonne fois avant que tu disparaisses pour toujours... N'emporte pas ton énigme !

Il la tient aux poignets.

MARTHE

Plus tard, Paul, oui, tu sauras tout de moi !... Et si je ne te revois pas, je te ferai une confession écrite.

BARNAC

Non. Maintenant ! Maintenant !

Il la jette sur un fauteuil.

MARTHE

Mais nous souffrons trop !... la blessure est trop nouvelle... Tu ne supporteras pas cet aveu !

BARNAC

Des faits !... La vérité avant la séparation !... Et ne la mâche pas... en admettant que des lèvres de cette sorte puissent jamais dire la vérité !... Va donc ! Je suis homme à l'écouter sans broncher ?

Il se poste devant elle, avide et terrible.

MARTHE

Avant tout, il y a une chose dont tu ne peux douter, c'est que je t'aime comme jamais de ma vie je n'ai aimé quelqu'un. (*On entend un amer éclat de rire.*) Ne raille pas, tu sais que c'est exact !... Rien ne m'attachait à toi, pas même l'intérêt... J'aurais les hommes que je voudrais. Non, rien ne m'attachait à toi, si ce n'est le plaisir de t'aimer... J'aimais tout de nous, ton esprit, nos joies, nos blagues, nos baisers, nos étreintes... (*Nouvel éclat.*) Mais oui, nos étreintes... notre façon de vivre à deux...

BARNAC

Passe ! Passe !

MARTHE

Notre manière de comprendre les choses... les gens, les conversations des autres, le spectacle quotidien...

BARNAC

Si c'était vrai, pourquoi, malheureuse, cette vie double ?

MARTHE

Ah ! voilà ! Paul, tu ne te trompais pas, tout à l'heure, et il faut que tu connaisses la vérité... Voilà... figure-toi... (*A voix très basse*) je suis un monstre.

Elle le dit d'une façon si étrange que Barnac a presque un mouvement de recul et d'effroi glacé.

BARNAC

Ah !

MARTHE

Oui... je suis un monstre affreux... celui dont vous ne parlez pas dans les livres, dans vos pièces, tant il est abject... Et on a bien raison de le passer sous silence, comme indigne d'être noté !... Il existe pourtant, à plus d'un exemplaire... Ecoute... Je suis ce monstre : (*Elle se lève pour l'avou*) la femme qui a des sens !... Oui, voilà ! Quelle misère ! Je le sais bien, une femme qui cède à des attirances purement physiques est une femme méprisée et méprisable ! (*Avec élan.*) Paul, je t'adore, entends-tu, je t'adore !... De quel mot plus vrai puis-je nommer l'attachement extraordinaire qui me lie à toi... mais, je t'en conjure, pense un peu à mon passé, à la femme que j'étais avant de te rencontrer ?... A mon âge, on ne refait déjà pas ses sens, ses désirs, ses habitudes ! Un grand esprit comme le tien, qui est descendu dans le fond du cœur humain, devrait comprendre ces faiblesses, quitte à me repousser après avec dégoût !... Et, d'ailleurs, si tu n'en avais pas eu le soupçon, pourquoi m'aurais-tu fait surveiller au point d'attacher une gardienne à mes pas ?...

Mais oui, mais oui, tu le pressentais, tu t'en défiais !... Oh ! ces bassesses-là, tu es trop haut, trop maître de ton cerveau pour les absoudre, et nous sommes, nous, de méchants petits êtres enfoncés dans la matière... Aussi, je me suis rudement méprisée moi-même, va !... Et je croyais tellement que ç'allait en être fini de cette vie-là lorsque je suis entrée dans le grand amour admirable que tu m'as offert !... Ah ! ce que j'avais envoyé promener tout le reste, mon métier, mon art lui-même ! Ce que tout le passé m'était devenu égal !... Je me sentais si fière, si heureuse... Et puis... et puis... (*Elle hésite.*) Faut-il tout dire, Paul ?... Au fait, pourquoi la moindre réserve, puisque nous ne nous reverrons plus jamais, que tu me chasses, et que tu as mille fois raison de me chasser !

Elle pleure.

BARNAC

Parle... Achève... Au point où j'en suis !...

MARTHE, *ravalant ses larmes.*

Eh bien ! je me suis aperçue rapidement que je te devenais nuisible avec mon exigence absorbante... Oui, je te trouvais moins dispos au travail... plus las... Certains jours, tes traits crispés... une pâleur, m'inquiétaient. Toi-même, avoue-le, tu as eu des inquiétudes ? Tu as consulté des médecins... L'été, on t'a envoyé dans les villes d'eaux, exprès pour t'éloigner de moi... J'ai eu la maladresse de t'y rejoindre... Alors j'ai simulé l'indifférence, même la froideur... Tu as ignoré tout un côté de ma nature ! Quand on éprouve une affection pareille à la mienne pour un homme de ta valeur, est-ce que tout notre être ne se bouleverse pas à l'idée qu'on peut être la cause

d'une diminution, à l'idée qu'on est imprudente avec sa bête de tendresse ?

BARNAC

Continue !... Comment désigner plus tristement l'abîme qui sépare un être jeune et sain de celui qui touche déjà à la vieillesse !... Oui, dis toute la folie de ce couple imprudent et de cet orgueilleux qui défiait la vie !...

MARTHE

Tiens ! c'était l'été d'il y a deux ans, justement... à Châtel... quand j'ai excursionné dans la montagne... joué au tennis... au golf... Je me suis un peu grisée de nature, de santé... Un jour de promenade, bêtement... *(Elle baisse la voix.)* Te rappelles-tu le jeune Argentin de l'hôtel ?...

BARNAC

Saleté !... ordure !... Assez !...

MARTHE, *acharnée à l'aveu, haletante.*

Seulement, par la suite, quand j'ai ressenti à nouveau ces appels des sens, quand je fus fixée, hélas ! sur mon propre compte, je n'ai pas voulu que le cœur eût la moindre place dans ces caprices... Je ne les ai acceptés qu'obscurs, anonymes, afin qu'ils ne laissent pas la moindre trace et qu'ils ne t'atteignent pas. Et avec tout ça je t'aime, je t'adore, Paul... Je te fais du mal, je voudrais ne t'en faire aucun... Ah ! je te disais bien que j'étais un monstre, et que tu avais mille fois raison de me chasser !

Elle se jette sur la chaise-longue en proie à une crise de désespoir.

BARNAC

Maintenant je sens que tu es sincère... et que

tu as lâché le paquet. Sincère dans l'aveu de tes désirs... sincère dans l'explication de tes refus et peut-être t'accuses-tu encore plus que tu ne le devrais, puisque trente ans nous séparent... Mais tout ce que tu diras sur l'acharnement que tu as mis à détourner tes sens de l'amour, à les satisfaire en dehors de moi, tout cela n'en est que plus affreux... plus irrémédiable... parce que je t'aimais, moi, en amant, le comprends-tu... et que je me moque de ta pitié ou de ta cruauté amortie. A mesure que tu parles, moi, j'ai l'envie de t'étrangler pour tout ce que tu me fais souffrir d'abominable !... Ton amant, oui... ton amant, prêt à te cogner au mur... ou à te casser les reins. Salope !... Tiens !... tiens !...

Il la rudoie.

MARTHE

Mon chéri... mon chéri !...

BARNAC, *la poussant contre la porte.*

Va-t'en, tout de suite... Allez ! Maison nette ! Ou je ne sais plus du tout ce dont je serais capable.

MARTHE, *avec une passion désespérée.*

Mon grand... mon amour !... Je t'adore... je t'adore !... Tu ne sais pas à quel point !... Oh ! ce n'est pas possible, dis, que ce soit fini, nous deux ?... Tu verras, à force, à force, si tu le veux bien, je te ferai oublier toutes ces horribles choses... Jamais plus tu n'auras à me reprocher quoi que ce soit... J'ai été égoïste et lâche, je m'en rends compte, mais tu verras bien que l'amour peut renaître !

BARNAC

L'amour ?... Tu l'as tué complètement !

MARTHE

Non, il est intact, au fond de toutes ces misères !

BARNAC

L'amour ? Tu ne l'as pas seulement tué... tu as tué la joie de l'amour... Et c'est pire !... Le pardon, deux êtres jeunes se l'octroient ; ils ont la vie devant eux pour se reprendre !... Même si je me trouvais en face d'une trahison nette, claire, en face d'un vrai amour rival qui t'aurait entraîné, j'aimerais mille fois mieux ça ! Je lutterais. Ce serait à moi d'être le vainqueur ou le vaincu, et si je t'avais reprise, la lutte même aurait apaisé la souffrance !

MARTHE

Eh bien ?... Eh bien ? Ce que tu as à pardonner, n'est-ce pas mille fois moins ?

BARNAC

Pire, mille fois !... Tu crois trouver une atténuation dans le fait que tu n'as pas donné ton cœur... mais, malheureuse, avec ta vie en partie double, tu as empoisonné pour moi le souvenir de toutes les heures passées !... Il n'y a plus une parcelle de notre existence qui ne soit pourrie désormais, et qui ne porte la marque de ta duplicité... Comprends le crime exécrable que tu as commis !... Je le voudrais, qu'il me serait impossible de t'aimer comme je t'aimais ! Qu'y a-t-il de beau, de doux et de charmant dans l'amour ?... C'est de tout mettre en commun, du matin au soir... C'est la confiance dans le regard, dans la voix... la menue monnaie du bonheur... le plaisir d'être ensemble... de rire... de se promener... d'aller, comme nous le faisons, à la campagne,

bras dessus, bras dessous, donner à manger aux canards... d'appeler, inquiet, tout à coup : « Où es-tu, mon petit coco, je ne te vois plus ? »

MARTHE

Tais-toi... tais-toi !...

BARNAC

L'amour ?... Ce n'est pas seulement les grands sentiments, le tumulte du cœur... non... Oh ! c'est aussi plus simple que ça !... C'est d'être ensemble dans une voiture, par exemple, et de dire à l'autre : « Lève la glace, tu vas avoir froid, mon chéri !... » C'est ça, c'est ça, l'amour qui ne renaitra pas... qui ne peut pas renaitre !...

Il sanglote.

MARTHE, à ses pieds.

Pardon... pardon !... Oh ! ta pauvre voix... Je t'adore... Je te ferai oublier ce vilain cauchemar. Mon amour chéri... nous ne nous quitterons pas une seconde désormais.

BARNAC

Non, impossible !

MARTHE, l'enlaçant.

Pas une seconde... entends-tu !... Je t'entourerai de tant de tendresse que tu me ressouriras, que tu me remettras un jour ma tête sur ta poitrine en disant encore : « Ma petite », comme autrefois !...

BARNAC

Non, c'est fini !... c'est fini !

MARTHE, accrochée à lui.

Songe donc ! Qu'est-ce que nous deviendrions

l'un sans l'autre... Je ne pourrais plus vivre sans toi !... J'ai mérité toutes les punitions... mais l'adieu... ah ! non ! non ! Ce serait au-dessus de mes forces !... Je deviendrai si sage, si tienne... tellement à toi !... Tu verras bien à la fin qu'on peut pardonner !

BARNAC

Tu as même rendu le pardon impossible... Tu t'es galvaudée... tu m'as ridiculisé... humilié... bassement. (*Avec désespoir.*) Pourquoi, pourquoi as-tu fait ça ?... Moi qui t'ai aimée si gentiment !... Oh ! ton parfum... qu'il est abominable maintenant à respirer !

MARTHE

Mon parfum, oui, celui de moi, blottie en toi... Donne ta bouche ! Nous nous calfeutreron dans notre chez nous, dis ? Et la campagne, dont tu parles ! Oh ! la campagne... nous irons pas ? C'est si bon l'hiver, ensemble...

BARNAC, *se débattant faiblement.*

Laisse-moi... laisse-moi... Tu m'étouffes ! Tu m'étrangles !

MARTHE

Ah ! Ce n'est pas moi qui t'étouffe !... C'est ton cœur qui faiblit !... Tu sens bien que rien ne peut nous séparer ! Donne, donne ta bouche !

On frappe à la porte.

BARNAC, *dans un sursaut.*

Entrez !

MARTHE

Es-tu fou ?... Personne maintenant ! Je t'en supplie !...

BARNAC, *la voix forte et allant à la porte.*

Si, entrez ! Je sais ce que c'est !... (*Le domestique, sur le seuil, lui remet une lettre.*) Merci... (*Il fait signe à Aubin de sortir.*) C'est une lettre... une lettre, figure-toi, que je me suis adressée à moi-même et que je viens d'écrire chez Legardier...

MARTHE

Une lettre ?... Quoi ? Que signifie ?

BARNAC

J'avais tellement la certitude des mots dont tu allais m'envelopper... je redoutais tellement ma faiblesse... qu'avant de monter ici, j'ai couru chez Legardier. C'est de là que je t'ai téléphoné, tu te souviens ?

MARTHE

Et alors ?

BARNAC

Je lui ai crié : « Accourez, mes amis. Sauvez-moi ! Appelle aussi Genius !... Venez m'arracher à la sirène... En quelques mots, elle va me bouleverser le cœur !... Dans vingt-cinq minutes, exactement, que tu sois seul ou avec Genius, sonne à ma porte et fais-moi passer cette lettre ! » Alors, je me suis précipité sur une plume, j'ai griffonné deux ou trois lignes. Et ils sont là, entends-tu, dans l'antichambre, à l'heure dite ! Ils sont là, et voici ce que contient cette lettre désespérée, écrite dans un moment de lucidité. (*Il la décachette et lit à voix haute.*) « Courage, capon ! N'écoute pas cette femme ! Sa vie avec toi n'a été qu'un long mensonge ! Tu jettes des perles aux cochons ! Sauve-toi, ou tu n'es pas digne du nom

d'homme ! » (*Avec violence.*) Je te chasse Je ne suis plus seul avec toi, maintenant, je suis sauvé !...

Il va à la porte, l'ouvre. Du geste, il appelle Legardier et Genius, qui se précipitent.

MARTHE

Paul... écoute-moi ! Reste-là !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LEGARDIER, GENIUS

BARNAC

Genius, je te demande pardon d'avoir douté de toi, hier...

MARTHE, *dans un cri de rage.*

Ah ! c'est vous, Genius, qui avez donné le premier coup de pioche ! Bravo ! les voilà les amis des mauvaises heures !

GENIUS

Croyez-vous, Madame ? Hier, quand il a exigé de moi le nom de celui qui le trahissait, un nom que je connaissais bien pourtant, je n'ai pas pu ! Je l'ai lancé sur une fausse piste, pour égarer ses recherches...

MARTHE

Vous, Genius, qui me serriez de près dans les couloirs du théâtre, vous, l'ami, professionnel !... Ah !... ils sont superbes, vraiment !...

GENIUS

N'écoute pas, Barnac, ces outrages !... L'amitié ne trahit pas comme l'amour !

MARTHE

Ah ! tu les verras à l'œuvre, quand tu seras seul, tous ceux qui ont profité de tes faveurs, envié ta gloire !...

BARNAC

Non pas !... Ceux qui, simplement, vont aider le blessé à remonter la côte et à retrouver un peu de force.

MARTHE

Oh ! je ne lutterai pas contre eux !... J'y suis décidée... Sois tranquille !... Je me laisserai condamner par eux, sans révolte !...

GENIUS

Pourquoi nous prêter de pareils desseins, Madame ! Nous ne sommes pas juges. Votre seul crime, à nos yeux, c'est de l'avoir choisi, lui !... Nous ne voyons que deux êtres qui souffrent et nous leur disons, avec tout notre cœur : « Mes chers amis, ne vous déchirez plus ! Quittez-vous plutôt !... »

MARTHE

Vous n'avez pas été les témoins de notre vie !... Alors, de quoi vous mêlez-vous ? Ecoute, Paul, pas devant les étrangers ! Si l'heure est venue de partir, dis-le... mais dis-le toi-même !...

LEGARDIER, *à voix basse à Barnac.*

Courage, vieux ! Surmonte ta douleur. La guérison est à ce prix !

GENIUS, *tout à coup, en regardant fixement Barnac.*

Assez, Genius !... Ce ne sont pas de fades paroles qu'on lui doit à cet homme-là !... Non, non,

la vérité !... Assez de cette vie qui n'est plus de son âge ni de son rang !...

LEGARDIER

Oui, Barnac ! Pas de souillure à la pensée ! Il y a des raisons plus hautes d'exister. Songe à ton renom et à ton œuvre !

BARNAC, *se redressant, en frappant sur la table.*

Soyez sans crainte. Mes amis, ne craignez rien, vous allez me connaître !...

MARTHE

Ah ! tu es bien gardé, maintenant !... Je le prévois, ils te feront, contre moi, un rempart de leur grandeur d'âme !... Eh bien, puisque tu veux que je m'en aille... si tu crois que cette séparation t'apportera le bonheur... pour toi, mais pour toi simplement, je m'en irai sans lutter, mon pauvre grand !... Car si je voulais, si je voulais tout de même... peut-être que, malgré eux... (*Elle fait un mouvement en avant, vite réprimé.*) Mais je n'en ferai rien, va !...

GENIUS, *derrière Barnac, suppliant à voix basse.*

Barnac, ne l'écoute pas, je t'en conjure !...

MARTHE, *en larmes.*

Oh !... n'ayez pas peur, allez !... J'ai dit que je le laisserais, et je le laisserai !... Mais j'ai mon cœur si gros, si gros !... Adieu, mon chéri, adieu... (*Barnac, immobile, appuyé sur la table, ne se retourne pas.*) Dis-moi adieu, toi aussi, puisqu'on ne se reverra plus... Qu'est-ce que ça te ferait de me dire adieu ?... Pourquoi détournes-tu les yeux, ces yeux qui m'ont tant aimée ? Regarde-moi d'un bon regard qui pardonne... un regard qui

aura l'air de dire une dernière fois : « Marthon... ma petite Marthon ! » Tu ne veux pas ? Non ?... Eh bien, alors... sans même nous être regardés !... Sois heureux loin de moi, mon grand... Tâche de vivre en m'oubliant très vite... et puis... tâche de... de te soigner aussi... Ah ! je ne sais plus, moi !... Là... là... n'ayez pas peur !... Vous voyez que je m'en vais petit à petit... On ne peut pas s'en aller d'un coup, quoi !... Voilà... Elle s'en va, mon grand... elle s'en va, la vilaine femme !... Souviens-toi qu'elle a été mauvaise, mais souviens-toi aussi un peu qu'elle t'a aimé d'une tendresse infinie, n'est-ce pas ?... Tu veux bien t'en souvenir ? Voilà... ça y est... Je suis partie... (*Avec un désespoir atroce, les bras tendus.*) Adieu, coco !...

Elle disparaît dans la galerie.

BARNAC, *balbutiant. les mains crispées
sur les bras de ses amis...*

Mes amis, il faudra être bon, parce que je suis un pauvre homme qui souffre beaucoup... mais beaucoup... beaucoup...

De grosses larmes coulent sur ses joues.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

La chambre de Barnac, « très dernier genre », est neuve à donner la nostalgie de la poussière. Elle fait contraste avec l'ameublement qu'on a connu dans son cabinet de travail.

SCÈNE PREMIÈRE

Dans ce décor raffiné de jeune homme, il est là, en pyjama sombre, un foulard mauve au cou. Il reçoit à deux pas d'un lit bateau, écrasé sous les soieries hétéroclites. Mais Barnac n'a pas l'air « de la même époque », et ses gestes paraissent ne point se plier aux exigences des meubles.

BARNAC, GENIUS,
GUÉRIN, MABELLA, une petite blonde.

GUÉRIN

On m'a cédé de la fine Napoléon... je ne vous dis que ça !... J'en ai acheté trois paniers... Je vous en enverrai un pour votre cave...

BARNAC

Vous êtes trop gentil, Guérin... Vous m'avez déjà procuré du Mumm 94.

GUÉRIN

Hein... était-il assez épatant !...

BARNAC

En tout cas, mon bon Guérin, ce diable de

rhume va me condamner pour un bout de temps au cru minéral et au looch, que je remets en faveur... Connaissez-vous le looch, Mademoiselle ?

MABELLA

Looch, il me semble que je connais ça... C'est un mot anglais ?...

BARNAC, *souriant.*

Vous voulez dire lock out probablement... Mais ça n'est pas tout à fait la même chose... Ceci est une espèce de lait d'amandes. Mon barman s'appelle Leclercq et il est pharmacien au coin de la rue.

MABELLA, *regardant la fiole.*

On dirait un biberon sans tétine.

GUÉRIN

Laissez donc toutes ces sales drogues !... Quand on est vert comme lui !... A quatre-vingts ans il vous sifflera une bonne bouteille de chablis pour se débarrasser d'un coryza !

GENIUS, *frappant sur l'épaule de Guérin.*

Il est étonnant, notre cher agent général... Puisqu'on se donne du cher, allons-y !... Sacré Guérin !... Les affaires et la table...

GUÉRIN, *clignant de l'œil.*

Et les petites poules.

BARNAC

Il y a ça aussi... Tous les samedis, hein ?... Rue Labruyère ?...

GUÉRIN

Mais oui, mais oui... tous les samedis... (*Mon-*

trant Barnac.) Lui aussi n'est pas insensible à la petite poule !... Je le connais !

GENIUS

Ignorez-vous, mon cher, que notre académicien s'est plongé depuis un an dans les lectures et les connaissances les plus graves... Tenez, Guérin...

Il prend des livres sur la table.

GUÉRIN, *lisant les titres.*

La Critique de la raison pure... La Monadologie... Ah ! nom de nom... Mona... Mona... Et celui-ci... (Il ouvre et lit un titre de partie.) L'Impératif catégorique... Ah ! nom de nom !... Eh ! bien, qu'est-ce que vous prenez pour votre rhume ! C'est le cas de le dire !...

BARNAC

Eh ! eh !... une pièce en deux actes sur l'impératif catégorique.

GUÉRIN

Mais, sapristi, avec tout ça vous n'allez pas abandonner le théâtre ?... Vous écrivez un peu chaque jour, j'espère ?...

BARNAC

Il y a dans mes tiroirs un manuscrit inachevé depuis deux ans, mes amis.

MABELLA

Quand allez-vous donner votre nouvelle pièce, maître ?

BARNAC

Je ne peux pas m'y résoudre... Je suis si loin de ces préoccupations-là !...

MABELLA

Avec votre talent...

GENIUS

Je ne cesse de le lui répéter ; tout Paris attend son œuvre... C'était naguère encore une joie annuelle que la pièce de Barnac... L'hiver parisien sans l'esprit de Barnac !

BARNAC

Je me fais vieux, mon ami.

GUÉRIN

Lui ? Il nous enterrera tous... Bon pied, bon œil !...

BARNAC, *il tousse.*

Tenez, Mademoiselle. Versez-moi un peu de looch dans la tasse...

MABELLA

Avec joie !...

BARNAC

De vos petites mains fines, ça ne me sera pas désagréable. *Odor di femina !*

GUÉRIN

Cinq heures déjà ?... Les jours raccourcissent sensiblement en décembre. Vous permettez, Barnac, que j'allume le plafonnier ?... (*Bas à l'oreille.*) Elle est gentille, la petite. Et quelles dents ! Regardez-moi ces dents !

A cet encouragement amical, Barnac répond par un pâle sourire.

BARNAC

Ça ne vous offense pas que je vous aie reçue dans ma chambre, mon enfant ?

MABELLA

Oh ! maître... Je suis flattée !...

BARNAC

D'ailleurs il fait également très bon dans mon cabinet de travail ; seulement, je n'aime pas beaucoup me tenir là-dedans... J'y retrouve de trop sales souvenirs !... Si j'étais plus jeune et moins sédentaire, j'aurais même déménagé d'ici.

GUÉRIN

Pourquoi ? Il est si chic, cet appartement ! Et meublé avec un goût !... Surtout depuis vos derniers aménagements... d'art moderne...

MABELLA

Et puis, quand on entre ici, on ne croirait pas entrer chez un grand auteur dramatique...

BARNAC

Ah ! bah !... La raison ?

MABELLA

On croirait entrer chez une femme... Il y a un parfum dès la porte d'entrée !

BARNAC

Vraiment ?... Ça reste encore imprégné dans les murs !... Je ne le sens plus, moi... Un parfum met longtemps à partir... Eh bien, c'est de l'« Un soir viendra », Mademoiselle. Ce n'est pas un parfum complètement démodé ?

MABELLA

Mais non... De chez Verlet, n'est-ce pas ?

BARNAC

Je crois bien me rappeler que c'est de chez Harrisson, car j'en avais acheté quelques flacons l'année dernière...

GUÉRIN, *bas à Genius.*

Elle gaffe... (*Haut.*) Au fait, elle voudrait bien vous réciter sa scène, la petite ! Elle brûle de vous épater...

MABELLA

Oh ! je n'oserai jamais... Je serai trop intimidée... Je n'ai plus de salive quand je regarde Monsieur Barnac.

BARNAC

Excellent pour l'articulation. Qu'est-ce que vous avez apporté ?

MABELLA

De vous, *Angèle et Toto.*

BARNAC

Eh bien, allez-y, je vous donnerai la réplique... Je ferai Toto.

MABELLA

Je me suis permis quelques coupures... Vous ne vous y reconnaitrez pas dans la brochure. Je ne les ai pas marquées... Avez-vous un crayon ?

BARNAC

Tenez. Guérin, donnez-lui tout ce qu'il faut pour écrire, à cette enfant... Sur la table, là...

MABELLA

Je vous demande pardon.

BARNAC

Mais comment donc... les coupures, ça me connaît.

Guérin et Mabella vont à la table.

GENIUS

Eh bien, mon ami, quel est ton état d'âme actuel depuis quinze jours que j'ai été privé de te voir ?

BARNAC

Genius, je me sens toujours aussi abominablement mélancolique...

GENIUS

C'est affreux.

BARNAC

Après deux ans, et deux ans d'effort, de lectures passionnées, de régularité au travail du dictionnaire !... Et vous tous, si bons pour moi, si attentifs, vous m'avez pourtant apporté votre petite solution morale... Regarde Guérin ; si dévoué, si attaché à moi, le brave homme ! Sa solution, et dans laquelle il a obstinément confiance, c'est : la petite femme !... La petite femme !... Je lui laisse cette illusion en souriant, pour ne pas le contrarier...

GENIUS

Mais cependant, Jeanne Marel ?

BARNAC

Oui, c'est une femme charmante, très dix-huitième, que la Comédie-Française n'empêche pas d'être aussi lettrée que Mademoiselle Aissé... Elle vient, de temps en temps, m'apporter un peu de sa bonne grâce... (*Geste vague.*) *Odor di femina !...*

GENIUS

C'est la postulante en tout cas !... Avoue !... Il y a bien eu entre vous deux...

BARNAC

Indiscret !... (*Nouveau geste désabusé.*) Bah !... si peu !...

GENIUS

Alors... comme je te l'ai conseillé tant de fois : marie-toi.

BARNAC

Le mariage sans les enfants...

GENIUS

Eh bien ?

BARNAC

Flatteur !... Mais mon opinion est irréductible : passé quarante-huit ans, un homme n'a plus le droit de reproduction... *Copyright !*

GENIUS

D'ailleurs, tu n'as jamais aimé les enfants...

BARNAC

Tu te trompes ; j'en ai aimé deux très tendrement...

GENIUS

Par extension... à cause de la mère.

BARNAC

Pas seulement à cause de ça... parce qu'ils piaient et que c'étaient des enfants bons enfants.

GUÉRIN, *après avoir donné les conseils suprêmes à Mabella, se rapprochant.*

Quoi qu'il dit ?

GENIUS

Qu'il exècre les enfants qui pleurent.

GUÉRIN

Approuvé !... Il y en a trois au-dessus de mon appartement. Quel boucan.

BARNAC

Non point parce qu'ils font du boucan... mais parce qu'ils profanent pour des futilités cette chose divine, les larmes.

GUÉRIN

Bougre !... Il m'en vient à chaque rhume. J'avoue que...

GENIUS

Et tu les apprécies ?...

BARNAC

Comme la musique... Ce sont des consolations qui nous fatigueraient si on les prolongeait, mais de temps en temps une heure de musique, dix minutes de larmes, c'est de la bonne thérapeutique... Il ne faut pas en abuser.

GUÉRIN

Au choix, j'opte pour la musique... Entre deux maux ! J'approuve du moins que vous ayez fait mettre le théâtrophone chez vous...

BARNAC

Tous les soirs, près de la cheminée, je m'inflige l'Opéra-Comique ou l'Opéra... Très bon pour le rhume, l'Opéra... Magnifique !...

MABELLA, *apportant la brochure corrigée.*

Voilà !

BARNAC

Ça y est ?... Dégoisez.

MABELLA, *lui montrant le liere.*

La scène VIII à partir de là... Oh ! mais je n'oserai jamais !

BARNAC

Vous l'avez déjà pronostiqué.

GUÉRIN

Courage, la petite !...

MABELLA, *commençant.*

Ah ! si vous m'aviez dit : « Je viens de la part de Monsieur votre père pour acheter des tonneaux... » (*Elle s'interrompt.*) Non, je ne peux pas... Je n'ai plus de salive...

BARNAC

C'est moi qui vous intimide à ce point-là ?...

MABELLA

Non, c'est eux, maintenant...

BARNAC

Quelle versatilité !

MABELLA

Trois personnes, dame, ça fait un public.

GUÉRIN

Qui m'aurait dit que j'intimiderais un jour les femmes !

BARNAC

Eh bien, qu'à cela ne tienne, nymphe émue !...
 Passons dans mon cabinet, vous et moi...

MABELLA

J'aime mieux ça !

GUÉRIN

Vous n'aurez pas froid, Barnac ?...

BARNAC

Du tout... (*A Mabella.*) Si vous vous évanouissez d'émotion, il y a des sels, du vinaigre... tout ce qu'il faut pour les dames...

Ils sortent.

SCÈNE II

GUÉRIN, GENIUS

GUÉRIN, *clignant de l'œil.*

Eh ! eh ! Il n'aura pas froid aux yeux en tout cas...

GENIUS, *s'asseyant sur le bord du lit.*

Vous êtes le dévouement en personne, mon cher Guérin ! Ses affaires, vous les connaissez, mais le fait que vous essayez de le distraire en lui amenant, comme au roi Saül, en pure perte, de fraîches petites filles, prouve surabondamment que ses affaires de cœur vous sont moins familières !

GUÉRIN, *clignant de l'œil.*

Avec ça !... Je suis au courant de tout... Rien de sa vie ne m'est caché... Théâtre-Français ?... Jeanne Marel ?... Allons, allons... je ne suis pas

né d'hier... Eh bien ! voulez-vous que je vous dise une bonne chose ?... Ça ne collera pas, cette liaison-là !

GENIUS

Tant pis !... Elle me semblait présenter quelques chances de durée. C'est une femme à laquelle il a fallu toujours un grand homme... Elle ne regarde pas à l'âge. Et combien en a-t-elle déjà consommé !

GUÉRIN

Trop chichiteuse, la grande courtisane !... Ce que Dellières avait d'excellent, c'est qu'elle l'amusait follement... Fallait les voir jouer tous les deux à la crapette ou au matador !... Ils se flanquaient des taloches, comme des arpètes.

GENIUS

Oui, oui... la petite femme sans importance ! Elle s'est rattrapée depuis... Elle a rétabli la moyenne... Dites donc, au fait, et son type ?... Racontez-moi où en est cette affaire de ciné... A ce qu'on m'a assuré, la Société va poursuivre ?...

GUÉRIN

La commission, hier, en effet, a décidé de se joindre à l'action Benoitier et d'envoyer du papier timbré au bonhomme.

GENIUS

Comique !... Le dieu qui préside aux destinées du théâtre a des combinaisons très morales.

GUÉRIN

Chut... Il ne faut pas parler trop haut... Je le lui ai caché... Tout ce qui touche au passé...

GENIUS

Soyez psychologue, Guérin. Il n'y a rien là qui puisse le chagriner... Racontez, avec force détails.

GUÉRIN

D'abord : deux choses distinctes. Ce qui regarde la Société qui, elle, ne peut pas poursuivre nominalement...

Entre Mademoiselle Morel.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADEMOISELLE MOREL

MADEMOISELLE MOREL

Bonjour, Guérin... Bonjour, Monsieur Genius... Où est Racine ?... Comment, Racine n'est pas là ?...

GUÉRIN

A côté... Il donne une audition à une petite poule. Je vais le chercher.

MADEMOISELLE MOREL

Je vous en prie, ne le dérangez pas. Je ne fais qu'entrer et sortir... Je reviendrai tout à l'heure... Je cours au Théâtre-Français ; l'administrateur m'a fait mander... mais je n'ai pas voulu passer devant ses fenêtres sans prendre des nouvelles de notre grand homme. Comment va-t-il aujourd'hui ?

GUÉRIN

Mieux... Il se plaint moins de son rhume... Ce n'est plus que l'affaire de peu de jours...

MADEMOISELLE MOREL

Je lui apporte des violettes.

Elle va à sa table et y dépose un bouquet.

GENIUS, à Guérin.

Oui, plus j'y réfléchis, plus je trouve ce que vous me racontez là, Guérin, très moral... et rigolo, ce qui ne gêne rien.

MADEMOISELLE MOREL

De quoi parliez-vous ?... Je peux savoir ?...

GENIUS

Mais vous connaissez sans doute le dernier potin ?...

GUÉRIN

Chut donc ! Bon dieu de bon sang !...

GENIUS

L'affaire Alain Sergyll ?

MADEMOISELLE MOREL

Ah ! oui, le fiasco... On m'a raconté... Joli garçon d'ailleurs... beau physique.

GENIUS

La Société des Auteurs lui intente des poursuites, figurez-vous.

MADEMOISELLE MOREL

Pas possible !... Quel bonheur !

GENIUS

Elle n'aura pas volé d'être un peu mortifiée, celle-là...

MADEMOISELLE MOREL

Potinez... J'en suis avide !

GUÉRIN

Taisez-vous, cré chameau !... Le voilà... je l'entends tousser dans mon dos...

Reviennent Barnac et Mabella.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BARNAC, MABELLA

BARNAC

On vous laisse deux : on vous retrouve trois, comme en amour... (*Mademoiselle Morel lui baise la main.*) Les rôles renversés... C'est elle qui me baise la main maintenant.

MADEMOISELLE MOREL

La dévotion qu'on vous doit.

BARNAC

Il me semble tout à coup que je suis Monseigneur de Cabriac. Soyez bénie, chère paroissienne... Mais je vous répons à ma manière et puisque vous m'embrassez le dos de la cuiller, il convient que j'embrasse l'intérieur de la vôtre.. Excusez la vulgarité du style, le sentiment y est.

Il lui baise la main.

MADEMOISELLE MOREL

C'est un bonjour et un au revoir... Je reviendrai dans dix minutes, mais on m'a convoquée aux Français...

GUÉRIN

Et alors cette audition ?...

BARNAC

Excellente... du naturel, de la vie.

MABELLA

Oh !... maître... quelle reconnaissance !

BARNAC

Elle fera très bien dans la pièce des autres.

Entre Legardier.

SCÈNE V

LES MÊMES, LEGARDIER

LEGARDIER

Avons-nous enterré le coryza, Barnac ?...

GENIUS

Salu...e...

BARNAC

Ma foi... tu arrives l'enterrement fini...

MADemoiselle MOREL

Ah ! Monsieur Legardier, il faut que je vous félicite... Votre roman, dans *La Revue de Paris*, est une pure merveille... Ah ! notre chère beauté, si nous ne l'avions pas pour nous consoler des vulgarités de l'ambiance !

MABELLA, à Barnac.

Maître, je vous quitte, très reconnaissante.

BARNAC

Enchanté, ma petite, de cette audition...
Comptez sur moi. Je vous recommanderai (*Entre les dents.*) à mes ennemis.

GENIUS

Nous nous en allons aussi, Mademoiselle Morel et moi.

MADEMOISELLE MOREL

Je vous déposerai.

GENIUS

Place du Théâtre-Français, si vous voulez bien.

GUÉRIN

Bibi reste. J'ai des comptes à mettre à jour avec Barnac.

MADEMOISELLE MOREL

Pas le moins du monde ; je vous prends en auto et vous ramènerai tout à l'heure ! Vous ferez vos comptes après. (*A part, l'entraînant.*) Vous allez me raconter en route l'histoire du procès... Je veux me payer ça !... Je vous donnerai aussi certains tuyaux utiles. (*Haut.*) Racine, je fourre votre agent général sur le strapontin et nous reviendrons ensemble tout à l'heure. J'ai besoin d'un patito.

GENIUS

On te laisse donc avec Legardier tout sec !

BARNAC

Je ne m'en plains pas.

MADEMOISELLE MOREL

Monsieur Legardier, faites-lui bien prendre son...

GUÉRIN, *montrant les fioles.*

Son lolo... son petit lolo...

MADemoiselle MOREL

Son ambroisie, voulez-vous dire !

GUÉRIN, *à Barnac.*

Gentille, la petite que je vous ai amenée ?

BARNAC

Elle ferait assez bonne figure à vos samedis, rue La Bruyère.

GUÉRIN, *ronronnant.*

A tout à l'heure, Barnaci-Barnaco...

Ils sortent. Aubin arrive du cabinet de travail en présentant un livre et une lettre.

AUBIN

Un livre de la part de Monseigneur de Cabriac... Faut-il le mettre sur le bureau de Monsieur ?

Barnac fait signe que non. Aubin se retire.

SCÈNE VI

BARNAC, LEGARDIER

BARNAC, *décachetant les envois.*

Sapristi ! Je suis si bas que ça !

LEGARDIER

Parce que !

BARNAC

Trop tôt, Cabriac ! Il faudra repasser... Figure-

toi que j'avais jadis conclu un petit pacte avec Monseigneur de Cabriac. « Quand vous entendrez dire : ce pauvre Barnac, il baisse beaucoup... venez donc me rendre une petite visite. » Il s'en est souvenu, le bougre ! Et il se fait précéder d'un ambassadeur en veau plein ! Une admirable édition de Pascal, ma foi, avec cette dédicace : « Un soir viendra... » Dis donc, Legardier, est-il donc vrai que j'aie baissé tellement ?... Ça se dit ?

LEGARDIER

Aimable plaisanterie académique. Il aime mieux t'envoyer un Pascal, pour guérir ton rhume, qu'un flacon d'eau de Lourdes ! Barnac, ta santé n'a jamais été plus robuste... Quant à ta robustesse spirituelle, elle me remplit de joie !... Tu lis tout... tu pénètres tout... Toi, vieil esprit léger, tu m'éblouis... De ta méditation sort un homme réconforté et magnifique...

BARNAC

C'est-à-dire que je fais, en vue de la soixantaine, l'éducation négligée de ma vingtième année. Les humoristes, même académiciens, manquent de lecture... Ils chargent généralement leurs secrétaires de ce soin ! Depuis deux ans, j'ai fait du tourisme d'idées... pas mal... Ça ne m'a pas trop courbaturé, mais un peu lassé.

LEGARDIER

Il faut monter au sommet ; de là on a une belle vue...

BARNAC

Je ne suis pas un alpiniste... Et puis, quand on est jeune, les idées, on les aime pour elles-mêmes... C'est comme les femmes : elles ne vous ont pas

encore trahi !... Vient un âge où on leur pardonne difficilement de ne pas vous conduire au bonheur.

LEGARDIER

Si elles conduisent aux certitudes, c'est déjà quelque chose.

BARNAC

Mon bon ami, quand j'aurai acquis la certitude qu'en physique je suis cartésien, en biologie lamarckien, en morale stoïcien, en pédagogie spencérisme, la belle affaire !... En serai-je plus heureux ?...

LEGARDIER

C'est la négation même de la curiosité et du voyage, ce que tu dis-là ! Il faut voyager pour le plaisir seul de voyager et de connaître.

BARNAC

Un jour on demandait à Renan devant moi, car j'ai rencontré deux ou trois fois Renan dans ma jeunesse : « Maître, aimez-vous les voyages, la nature ? » Il répondit : « Fichtre, je crois bien !... C'est que c'est quelque chose, la nature !... Les paysages, le voyage, je crois bien !... Tenez, je me souviens toujours avec émotion d'un lac, un petit coin de lac bleu... une descente de cyprès avec une route courbe... Le plus beau paysage du monde ! » Et il ajoutait : « D'ailleurs, je crois bien que je ne l'ai jamais vu ! » Legardier, le plus beau livre du monde, c'est peut-être celui qu'on n'a jamais lu ! (*Le domestique revient sans frapper et parle bas à Barnac.*) Parbleu, faites entrer... Je te demande pardon... Justement, deux grands philosophes réclament une audience.

LEGARDIER

Je leur cède la place, je m'efface... ravi de voir que tu ne renonces pas au tourisme d'idées, quoi que tu en aies.

BARNAC

Je ne te renvoie pas.

LEGARDIER

Je reviendrai dimanche... Tout de même, ne te fatigue pas trop à faire du transcendantal avec tes deux philosophes... Il y a les droits de la grippe.

BARNAC

Rassure-toi... D'autant plus qu'ils sont là avec leur gouvernante.

LEGARDIER

Comment, avec leur gouvernante ?...

BARNAC

Qu'est-ce qui t'étonne là-dedans ?... Même ceux d'entre nous qui possèdent la grande sagesse humaine ont toujours besoin d'être guidés. Ah ! les voilà !

Entrent Colette et Jacques, puis leur gouvernante.

SCÈNE VII

LES MÊMES, COLETTE, JACQUES,
LA GOUVERNANTE

JACQUES ET COLETTE

Bonjour, tonton Poum !

Ils sautent au cou de Barnac avec effusion.

BARNAC

Entrez, mes enfants... Bonjour, Miss, vous allez bien ?

LEGARDIER

Je les reconnais...

BARNAC

Tous les ans, à pareille époque, au moment de Noël, ils viennent chercher leurs étrennes... il me semble que tu n'as pas beaucoup grandi, Colette, depuis douze mois ?

COLETTE

Je mange pourtant beaucoup de soupe et de chocolat...

BARNAC

Et toi, mon gros ?... Tu vas toujours chez Mademoiselle Blanc ?...

JACQUES

Oh ! non, je vais au lycée, maintenant !

BARNAC

Ça ne nous rajeunit pas, vieux...

LEGARDIER

Je te laisse avec Confucius et Lilith-Isis La Gouge !

BARNAC, *aux enfants qui pouffent de rire.*

Qu'est-ce qu'il dit ? Il est méchant, le Monsieur ?... De notre entretien va sortir probablement des choses qui révolutionneront le monde.

LEGARDIER, *avec une moue de mépris affectueux.*

Ou le quartier... Au revoir, élève Barnac...

Legardier sort.

BARNAC

Comme ça, vous êtes venus plus tôt que de coutume, il me semble ?... Ce n'est pas encore Noël... Sans doute passiez-vous sur le quai ?

MISS

Du tout, Monsieur, ils sont venus exprès... Il y a plusieurs jours déjà qu'ils répétaient tout le temps : « Il faut aller voir Tonton Poum... »

BARNAC

Eh bien, regardez cette commode... Moi aussi, je pense souvent à vous, mes petits... Alors, voici plus de quinze jours que les paquets vous attendent... Seulement, à votre âge, c'est généralement du petit Jésus qu'on les reçoit... Vous mettez, j'espère, vos souliers dans la cheminée ?

COLETTE

Oh ! non. J'sais qu'y a pas de petit Jésus dans la cheminée.

JACQUES

Maman dit que c'est des bêtises qu'il ne faut pas nous apprendre !

BARNAC

Oui... elle a toujours enlevé les illusions aux gens, votre maman... L'expérience ne lui a donc pas appris qu'on ne vit que de ça ?... Allons, je vais vous donner les objets... Miss, laissez-nous seuls un moment, voulez-vous ?...

MISS

Jacques, retirez votre vêtement, il fait un peu chaud ici.

Miss sort, il reste seul avec les enfants et les regarde avec émotion.

BARNAC, *pendant que le petit enlève son paletot.*

Viens ! (*Il attire à lui Colette et lui caresse les cheveux.*) Tu as exactement ses yeux. La même nuance.

Il la saisit et l'embrasse.

COLETTE

Tu pleures, Tonton Poum ?... T'as du chagrin ?... Pourquoi ?...

BARNAC

Mon petit, parce que, moi, je suis un vieux qui ne reçoit plus d'étrennes... Pour toute étrenne, j'ai vos petits baisers et je me console ainsi... Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent ?... Autrefois, vous montiez chaque fois que vous passiez par ici.

COLETTE

Oh ! nous le demandons souvent, mais maman ne veut pas... elle dit toujours : « Non, y faut pas déranger Tonton Poum... »

JACQUES

« Vous irez à Noël ! »

BARNAC

C'est bien suffisant !

JACQUES

Pourquoi me regardes-tu comme ça ?... Comme si tu allais me gronder ?... On t'a dit que j'ai pas été sage ?...

BARNAC

Te gronder ?... Et pourquoi donc, mon ange !...

Non, je te regarde, simplement... Je pense à quelque chose...

JACQUES

A quoi, Tonton Poum ?...

BARNAC

Je pense à ceux qui ont, à l'heure de la souffrance, des petits êtres comme vous pour les entourer, et aux imbéciles qui n'en ont pas... Je pense au soir de Noël, au soir qui doit venir... à ma cheminée que je regarderai pour voir si l'illusion n'en descendra jamais... C'est beau, Noël, hein ?...

LES ENFANTS

Oh ! oui !

BARNAC

Chez toi, chez vous... il y aura du monde à Noël,... de la joie... du rire autour de la table en fleurs ?...

COLETTE

Oh ! oui, Tonton Poum... Ce sera joli !...

BARNAC, *l'attirant encore et la respirant.*

Tu sens... tu sens... chez toi... Et dites-moi, mes enfants, votre maman... elle va toujours bien ?...

JACQUES

Oui, très bien, je te remercie.

BARNAC, *timidement.*

Elle est toujours gaie, votre maman ?...

COLETTE

Oh ! oui, toujours...

BARNAC, *avec hésitation.*

Et...

JACQUES

Quoi ?...

BARNAC, *brusquement, il se lève.*

Rien... Je vais vous donner les joujoux... Ne bougez pas et ne regardez pas non plus...

Les enfants, le dos tourné à Barnac, se consultent.

JACQUES

Qu'est-ce que tu crois que ça va être ?...

Il ouvre le placard.

BARNAC, *revenant les mains chargées de paquets.*

Défaites les paquets... Là... A nous trois...

JACQUES

Oh ! merci, Tonton Poum !... Tu nous as gâtés !...

BARNAC

Vous me remerciez avant même d'avoir regardé !... Attendez... *(Il défait les cartons et exhibe des joujoux mécaniques.)* Ça se remonte... Ça fait des tas de mouvements. Tiens, il faut tourner la clef à droite... bien doucement... *(Il se met à quatre pattes avec les enfants, ravis, qui poussent des exclamations.)* Na, tu vois... tout de suite ça remue... C'est un truc admirable...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADEMOISELLE MOREL,
GUÉRIN

GUÉRIN

Bon, le voilà à quatre pattes comme Henri IV...
L'administrateur n'était pas là.

MADemoISELLE MOREL

Nous savions que vous faisiez de la puériculture, mais j'ignorais que vous eussiez préparé des joujoux.

BARNAC

Au jour de l'An ou à Noël... Vieille coutume !...
Voulez-vous m'aider à refaire les paquets ?...

MADemoISELLE MOREL

Grand merci. Je n'ai pas de dispositions pour ce travail.

GUÉRIN

Moi non plus, mais mon dévouement...

BARNAC, *qui surveille l'énervement visible
de Mademoiselle Morel.*

Guérin, prenez tout ça sous le bras... reconduisez les gosses à leur bonne et ficelez les paquets, je vous en prie. Vous serez tout plein gentil.

GUÉRIN

Moi, qui n'aime pas les enfants, justement.

COLETTE

Au revoir, Tonton Poum... Tu as été bien bon pour nous...

MADEMOISELLE MOREL

Tonton Poum !... C'est attendrissant !...

JACQUES

Et soigne-toi bien.

COLETTE, *au moment de partir*

Tu ne veux pas un canari ?...

BARNAC

Et pourquoi, mon chéri ?...

COLETTE

Parce que j'ai un canari de trop dans ma cage...
Si tu le voulais je te le donnerais... Il chante bien,
tu sais.

BARNAC, *riant.*

Non, merci, mon chéri... Tu es prodigue. Je ne
t'en remercie pas moins de l'intention. J'ai eu mes
étrennes...

Ils' sortent avec Guérin.

SCÈNE IX

BARNAC, MADEMOISELLE MOREL

BARNAC

Fâchée ?...

MADEMOISELLE MOREL

Pas le moins du monde. Je redoute simplement
que vous soyez un peu ridicule...

BARNAC

En quoi ces innocences sont-elles responsables
des fautes de leur mère ?...

MADemoiselle MOREL

Il y a des circonstances où des visites de ce genre apparaissent un peu trop combinées. Juste le jour où son amant vient de recevoir du papier timbré de la Société des Auteurs !... Ah ! elle est restée maligne, celle-là !

BARNAC

Que chantez-vous là ?... Du papier de la Société ?...

MADemoiselle MOREL

Voyez-vous, mon ami, à votre place je me méfierais. Et si elle vous envoie des colombes c'est que l'arche est en train de couler !

Guérin revient. Elle fait signe à Barnac de se taire.

SCÈNE X

LES MÊMES, GUÉRIN

BARNAC, *examinant leurs deux physionomies un peu gênées.*

Ce pauvre Guérin attend depuis deux heures le moment de faire ses comptes avec moi...

GUÉRIN

J'ai le temps, mon bon ami.

Mouvement froissé de Mademoiselle Morel qui fait mine de se retirer.

BARNAC

Ne vous en allez pas. Nous en avons pour cinq minutes tout au plus.

MADEMOISELLE MOREL

Je vais en profiter pour faire changer de place le marbre de Coustou... Vous avez approuvé que je le mette dans la niche de la salle à manger ?

BARNAC

Vous êtes chez vous.

Elle sort par la porte du cabinet de travail.

SCÈNE XI

BARNAC, GUÉRIN

BARNAC, *changeant de ton, bourru.*

A nous deux !... Qu'est-ce qu'elle m'apprend ?... La Société poursuit Alain Sergyll ?...

GUÉRIN

Bon. Elle vous a servi ça tout chaud ?... Ah ! les femmes... les bougresses !... Distinguons. C'est Benoitier qui le poursuit... Mais la Commission a décidé, vendredi, pour le principe, de se joindre à l'action.

BARNAC

Et vous ne m'en avez pas averti ? Voilà qui est très mal, Guérin !

GUÉRIN

Mon Dieu ! je ne jugeais pas que l'événement eût une importance exceptionnelle.

BARNAC

Vous ne jugiez pas ?... Vraiment ?... Des explications !... tout de suite !... Et ne vous perdez pas en détails !

GUÉRIN

Sergyll avait voulu faire, vous le savez, du ciné à son compte. Dernièrement, il a cru devoir se lancer dans une découverte de cinéma binoculaire ou stéréoscopique, je ne sais trop quoi !... Il a engagé de grosses dépenses, roulé quelques commanditaires et emporté une troupe, avec vedettes, en Corse... Tout à coup, devant le ratage de l'entreprise, crac... il a plaqué son monde... Fureur... Les commanditaires, les artistes se retournent contre lui...

BARNAC

Mais, mon vieux, tout ça ne m'explique pas...

GUÉRIN

Là-dessus, en grattant d'un peu près, on s'aperçoit qu'il a tiré précédemment une bande du roman de Benoitier, *Les Perséides*, un démarquage éhonté, sous un autre titre, bien entendu. Il avait vendu le négatif aux Etats-Unis... Benoitier, averti, bondit chez moi... Il réclame trente mille francs de droits. Il a fait appel à la Commission et vendredi, le président et tous les commissaires ont décidé à l'unanimité de se joindre à l'action de Benoitier en lui accordant l'assistance judiciaire.

BARNAC

Mais, enfin, je suis ancien président, président honoraire et membre de la commission actuelle. J'aurais du être informé.

GUÉRIN

Pourquoi ?... Puis vous venez si rarement à la Commission !

BARNAC

Dellières s'imagine sûrement, à l'heure présente, que c'est moi qui ai organisé les poursuites, que j'exerce ainsi une basse vengeance... et que j'ai sauté sur ce moyen de l'humilier.

GUÉRIN

Il n'y a pas de rapport possible...

BARNAC

Pour elle, il y en a un direct, et cette idée m'est odieuse, entendez-vous... Si vous m'aviez averti à temps, Guérin, j'aurais empêché ces poursuites... J'en aurais bien trouvé le moyen, je vous le garantis !...

GUÉRIN

D'abord, Sergyll et elle n'ont point partie liée, que je sache. Ce n'est pas un ménage. Ils ne vivent pas sous le même toit.

BARNAC

N'importe... Si au bout de deux ans rien ne les a désunis, c'est qu'elle l'aime... Et si elle l'aime, à l'heure où nous parlons, elle doit souffrir... En admettant même le contraire, la jubilation des camarades, la malignité de notre sale monde, tout cela est bien suffisant pour la mortifier horriblement... Et qu'elle croie que j'aie voulu l'atteindre !... Il faut arrêter cette histoire-là, Guérin, je le veux.

GUÉRIN

Mais par quel moyen, maintenant ?...

BARNAC

Je m'en fous... C'est nécessaire. Benoitier ré-

clame trente mille francs de dommages et intérêts ?

GUÉRIN

Oui...

BARNAC

Vous allez les lui verser immédiatement.

GUÉRIN

Pas en votre nom, je suppose ?...

BARNAC

Non, bien entendu... Vous les prendrez sur mon compte, voilà tout.

GUÉRIN

Encore est-il indispensable que Sergyll soit consentant. Je ne vois pas bien comment je m'y prendrai pour...

BARNAC

Exécutez mes ordres, d'abord... Dans l'autre affaire... celle de la tournée interrompue, quel est le principal poursuivant ?...

GUÉRIN

Hermann.

BARNAC

Tâchez de le joindre aujourd'hui même et de savoir à combien on transigerait pour désintéresser tout le monde, acteurs et commanditaires.

GUÉRIN

Hein ! Vous n'allez pas aussi acquitter cette dette ?

BARNAC

Jamais de la vie !... Mais je veux réduire toute

l'affaire au minimum d'argent et de bruit possible... La Commission a manqué de tact vis-à-vis de moi !... Car il n'y a pas un commissaire qui ne connaisse mon ancienne liaison avec Dellières... Allez, courez vite chez Hermann.

GUÉRIN

Entendu ; seulement...

BARNAC

Mais, nom de Dieu !... Je ne veux pas, entendez-vous ?... Je ne veux pas !... Demandez-moi Central 22-46...

Guérin va au téléphone.

BARNAC, *arpentant la pièce, furieux.*

Voilà qui va être réglé en cinq minutes... Non, mais que vous n'avez pas imaginé, vous mon vieil ami, ce...

GUÉRIN

Je ne prévoyais pas que votre sentiment vis-à-vis de lui...

BARNAC

Mais vis-à-vis d'elle, hein ?... Je ne ferai pas figure d'hypocrite... Moi qui recevais encore, il y a quelques instants, ses deux petits...

GUÉRIN, *lui passant l'appareil.*

Tenez !

BARNAC, *d'un ton naturel d'homme d'affaires.*

Allo... Mademoiselle Dellières ?... C'est vous ?... Bien... Allo !... Moi, Barnac... Oui, moi-même... J'ai absolument besoin de vous parler tout de suite... Très urgent... Vous pouvez ?... Vous allez sortir ? Très bien... Puisqu'elle est à votre porte,

sautez dans votre auto... Je vous attends !... »
(Il raccroche.) Elle sera là dans trois minutes, le temps juste de traverser le pont. Maintenant, Guérin, filez cher Hermann. Tâchez de le rencontrer, bien que ce soit dimanche... Pouvez-vous revenir demain, vers onze heures ?

GUÉRIN

J'ai des rendez-vous au bureau, mais, pour vous, je me rendrai libre.

BARNAC

Quelle est l'adresse personnelle de Sergyll ?...

GUÉRIN

22, rue Montpensier...

BARNAC

Merci, Guérin... Excusez-moi, vous êtes la bonté même.

GUÉRIN

Vous savez bien pourquoi je me suis tu...

BARNAC, *lui tendant les bras.*

On s'embrasse ?...

Ils s'embrassent très amicalement. Guérin sort. Resté seul, Barnac marche de long en large, réfléchit, puis va à la table, commence à écrire une lettre et sonne. Un temps. Du cabinet de travail entre Mademoiselle Morel.

SCÈNE XII

BARNAC, MADEMOISELLE MOREL

MADemoISELLE MOREL

J'ai entendu sonner, mon ami ?... Vous avez besoin de quelque chose ?

BARNAC

Merci, j'ai sonné Aubin ; mais demeurez, maintenant. Vous n'êtes pas importune. (*Aubin, rentre.*) Faites porter cette lettre à son adresse immédiatement... Pas de réponse. N'y allez pas vous-même, j'aurai besoin de vous. Dites à la femme de chambre de prendre un taxi.

AUBIN

Bien, Monsieur.

Il sort.

BARNAC, *la voyant prendre sur le lit son chapeau et son étole.*

Vous partez décidément ?

MADEMOISELLE MOREL

Je crois que c'est préférable, car, dans une minute, vous allez solliciter de moi que je me retire à mon tour ?...

BARNAC

Oh ! oh ! Qu'est-ce qui provoque sur vos lèvres une phrase aussi Louis XIV ?...

MADEMOISELLE MOREL

On a beau s'occuper à déménager les statues de votre appartement, il faudrait être sourd pour ne pas entendre, à travers les portes, vos éclats de voix !... Ah ! vous ne vous gêniez pas !

BARNAC

Vous avez écouté ?...

MADEMOISELLE MOREL

Entendu... Vous n'avez pas été long à saisir l'occasion de lui téléphoner.

BARNAC

Si vous assistiez à notre entretien, vous seriez bien étonnée... stupéfaite même... Je sais où je vais et ne sors jamais du cadre que je me suis imposé... Les gens vous croient toujours plus bête que méchant.

MADEMOISELLE MOREL

Je vous ai entendu dire : « A l'heure actuelle, elle doit souffrir ! »

BARNAC

J'abomine la souffrance, d'où qu'elle vienne.

MADEMOISELLE MOREL

Dans ce cas, vous devriez bien penser à celle que vous faites naître chez les autres.

BARNAC

Si vous êtes sincère, pardonnez-moi.

MADEMOISELLE MOREL, *allant à lui
sur un ton de prière.*

Ne recevez pas cette femme.

BARNAC

Je regrette...

MADEMOISELLE MOREL

Si j'insiste de toute ma prière ?...

BARNAC

Ma résolution n'en sera pas modifiée. Excusez-moi : ce que vous demandez est impossible.

MADEMOISELLE MOREL, *se levant et mettant
froidement son chapeau.*

Adieu, mon ami... Vous perdez une affection

qui était en train de se donner et vous n'avez rien fait pour la retenir.

BARNAC

Chère amie, quand l'heure est venue que les feuilles tombent, croyez-vous que l'arbre fasse quelque chose pour les retenir ?... La terre doit être jonchée de solitude, et elle le sera, soyez tranquille !

MADemoiselle MOREL

Je ne reviendrai pas le constater.

BARNAC

Si vous reveniez, c'est que vous m'auriez aimé beaucoup... Si vous ne revenez pas, c'est que vous m'aimez un peu...

MADemoiselle MOREL

Je n'ai plus que cette façon de vous le prouver... Bonsoir, mon cher Barnac...

BARNAC

Je vous ai froissée... Plus tard, vous m'excusez et vous reviendrez peut-être.

MADemoiselle MOREL, *la tête fièrement levée.*

Je ne crois pas... Je connais une chanson qui dit :

La vie est belle et les chagrins sont courts.

Adieu, cher ?...

Elle sort. Une fois seul, il jette un coup d'œil timide sur la glace, va au plateau, d'une main replie la serviette sur la fiole de pharmacie. La porte se rouvre brusquement. Il tressaille et se retourne : c'est Aubin très ému qui parle à voix basse.

AUBIN

Monsieur... Monsieur !...

BARNAC

Vous entrez sans frapper, maintenant ?...

AUBIN

Je n'osais pas prévenir Monsieur qui n'était pas seul... Mademoiselle !...

BARNAC, *bourru.*

Eh bien ! quoi Mademoiselle ?...

AUBIN

Elle vient de sonner pendant que Monsieur était en conversation avec Mademoiselle Morel... Elle a prétendu qu'elle avait rendez-vous... Elle est dans le cabinet de travail... Alors, je suis venu prévenir Monsieur dès qu'il a été seul... Que faut-il ?...

BARNAC, *l'interrompant avec brusquerie.*

En faites-vous des histoires, mon pauvre garçon... pour des choses aussi simples !... (*Il va à la porte, l'ouvre, et, très simplement.*) Si vous voulez vous donner la peine d'entrer...

Il revient en scène et regarde Aubin comme pour signifier en haussant les épaules : « Vous voyez, est-ce assez simple ! » puis le congédie du geste.

SCÈNE XIII

BARNAC, MARTHE

BARNAC, *tout de suite aussi naturel
que s'il la revoyait d'hier.*

Je vous demande pardon de vous recevoir ici...
Je suis un peu enrhumé en ce moment...

MARTHE, *d'une voix faible.*

Ah !...

*Elle est, au contraire de lui, terrifiée par sa propre
émotion, les yeux démesurés sous la voilette.*

BARNAC

Oh ! rien de grave... Le petit rhume que tout
le monde a attrapé cette année... Ça dure une
quinzaine de jours... *(Il s'aperçoit qu'elle jette un
regard interloqué sur la pièce.)* C'est vrai, au fait,
vous ne reconnaissez pas la chambre... Je l'ai
complètement modifiée... J'ai bazardé mon ancien
mobilier... même mon cabinet de travail... Je ne
sais pas si vous avez remarqué, en passant à
côté ?... Tout est modernisé...

MARTHE

En effet...

BARNAC

On se fatigue de l'ancien... à la longue...

MARTHE, *balbutie.*

Oui... tout ce qui est ancien...

BARNAC

Mais ce n'est pas pour vous parler mobilier,
vous vous en doutez, que je vous ai priée de ve-

nir... (*L'air faussement étonné.*) Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MARTHE, *s'assied et se renverse sur une chaise.*

Rien ! Oh ! un malaise... qui va probablement passer...

BARNAC

Il fait un peu chaud dans cette pièce... Le feu marche nuit et jour... Voulez-vous que j'ouvre les portes ?

MARTHE

Ne vous dérangez pas, je vous en prie, merci. La faiblesse se dissipe...

Silence. Elle se maîtrise peu à peu de tout l'effort de sa volonté.

BARNAC

Marthe, je viens d'apprendre à la minute une chose qui m'a vivement affecté, que je désapprouve entièrement et à laquelle je désire ne pas être mêlé...

Il parle vite, avec autorité, très homme d'affaires.

MARTHE

Quoi donc ?...

BARNAC

On m'informe à l'instant qu'un auteur et la Société des Auteurs elle-même ont envoyé du papier timbré à votre ami.

MARTHE, *surprise.*

Ah ? Je ne suis pas au courant. Serait-ce à propos de ces affaires de cinéma ?... Oh ! dans ce cas elles ne me touchent pas particulièrement. Je ne les connais guère et, de près ou de loin, n'y ai jamais été mêlée. Si vous devinez, d'ailleurs...

BARNAC, *l'interrompant et cherchant exprès le diapason naturel.*

Je vous en prie, Marthon, ne vous croyez pas obligée d'affecter l'indifférence... C'est si loin, tout ça !... si loin !... L'irréremédiable a apporté dans mon esprit, avec l'apaisement, un esprit de justice et d'impartialité qui me permet de penser à vous sans rancune.

MARTHE

Oh ! merci...

BARNAC, *rectifie.*

Comme sans émoi, d'ailleurs... Seulement, je souffrirais de vous savoir malheureuse, même chagrine. Je souhaite que votre vie intime s'équilibre et s'écoule sans heurt.

MARTHE

Vous êtes si bon ! Je vous reconnais bien là...

BARNAC

Il faut mettre un terme à cette histoire... Je viens de voir Guérin, et lui ai donné des instructions... J'entrevois le moyen de tout arranger. Je vous en parlerai tout à l'heure, car la signature de votre ami m'est nécessaire...

MARTHE

Mais je vous assure que j'ignore absolument et n'avais pas à connaître ce dont...

BARNAC, *l'interrompant encore.*

Oh ! simple mesure de propreté vis-à-vis de moi et de vous... Si vous pensiez que je n'ai pas su, d'une pichenette, faire tomber l'arme qu'un adversaire braquait sur la paix de votre vie, j'en serais très mortifié !

MARTHE

Je comprends le sentiment de charité froide qui vous pousse... Et puisque mes remerciements vous blessent, je ne dirai plus rien.

BARNAC

Non pas, Marthe... Soyons naturels !... Justement, je viens aujourd'hui d'embrasser vos deux enfants que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer...

MARTHE

Alors, ça ne vous est pas désagréable que je vous les envoie tous les ans ?... C'est une fête pour eux dont je n'ose les priver... Ils ont gardé un si tendre souvenir de vous... Tonton Poum, pour eux !...

Elle réprime son émotion.

BARNAC

Envoyez-les plus souvent... J'y serai sensible... Je les aime bien...

Et il a dit cette phrase d'un ton si simple, si droit, si franc, qu'elle en est toute bouleversée.

MARTHE

Je ne peux pas vous dire à quel point je suis touchée... Ces attentions délicates... et encore maintenant, ce mouvement pour m'épargner une peine que vous imaginiez et...

BARNAC

Parfaitement. Je forme le vœu que vous soit épargnée toute contrariété qui vous peinerait ou vous diminuerait, même de façon détournée... Il m'a bien semblé parfois, Marthe, en ces deux ans, que vous n'aviez pas mené votre barque avec

assez d'attention... Pourquoi avez-vous joué la pièce de Reillart ?... Ce n'était pas votre affaire... Certes, je vous ai trouvée, comme toujours, excellente, mais si le succès n'a pas répondu à votre effort...

MARTHE

J'avais joué cette pièce par acquit de conscience, pour faire quelque chose. Le théâtre ! Si vous saviez maintenant comme j'y deviens indifférente !... J'ai complètement renoncé à la scène.

BARNAC

Pourquoi ?... Vous avez une belle carrière devant vous. Ce serait un crime de l'abandonner.

MARTHE

Je vis très retirée, bien modestement. Mais vous ?... Je regarde tout le temps les journaux et je ne vois jamais rien d'annoncé... Ça, c'est un véritable crime !

BARNAC

Je suis comme vous... le théâtre ne m'attire plus du tout. Je me suis tourné vers d'autres conceptions.

MARTHE

Mais la pièce ?... la pièce si belle dont j'ai connu les deux premiers actes ?...

BARNAC

Je ne l'ai pas achevée... A quoi bon ?... Ce qui m'intéressait depuis ces dernières années, c'était d'écrire pour vous... de vous voir jouer mes œuvres... Maintenant, le théâtre, sans vous !...

MARTHE

Oh ! des paroles comme celles-là, comment voulez-vous qu'elles ne vous fendent pas le cœur ?... Et vous dites ça si simplement... si pauvrement... Oh !

Un brusque sanglot lui bloque la gorge.

BARNAC

Ne nous laissons pas aller à l'émotion du passé... Evitons les paroles inutiles... Donc... (*Il tousse et à son tour, ne peut plus parler.*) Quel bête de rhume!... La vilaine toux ridicule !...

MARTHE, *allant à la table sur laquelle elle a aperçu une tasse.*

Voulez-vous prendre quelque chose ?...

Elle saisit vivement la tasse pleine.

BARNAC

Merci...

Elle la lui a tendue. Il l'a prise. Elle se détourne parce que les sanglots reprendraient.

MARTHE, *s'excusant.*

Ce geste ! Je l'ai fait tant de fois, ce geste de vous apporter la tasse de thé... Alors, n'est-ce pas ?...

BARNAC

Oui... les mêmes gestes avec l'âme en moins... Des gestes dont on sait qu'ils ne se prolongeront pas... C'est la caricature de notre passé.

MARTHE

Et pourquoi la caricature ? Moi, il me semble que nous nous sommes quittés d'hier !... Cette chambre a beau avoir été bouleversée... aucun

souvenir pour moi n'en paraît effacé... Une tenture, une forme de lit ne changent rien... A peine ma main s'était-elle posée sur le bouton de la porte que j'ai eu envie de dire machinalement en entrant : « Tu as tort de chauffer ainsi, mon chéri ; ça finira par te donner mal à la tête... » (*Elle ne peut plus continuer.*) Je vous demande pardon... Vous deviez bien vous attendre à ce que, pour moi, cette entrevue n'aille pas sans accroc...

BARNAC

Surmontons de pareilles faiblesses. On peut, vous le voyez, se parler maintenant avec bienveillance, posément... C'est beaucoup !... J'en profite pour vous toucher de certaines choses, comme il est fort probable que nous ne nous verrons plus... Voilà... Les enfants... ne soyez pas étonnée, plus tard — un jour — si vous apprenez que je leur ai laissé une petite dot... J'y tiens beaucoup... Je vous prierai par la suite de ne faire aucune difficulté...

MARTHE, *se levant en sursaut et protestant de tout l'être.*

Ah ! non, ne parlez pas de ça, je vous l'interdis, par exemple !... Vous ne voyez pas que vous me brisez !...

BARNAC

Bien, bien... je n'en parlerai plus...

MARTHE

Quelle horreur !...

BARNAC

Tant pis, je me tais !... Nous aurions pu envisager avec calme des décisions utiles... Enfin !... (*Précipitamment, elle se dirige du côté de la porte, derrière lui.*) Vous partez ?...

MARTHE

Non... Ne me regardez pas... Je cherche un endroit où laisser passer cette crise qui m'étouffe. Ne me regardez pas... C'est l'affaire d'une minute. *(Il reste assis, le dos à elle, près de la cheminée. Machinal, il tisonne. Elle se cale dans un angle éloigné de la pièce et, debout, se laisse aller, tuméfiée de larmes, aux hoquets qu'elle réprimait avec tant de peine et qui donnaient à sa voix quelque chose de rauque et de cuiré.)* Pas de chance !... Pour une fois que vous réentendez ma voix après deux ans, j'aurais tant voulu qu'elle ne fût pas altérée par les larmes, comme la fois où nous nous sommes séparés !... J'aurais voulu vous laisser, quand je m'en irai, un autre souvenir plus ressemblant au passé... Une femme abimée par ces machines à pleurer, c'est vilain !... Et puis, ce n'est pas moi, ce n'est pas celle que vous avez aimée... Celle que vous avez aimée riait toujours... Vous vous amusiez de sa gaieté, vous la faisiez rire pour le plaisir seul de l'entendre... Alors, maintenant, cette affreuse voix cassée derrière vous... Mais voilà... je me calme... Vous entendez ?... C'est déjà mieux... *(Elle cherche et s'essaie à retrouver le diapason normal, assuré.)* Reconnaissez-vous maintenant le timbre habituel ?... Ne vous retournez pas encore... Vous me direz si, en fermant les yeux, il vous semble que c'est tout à fait moi ?... Tenez... Il est onze heures du matin, l'heure du footing, la porte s'ouvre... *(Elle attaque sur un timbre gai, enfantin.)* « Bonjour chéri !... Encore au lit ? Gros paresseux, va !... Il fait si beau dehors... Je t'ai apporté des gâteaux... Tu es content !... Tu m'aimes ?... Tu m'aimes bien ?... Tu m'aimes beaucoup ?... » Dites, dites, est-ce bien ma voix maintenant ?...

Mais la voix s'est altérée rapidement et Marthe est tombée sur le lit.

BARNAC, *sans se retourner.*

Marthe, il vaut mieux ne pas aller plus loin, en effet... Dans le mouvement impulsif qui m'a porté à vous appeler, je ne me suis pas bien rendu compte... mais si cela débute ainsi... allez-vous-en, je vous en prie... Plus tard, je vous convoquerai.

MARTHE, *changeant de ton, résolument.*

Oui, je m'en vais, Paul, mais pas avant tout de même que vous ayez entendu à votre tour ce que, moi, j'ai à vous dire !... *(Elle avance vers lui presque en glissant, se place derrière son fauteuil et lui parle à voix basse, à l'oreille.)* Chéri... chéri, je n'ai jamais cessé un jour de penser à toi, de souffrir de n'être plus tienne... Oh ! va, ce n'est pas pour revenir que je te dis ça à ton oreille !... J'ai cru d'abord que je ne pourrais pas vivre quand tu m'as chassée... Après, j'ai surmonté le désespoir, comme toutes les femmes, quand arrive l'heure de la catastrophe... Il faut bien, n'est-ce pas ?... C'est la vie !... Seulement écoute : si, entre tous les hommes qui s'offraient à moi, j'ai gardé celui-là, ce n'a pas été par affection... Non, je ne voulais pas que tu apprennes que je pouvais éprouver un amour... tu comprends ?... J'ai tout écarté, tout repoussé...

BARNAC

Ah ! la logique des femmes !... Ainsi, celui que tu aimais, tu l'as trompé abominablement et tu es restée fidèle à celui que tu n'aimais pas !...

MARTHE

Qui te parle de fidélité ?... A côté de moi, il y avait de temps en temps, et à de certaines heures, un être docile que je pouvais rudoyer, comprends-tu ? qui connaissait le passé, à qui je pouvais parler de toi, un qui m'a regardé pleurer... une

espèce de chien dévoué. On peut le chasser du jour au lendemain. Ma vie est exactement au point où tu l'as laissée... Tu pourrais la reprendre telle qu'elle était quand tu l'as brisée... pareille... avec cette différence que tu aurais maintenant un être mûri, déjà assagi par le chagrin et l'expérience de ses faiblesses.

BARNAC, *se dressant.*

N'essaie pas de me tenter, ma pauvre fille ; tes efforts seront inutiles !

MARTHE

J'espérais sans cesse... je me disais : « Sait-on jamais... il faut attendre... Patience ! » Que veux-tu ? J'ai toujours eu le pressentiment que ça n'était pas fini, nous deux... Chéri, chéri... reprends-moi ! reprends-moi !... Laisse-toi être bon pour ta petite désolée... je te dis que tout peut revivre, que tout va revivre... (*Ils se regardent. Une expression tumultueuse illumine le visage de Barnac.*) J'en suis sûre, je le sens... je le sens à ma joie... je le sens... à ton regard !...

Tout à coup, elle pousse un cri. Elle a compris ce qui se passait en lui. Il l'empoigne et l'étreint dans un baiser violent, dans un appel de tout l'être. Le cri de triomphe de Marthe s'achève en un susurrement tendre. Il la pousse contre le lit sur lequel elle se laisse crouler en le serrant dans ses bras. Mais à la brutale étreinte succède un retrait éperdu de Barnac qui se dégage et recule jusqu'à la cheminée.

BARNAC

Eh bien ! eh bien !... Quel est ce coup de folie ?... Tu viens de tenter le suprême effort pour me reprendre... Charitablement, oui, par charité, tu as voulu me persuader que tu éprouvais une attirance physique.

MARTHE

Non, je ne t'ai pas menti ! C'est vrai !... Je l'éprouve ! Viens que je te serre encore dans mes bras comme autrefois. Tu verras si je ne t'aime pas !...

BARNAC

Et peut-être arriverais-tu à t'illusionner quelques heures !... Mais le passé est là qui me crie : « Demain, un jour, la catastrophe surviendrait, plus atroce parce que tu serais plus vieux ». C'est profaner la vieillesse que de vouloir prolonger le désir... Mes résolutions sont prises. Ton appel vient de me décider. Désormais, aucune chair ne m'approchera, pas même la plus douce, la plus tendre qui soit, la tienne...

MARTHE

Ne me refuse pas... ne laisse pas partir le bonheur que tu tiens dans les mains !...

BARNAC

Ma pauvre Marthe, tu m'as révélé jadis à quel prix tu obtenais de toi-même la fidélité à ce vieil amant pour qui tu éprouvais une si charmante camaraderie. Quel avenir nous attendrait !... Quelques années honteuses et qui provoqueraient la risée de tout Paris ?... Merci bien !... J'ai reconquis la dignité de l'âge. Le dernier cri de la chair, je viens de le pousser, là. Il ne se renouvellera plus jamais, je te le jure bien !

MARTHE, *accablée, se tordant les mains.*

Mais c'est désespérant !... Moi, qui ai tant d'amour pour toi, en réserve... Il faut renoncer à cet espoir ?... Pourtant, pourtant, si tu voulais... J'ai tellement changé... Essaie-moi, dis ! Essaie !...

BARNAC

Non, Marthe. Je t'ai pardonné parce que j'ai compris. N'abîmons pas ce pardon, cet équilibre actuel de l'intelligence et du sentiment !... D'ailleurs, on vient de sonner. Voilà qui va nous empêcher de quitter la ligne stricte du bon sens, car l'homme qui entre en ce moment, l'homme que j'ai convoqué ici-même, c'est ton ami.

MARTHE, *bondissant.*

Ah ! ça... tu dis ?... J'ai bien entendu ?... Répète... tu as ?...

BARNAC

Mais oui, Marthe... Pourquoi cette stupeur ?...

MARTHE

Qu'est-ce que tu veux faire ?... Quel est ton but ?

BARNAC

Rappelle-toi le point de départ de notre conversation ?... Il ne va plus y avoir ici que trois personnes très positives, très maîtresses d'elles-mêmes, discutant une affaire d'ordre intime : c'est tout... Voilà, petite Marthe... Ne reste pas ainsi stupéfaite... écrasée... Je suis à l'étape du devoir maintenant. Si tu savais, de là-haut, quand on y est parvenu, avec quelle sereine pitié on regarde les passions humaines !

Aubin entre après avoir frappé.

AUBIN

Monsieur Sergyll.

BARNAC

Faites entrer... (*Le domestique se retire. Barnac, vivement, passant à Marthe son manteau et son chapeau*)

tombé.) Ressaisis-toi ! Du calme ! Du calme ! Remets ton chapeau et écoute ce que je vais dire... devant toi... écoute bien...

Il va au-devant de Sergyll qui s'arrête sur le seuil. Marthe a eu le temps de détourner de Sergyll un visage trop ému. A la porte, Sergyll, en voyant la scène, a marqué un léger frémissement.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, SERGYLL

BARNAC, *très net, péremptoire, très président de la Société des Auteurs et désignant Marthe.*

Monsieur, je vous ai convoqués tous les deux, comme m'y autorisent mon âge, ma situation et l'intérêt que j'ai toujours porté à Mademoiselle Dellières, je vous ai convoqués dans le feu d'une nouvelle qui m'a été apportée tout à l'heure : le procès que vous intente la Société... Pour elle (*Il la désigne.*), pour moi (*Il appuie sur le mot*), pour vous-même, il importe que cette affaire n'aille pas plus loin. Sans vous consulter, j'ai commencé par y mettre bon ordre.

SERGYLL

Maître, je comprends le sentiment auquel vous obéissez dans le but d'éviter à Mademoiselle Dellières ce que vous estimez devoir lui nuire... Je dois, à la vérité, d'affirmer...

MARTHE, *interrompant avec dignité pour éviter toute pénible explication.*

J'ai déjà expliqué à Monsieur Barnac ; et je lui ai dit aussi que je n'étais pas plus au courant de

ces poursuites que des raisons qui les ont motivées.

SERGYLL

Mais, cependant, je crois me...

BARNAC

Il n'y a pas de mais, Monsieur... Vous vous étiez mis dans une position sinon répréhensible, du moins regrettable. Cette histoire aura juste l'importance que la malignité publique voudra bien lui donner. Seulement, l'action de la Société est ennuyeuse ; il me faut de vous un mot qui m'accorde le pouvoir de liquider cette affaire.

SERGYLL, *étonné d'abord, puis, après avoir pris le temps de la réflexion.*

Maître, malgré le respect que m'inspire votre désir, je me demande si je puis obéir... Je vous sais un gré considérable, mais... Mademoiselle Delières, consultée la première, partage-t-elle cette manière de voir ?... Elle seule a qualité pour...

MARTHE, *avec une autorité froide et sans réplique.*

Tout ce que décidera Monsieur Barnac ne peut être que parfait. Je viens de lui dire que je n'avais pas eu moi-même connaissance de cette assignation qui ne me touche pas personnellement. Il estime préférable qu'elle n'ait pas de suite. On doit s'incliner respectueusement devant cette décision.

Elle s'est ressaisie, s'est assise et remet ses gants.

BARNAC, *vivement.*

Reste l'autre affaire... (*Il fait asseoir Sergyll.*) Celle-là n'a rien de répréhensible du tout... Vous avez tenté de vous élever, de vous créer une situa-

tion plus en rapport avec vos aptitudes et votre désir de conserver la femme que vous aimiez.

SERGYLL

Exactement.

BARNAC

L'entreprise n'a pas réussi ; l'échec est honorable... Vous éteindrez vous-même ce passif petit à petit. Il convient toutefois, pour les raisons que nous avons dites, de vous en faciliter le moyen. Eh bien, moi, — adversaire de l'écran, — je vous accorde l'exclusivité de quatre de mes plus célèbres succès, au choix. Vous en tirerez les adaptations cinématographiques que vous voudrez. Guérin préparera le traité.

SERGYLL

Cette fois, je vous arrête, maître... Oh ! je me rends bien compte que cette aide magnifique ne s'adresserait pas, dans votre esprit, à la vague personnalité que je suis et qui n'a aucun titre, aucun, à votre indulgence... bien au contraire ! Mais, quelle que soit la délicatesse de votre intention vis-à-vis de Mademoiselle Dellières, je redoute bien, maître, qu'elle n'ait une erreur à sa base... Permettez-moi de la rectifier en toute loyauté... Peut-être, insuffisamment renseigné, imaginez-vous que Mademoiselle Dellières a sa part dans l'adversité qui me touche, ou tout au moins une participation morale quelconque... Je veux vous detromper et vous mettre à l'aise. Je ne sache pas que je sois dans sa vie autre chose qu'un ami dont le sort n'est pas du tout lié au sien... mais pas du tout... Alors, s'il advient que je disparaisse de son horizon, votre générosité aurait été en pure perte, et, comme moi, j'en subirais néanmoins les effets, je crois nécessaire de vous dire :

réfléchissez bien auparavant, maître, afin que plus tard vous ne regrettiez pas le mouvement que votre délicatesse vient de vous inspirer.

Il a parlé posément, mais en cherchant ses mots et ces formules un peu oratoires, pour ne point se montrer inférieur à la situation.

BARNAC

Je vous entends... C'est parler en homme d'esprit et d'expérience... Mais je ne veux pas connaître la limite de vos accords personnels à tous deux ni leur chance de durée. Tout cela est pour moi lettre morte... Et quand bien même une séparation surviendrait, je n'en regretterais pas pour cela d'avoir agi comme un galant homme doit agir... Puis-je compter formellement sur votre acceptation ?...

SERGYLL, *hésitant.*

C'est à Mademoiselle Dellières de répondre pour moi... Je ferai ce qu'elle ordonnera de faire.

MARTHE

Vous devez accepter ce que Monsieur Barnac vous propose. Voilà mon sentiment, très net.

SERGYLL

C'est convenu, je m'incline.

BARNAC

Parfait. Dans ce cas, deux lignes. *(Il indique la petite table à écrire, Sergyll prend la plume et s'assied. Barnac dicte.)* « J'autorise Monsieur Barnac à se substituer à moi pour tout règlement de l'affaire Benoitier... » Signez, s'il vous plaît ?... *(Sergyll, un peu pâle et contracté, s'exécute, puis rejette la plume*

avec un mouvement d'impatience qui n'échappe pas à Barnac.) Oh ! oh !...

SERGYLL, *qui s'était levé, se retourne vers Barnac et se dominant.*

Je vous demande pardon de ce mouvement... Je n'ai pas le droit d'une impatience ni d'appeler humiliation ce qui ne doit être que... gratitude.

BARNAC

De toute évidence, vous vous demandez, Monsieur, et avec une angoisse marquée, quelle va être ma prime dans tout cela... Il y en a une, vous ne vous trompez qu'à demi... Je vais vous demander en retour quelque chose d'important, de très important...

SERGYLL, *de plus en plus pâle.*

Mais, Monsieur...

Marthe qui regardait, indifférente à la scène, les murs, les meubles avec une émotion solitaire, se rapproche, surprise.

BARNAC, *après un sourire.*

Rassurez-vous, vous n'avez pas signé un papier qui impose à l'une des parties le poids de la reconnaissance en accordant à l'autre certains bénéfices déplaisants... Rassurez-vous, je ne suis pas l'homme de ces combinaisons.

SERGYLL

Je n'en ai pas douté un seul instant... Alors ? Je vous écoute, maître, respectueusement.

Marthe s'est assise sur le fauteuil près de la cheminée. Barnac, debout, entre eux, les a bien tous deux dans le champ de son regard.

BARNAC

De quoi, diable ! s'agit-il, vous demandez-vous en ce moment ?... Eh bien, voici... Il y a un vaste mot dont se sert le monde entier, si vaste qu'il englobe tout, qu'il résume, pour nous, joie, douleur, lutte, rage, corps à corps : « l'Amour »... De temps en temps se glisse bien dans la conversation, entre deux êtres qui se chérissent, un autre petit mot, tout petit, auquel on ne prête pas attention, tant il paraît inférieur... C'est ce petit mot-là pourtant qui est la clef du cœur. C'est celui qui devrait toujours, peu à peu, se substituer à l'autre tant il le dépasse en beauté, tant il est la vraie expression du sentiment pour ceux qui sont réellement aimés. Ecoutez comme il sonne bien ce petit mot... comme il paraît beau quand on le prononce bien : « La Tendresse »... Est-ce qu'elle ne devrait pas toujours survivre à l'amour ? Est-ce qu'il n'est pas abominable que deux êtres qui se sont profondément chéris pendant des années ne sachent plus rien, tout à coup, l'un de l'autre... plus rien !... Pourtant, après, bien après l'adieu, on voudrait redire encore : « Mais non, ne fais pas ça... Tu as tort... Quelle bêtise !... Moi, à ta place, je ferais ça... Le dernier chapeau que je t'ai vu ne t'allait pas bien... » Mille choses bêtes, mille choses profondes ! Cette tendresse spiritualisée qui survit à tout, à la possession, à la vie commune, est-elle donc impossible, puisque tous les êtres la repoussent même au mépris de leur bonheur ?... Ah ! voilà, je sais bien... jeune c'est rudement difficile !... Mais vieux ?... A un âge où l'on renonce à l'amour physique, n'est-elle pas toute naturelle, et toute bonne, la tendresse ?... Quel inconvénient présente-t-elle ?... J'ai tellement pris l'habitude de

m'intéresser à cette petite-là... de lui être utile de lui écrire des rôles, de me réjouir de ses succès, de lui éviter des écueils, de la vouloir heureuse, que je ne ferai en somme que prolonger une habitude ancienne en la voyant de temps en temps ouvrir la porte, venir ici répéter ses rôles... car il faut qu'elle fasse encore du théâtre... En somme, j'ai été un peu son impresario... Qu'est-ce que je demande ? Une amicale pression de mains, un petit bonjour de temps en temps... un éclat de rire dans l'antichambre... car vous ne connaissez pas, vous, la solitude de la vieillesse !... Oh ! cet appartement !... J'ai bien essayé d'en combler le vide. Rien, ça n'a rien donné... Mon cœur avait pris l'habitude de s'attacher à une seule personne au monde... Ah ! pourquoi a-t-on choisi celle-là à l'exclusion de toute autre ? Voilà... voilà le grand mystère !... Et il n'y a rien à faire... C'est celle-là... c'est sa voix... c'est son pas... c'est ce qu'elle dit... celle-là et pas une autre, celle qu'on souhaite auprès de soi à l'heure dernière... celle dont on aimerait tenir la main en partant pour toujours... (*Marthe a la main sur le dossier du fauteuil. Il la caresse.*) Ce sont ces chers petits doigts-là, eux seuls, que l'on voudrait, après, pour vous fermer les yeux... (*La voix contractée, dans une sorte d'explosion.*) Alors, alors, n'est-ce pas ?... quand c'est possible... pourquoi pas, hein ?... Le reste a si peu d'importance !...

MARTHE, *fond en larmes.*

Paul... Ah ! ces mots qui déchirent...

SERGYLL

Je suis moi-même bouleversé, Monsieur.

BARNAC

Combien d'anciens amants sur la terre ont dit :

« Restons bons amis. » La méchanceté du cœur les en a empêchés. Mais nous ?... Si vous voulez bien respecter ce pacte inoffensif de tendresse, je m'engage à n'en jamais enfreindre la pureté charmante.. Me comprenez-vous, Marthe ?... Comprenez-vous, ce que je désire... Promettez de tout votre cœur sensible...

MARTHE, *s'essuyant les yeux.*

Vous le savez bien, vos désirs seront scrupuleusement respectés, quels qu'ils soient.

SERGYLL

Mais que suis-je dans sa vie, et devant vous, moi, humble comparse, qui vaille qu'on m'associe à ce pacte dont peut-être un jour prochain, la fatalité m'excluera...

BARNAC

Qui vous êtes ?... L'Amant. Le nécessaire lien de la jeunesse à la jeunesse. J'aurais en face de moi un autre homme que vous, je lui tiendrais absolument le même langage... Vous n'avez pas à mes yeux de caractère distinct. Je demande à l'amant la titularisation de ma tendresse et de mes droits à la retraite. Oh ! sans doute, j'entends déjà la mauvaise gouaille de Paris !... Je le connais, mon Paris de théâtre, frelaté... Ils ricaneront des mots stupides et pourris quand on la reverra jouer mes pièces... Ils souffleront méchamment, bassement : « Ménage à trois ! » et bien d'autres saletés... Qu'importe qu'ils ne comprennent pas, les malheureux, si nous, nous comprenons des choses plus élevées et si nous prononçons, comme aujourd'hui, des paroles assez grandes, celles-là justement, que les hommes ne prononcent jamais, parce qu'elles sont vraies !

SERGYLL

Seul, un être comme vous, au-dessus de toute vulgarité, pouvait les prononcer.

BARNAC

Ainsi, nous nous sommes compris ?... Merci... A la bonne heure ! (*Il tend une main furtive à Sergyll.*) Huit heures et demie, déjà ! Vous avez votre voiture, Marthe ?...

MARTHE

Oui.

BARNAC, *reprenant un ton froid et placide d'homme d'affaires.*

Adieu Monsieur. Guérin vous convoquera à la Société...

SERGYLL, *s'inclinant.*

Quand vous le jugerez bon.

BARNAC

Au revoir, Marthe. (*Elle fait signe discrètement à Sergyll de passer le premier, Sergyll obéit. Barnac, qui a aperçu le signe, et à voix haute, exprès.*) Non, non, ne reste pas une minute de plus ici... Tout de suite nos conventions !...

SCÈNE XV

MARTHE et BARNAC, seuls.

MARTHE

Ah ! pas avant que je t'aie serré dans mes bras !

BARNAC

Si tu veux !

Elle va se précipiter à son cou. Mais il a tendu le front et Marthe y pose les lèvres, longuement.

MARTHE

Le voilà, le vrai baiser de tendresse !

BARNAC

Tu l'as bien donné !

MARTHE, *métamorphosée, les yeux pétillants de joie.*

Oh ! la joie de te retrouver !... C'est donc vrai ! Je vais revoir tes bons yeux, ton cher sourire. Et tout ça si subit, si imprévu ! Que je suis heureuse !

Elle bat presque des mains.

BARNAC

Oui, nous nous retrouvons sur un autre palier... Mais tu as bien compris ? Pas d'erreur ! Le pacte est conclu. Tu auras ta vie, une vie bien à toi, la vie qu'il faut que tu aies. De temps en temps seulement tu viendras bavarder avec ton vieux bonhomme d'autrefois... Nos relations se borneront à ces chastes visites.

MARTHE

J'ai compris tout ce que tu désires de grand et de pur, va !... Notre amour sera ce que tu veux qu'il soit, Paul... transformé ! Il en prendra l'habitude, comme on prend celle de vieillir, quelque peine qu'on en éprouve... Nous avons failli le perdre, nous le retrouvons, c'est l'essentiel, mon dieu ! L'essentiel, oui, c'est de le sentir vivre comme un être cher qui a été en danger de mort, et dont on tâte le pouls avec avidité... (*Elle lui a saisi les mains et les couvre avec les siennes.*) Ce qu'on demande, c'est de le sentir battre sous le doigt longtemps... longtemps... toujours...

BARNAC

Jusqu'à la fin...

MARTHE

Tu verras de quelle affection je t'entourerai !

BARNAC, *avec maintenant le fin sourire que tant de Parisiens ont connu.*

Mais je le sais bien... Je suis un grand spéculateur... J'ai mis mon amour en viager !... *(Il la pousse vers la porte.)* Va-t'en vite, maintenant. Ne fais pas attendre ton ami... Tiens... ton sac. *(Il prend sur la table le petit sac, puis à côté le mouchoir qu'avait laissé Marthe.)* N'oublie pas ton mouchoir, ton mouchoir trempé de larmes !...

MARTHE, *le prend, se ravise, et gentiment le glisse dans la poche du veston de Barnac.*

Larmes et parfums !

BARNAC, *souriant encore.*

Toute la femme !... Es-tu contente, au moins ?

MARTHE

Si je le suis !

BARNAC

Pas trop tout de même, hein ?... *(Marthe a un mouvement de reproche, mais Barnac la rassure tout de suite par l'expression même de sa physionomie.)* Je plaisantais, rassure-toi...

Là-dessus, Aubin est entré, apportant le plateau du dîner.

MARTHE

Bonsoir, Aubin !... C'est tout ton dîner, ça ?

BARNAC

La soupe de huit heures... pas plus... A cause du rhume...

MARTHE

Tu ne veux pas que je reste dîner avec toi ?...

BARNAC

Non !... Nos conventions d'abord et avant tout...

MARTHE

Mais tu vas être triste, seul ici, ce soir où tout justement redevient clair et joyeux...

Et tout son être exprime la joie, une joie trop évidente qu'elle ne songe même pas naïvement à atténuer.

BARNAC

Ma foi... j'ai l'habitude maintenant... (*Sonnerie théâtrophone.*) Le théâtrophone... Depuis que je suis malade, je me fais donner le théâtrophone chaque soir...

MARTHE

Attends, je vais te le passer... Qu'est-ce que tu as demandé ?...

BARNAC, *pendant qu'Aubin a disposé la table devant lui.*

L'Opéra-Comique, je crois... Une Manon quelconque...

Elle écoute à l'appareil. Aubin est sorti.

MARTHE

C'est commencé déjà.

BARNAC

Donne... (*Elle le lui passe.*) Les pieds au feu, la table devant moi, je ne serai pas si seul que ça !... Ne t'occupe pas.

MARTHE

Demain, n'est-ce pas ?

Elle s'approche et lui embrasse une dernière fois le front, tendrement, en lui pressant la tête contre la poitrine.

BARNAC

Demain, oui !

MARTHE

A quel moment ?...

BARNAC

Au crépuscule... Descends vite !

MARTHE

Et heureuse !...

BARNAC

Eh bien, alors, tu vois... tout est pour le mieux!.. Qu'est-ce qu'on veut de plus ! Gazouille, en t'en allant, comme autrefois... gazouille...

Il ferme les yeux pour écouter.

MARTHE, *mutine, les yeux clairs, de la porte se met à chanter la chanson du premier acte.*

Au revoir, mon amoureux chéri !... Au revoir, bel infidèle !...

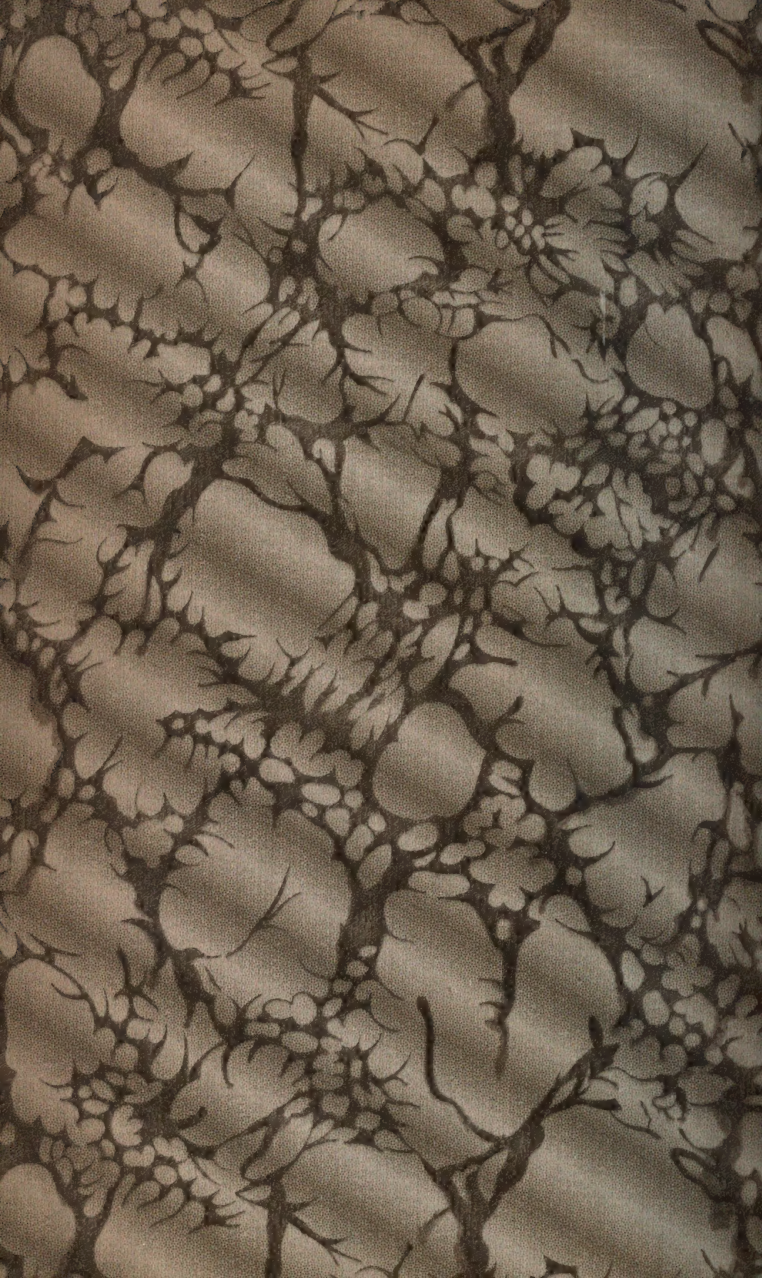
La chanson s'éloigne. Marthe a disparu. La porte est refermée. Alors Barnac laisse glisser l'appareil qu'il tenait à la main. Il saisit le petit mouchoir de Marthe et le mord en sanglotant.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'HOMME A LA ROSE	7
LA TENDRESSE	167

3 — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine Paris. — 2-1929



PQ
2603
A7A19
1922
t.11

Bataille, Henry
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

